T. XXVI — N° 3 10 Février 1934

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *L'État serviteur.*

Encore Radio-Paris : la notion de neutralité de l'État.

Cel A. ROULLET. *L'Église et le progrès du monde.*

Certains reprochent à l'Église d'être trop conciliante avec les puissances du monde. Temporisation, timidité, compromission, dit-on...
N'est-ce pas plutôt sagesse et prudence, et sens averti des méthodes selon lesquelles se font les révolutions salutaires?

★ ★ ★ *Observations sur le miracle.*

On avait déjà remarqué la plénitude de pensée et de forme d'une première série de ces « observations ». En voici de nouvelles, qui ne sont point indignes des précédentes.

A.-M. CARRÉ, O.P. « *Souffrance, école de vie.* »

« C'est la suprême charité que de montrer aux autres sa douleur. »

JEAN SOULAIROL. *Une vie du Christ.*

A. B. *La science mène-t-elle à Dieu?*

M. B. *Une édition de l'* « *Introduction à la vie dévote* ».

Dr KÜRT TÜRMER. *Les catholiques en Allemagne.*

— La jeunesse catholique.
— Les procès tendancieux.

Billet de Christianus

L'État serviteur

L'incident de Radio-Paris ramène l'attention sur la notion de neutralité de l'État. Cette divinité exsangue, inventée par la République Opportuniste, n'a pu prendre de la consistance et subsister, pendant cinquante ans, que parce qu'elle a été nourrie de passions violentes. Elle se dissoudra comme une nuée quand on l'examinera froidement.

Qu'elle puisse se concevoir, en dehors du plan doctrinal, sur le terrain des faits, comme une attitude provisoire, pour un travail de clarification politique, dans un temps troublé, où tout est mêlé, lorsque l'État, longtemps associé à une conception religieuse ou philosophique, veut s'en dégager, reprendre son indépendance et le faire de façon à couper court à toute confusion ultérieure, peut-être. La neutralité peut paraître, alors, en une sorte de fiction juridique, comme une position d'impartialité au-dessus des disputes dogmatiques.

Mais, quand les séparations sont radicalement faites, elle est un signe de faiblesse, un manque de confiance en soi, en sa légitimité — il n'y a pas que les rois qui doutent de leur sang —. Elle est un signe que l'État n'est sûr ni de son action, ni de sa balance. A quoi bon, alors, multiplier les symboles grandiloquents d'une plus grande liberté et d'une plus large sollicitude, si c'est pour nous réduire à cette abstinence et à ce carême politique ?

Ce régime d'abstention va, d'ailleurs, en sens contraire de la fonction essentielle de l'État.

Il est du devoir de l'État de se mettre au service de toute la variété de la richesse nationale, d'accueillir et de développer toutes les ressources matérielles et spirituelles, qui lui sont transmises par l'histoire, d'émanciper celles qui auraient été enchaînées et d'en susciter de nouvelles.

Son rôle est de promouvoir, de protéger et d'aider ; ce qui ne l'entraîne aucunement à garantir la vérité doctrinale de ce qu'il aide ou protège ; il en reconnaît simplement l'utilité sociale.

La seule limite à sa protection et à sa faveur c'est le péril pour le bien commun et la morale commune.

Que la ligne de démarcation soit, parfois, difficile à fixer entre le profit et le dommage social, qu'il puisse y avoir pour un État, qui n'a pas de philosophie, sur la frontière indécise et flottante, des cas embarrassants, soit ! Et encore ! A chaque époque il y a, dans un milieu donné, sur les grands principes de la vie morale et sur la conception de la civilisation, un accord à peu près unanime.

On ne se tire d'ailleurs pas d'embarras par la neutralité, qui ne peut tout de même pas porter sur tout. Pourquoi écarter la religion quand on retient l'art ? L'utilité sociale de l'art est-elle plus indiscutable que celle de la religion ? Est-il plus largement humain ?

Le moindre mouvement, sous le régime de la neutralité, se fait toujours aux dépens de quelqu'un. Même s'il veut être un mouvement de bonne volonté, il ne réussit qu'à faire éclater l'inconséquence et la partialité. Les conférences de Notre-Dame et les concerts spirituels seront radiodiffusés, les sermons ne le seront pas. Ainsi, ceux qui sont capables de jouir des conférences et des concerts, c'est-à-dire le petit nombre et la classe privilégiée, auront leur pain ; et la masse du peuple, qui aurait tiré son profit et sa jouissance des radio-sermons, sera privée du sien. En régime démocratique, la conclusion est un peu inattendue.

Que l'État n'oublie pas que, par définition, il est serviteur.

Non pas qu'il doive se mettre à la remorque des intérêts égoïstes, qui, de tous côtés, le sollicitent. Il doit être serviteur en toute souveraineté. Il est un Souverain serviteur. Et peut-être, en effet, pour être entièrement serviteur, devrait-il commencer par redevenir pleinement souverain. Mais ceci est une autre question, que CHRISTIANUS *pourra aborder dans un autre billet.*

Mais que dire d'un État qui au lieu de favoriser et de développer toute la richesse spirituelle, qu'il a prise en charge, l'appauvrit, qui étouffe toute foi en la privant de l'air et de l'exemple public dont elle a besoin, et laisse se détendre ainsi, sous prétexte de respect de conscience, les plus puissants ressorts de la conscience ?

Il y aurait une belle ou plutôt une triste matière pour un apologue claudélien du Pasteur qui, par respect pour ses brebis et sous prétexte de ne pas prendre parti entre les pâturages, les laisse mourir d'inanition.

Dans tous les partis on parle de la nécessité de réformer l'État encrassé et vieilli. Il en est de l'État comme de toute organisation sociale : pour le rajeunir, il importe moins d'en réformer les organes que d'en renouveler l'esprit.

Qu'on s'évade de cette neutralité qui n'est plus de saison, de cette position sans courage et sans honneur, bousculée, d'ailleurs, à chaque instant, par le courant de la vie.

Que l'État, conscient de sa fonction magnifique au profit du bien commun, emploie sa souveraineté à faire se déployer toutes les libertés et toutes les forces de la Nation. Qu'il se mette au service de toutes les activités pour, en retour, les avoir toutes au sien.

CHRISTIANUS.

L'Église et le progrès du monde

Les incroyants ont grand avantage à nier, contre l'évidence, la part de l'Église dans le progrès *moral* des sociétés. Ils voudraient retrancher de l'histoire une action dont le bienfait reconnu entraînerait d'autres aveux. Pour nous il est peu de sujet aussi passionnant que ce travail silencieux et profond de l'Église.

Nous ne parlons que du progrès moral, limitant de propos délibéré le champ de nos réflexions. Il y aurait cependant des remarques pleines d'intérêt à formuler touchant l'influence du christianisme sur le progrès intellectuel et matériel. Ce n'est pas seulement un effet du hasard, si, comme l'ont fait observer des penseurs chrétiens, le trait qui limite la surface occupée sur la mappemonde par les nations civilisées coïncide exactement avec la zone éclairée par la Lumière de l'Évangile, et si des peuples païens comme le peuple japonais, par exemple, ne se sont éveillés à la culture scientifique et au développement industriel que par le contact et l'imitation de ceux qui les premiers ont connu la régénération du baptême.

Claudel, à son tour, par l'exemple de cette moitié du monde habité, qui demeure stagnante en Asie, malgré l'héritage conservé de vieilles et puissantes traditions, a montré l'effet stimulant et vivifiant qui est dû à l'aiguillon de la perfection chrétienne. Tout s'est passé comme si la bonne nouvelle avait frappé de stérilité la sève vigoureuse

qui s'était épanouie dans les étonnantes civilisations de la Chaldée et de l'Égypte, de la Chine et de l'Inde, de la Grèce et de Rome. Plus rien n'a grandi désormais dans l'ombre mortelle du paganisme.

Mais notre propos se borne ici à méditer sur le rôle aujourd'hui discuté de l'Église dans le progrès moral des sociétés. L'incroyance ne prend pas son parti de la vitalité de ce « préjugé ». Parmi ses dirigeants, les uns, comme M. Brunschvicg, inclinent à reconnaître l'influence du christianisme dans le passé, en déclarant aussitôt que la religion du Christ fut un des moments révolus de l'ascension humaine, et l'un des éléments successifs qui concourent au progrès de la conscience universelle. D'autres, comme M. Bayet, se reprocheraient jusqu'à cet acte de justice rétrospective. Il ne cesse en effet de rompre des lances à ce sujet dans ses livres et dans les articles qu'il prodigue aux périodiques anticléricaux. Dans *La Lumière*, ce périodique hebdomadaire fondé par les dissidents du *Quotidien* sous les auspices de MM. Buisson et Aulard, parlant des *Deux sources de la morale et de la religion*, il ne pardonne pas à M. Bergson d'apporter un témoignage favorable à notre foi en la louant d'avoir provoqué la disparition progressive de l'esclavage. A son jugement, l'éminent philosophe commet une erreur grave, quand il affirme qu'aucun des grands stoïciens n'avait jugé possible d'abaisser la barrière entre l'homme libre et l'esclave (1).

M. Bayet pousse si loin sa prévention à cet endroit que plutôt que d'attribuer au Christ du Sermon sur la montagne la suppression de ce fléau social, il préfère, dans son livre *La morale de la Science*, en faire honneur à Néron :

(1) *La Lumière* du 22 octobre 1932.

« Heureusement, écrit-il, pendant que les philosophes parlaient, une morale de fait agissait : elle inspirait à Néron, bienfaiteur de l'humanité, la grande mesure révolutionnaire, celle qui permit à l'esclave trop cruellement maltraité de porter devant le magistrat une plainte respectueuse » (p. 42).

Il faut croire que les esclaves appréciaient peu le bienfait qui venait de leur être accordé, puisqu'au lendemain de la mort de Néron, Spartacus les soulevait en hordes exaspérées, et tenait deux ans en échec les invincibles légions romaines. Et nous nous demandons comment les « agissements » de la morale de fait ont été si impuissants à retenir l'Empire romain sur la pente de la corruption. M. Bayet croit-il sérieusement par ailleurs qu'un décret d'empereur ait pu changer les cœurs et les mœurs ?

L'Église agit autrement.

En condamnant, à peine née, une très vieille institution qui servait de fondement à la cité antique, elle aurait justifié toutes les accusations portées contre les chrétiens, et risqué d'ébranler l'ordre social dans lequel elle avait à grandir, et dont la stabilité importait alors à sa croissance. Mais sa méthode s'affirme dès le début. C'est dans les consciences qu'elle dépose le germe de réprobation dont l'esclavage est appelé à mourir. Le crime n'est pas d'avoir des serviteurs innombrables, mais de ne pas les traiter selon la justice et la dignité de leur nature. En interdisant de les considérer comme du bétail, en ordonnant de les aimer comme des frères, le christianisme délivrait l'esclavage du caractère infâme et des procédés ignominieux qui en faisaient une plaie sociale et une honte pour l'humanité. Au lieu d'arracher l'arbre dont la ramure abritait la Cité, elle l'a frappé dans sa racine qui est l'abus de l'homme par l'homme. Il a décliné peu à peu, blessé dans ses œuvres vives. Puis la Cité s'est lentement habituée à

corriger l'abus et à se passer de l'institution. La Charité a éclairé la route de la Justice.

Nous méconnaissons trop souvent cette influence souveraine de la Charité pour frayer les voies de la Justice ou pour en parfaire l'exercice.

La société humaine n'est pas une matière morte ou figée; c'est un tout vivant dans lequel il y a sans cesse progrès social pour l'affinement du sens de la justice. Et cet affinement se fait peu à peu sous l'influence des initiatives de la charité. Ainsi, loin qu'entre ces deux vertus, justice et charité, il y ait un infranchissable fossé, une distinction telle qu'on pourrait jeter l'une par-dessus bord sans entamer l'autre, il y a au contraire continuité. L'une est fille de l'autre : ce qui était charité hier est justice aujourd'hui, tout comme la charité d'aujourd'hui prépare la justice de demain.

S'il n'y a pas progrès de la justice sans la charité, il n'y a pas même conservation de la justice acquise en des cœurs qui se ferment à l'amour désintéressé. La chose est évidente, car le sens de la justice ne consiste pas seulement à saisir ses droits, mais aussi à reconnaître les droits d'autrui, et à les respecter, ce qui ne peut se faire sans se gêner, sans se vaincre, sans se dompter, disons le mot, sans abdiquer tout égoïsme (1).

La raison d'être de l'Église est la vie et le progrès, dans le corps social, du ferment de la Charité. Mais ses moyens ne sont pas les moyens humains.

Quelques traits empruntés à l'actualité nous donnent l'occasion de la voir à l'œuvre et de souligner l'incompréhension aggressive de ses adversaires.

Il faut toujours considérer qu'elle est dans la situation des apôtres prêchant les césars païens. L'essentiel est d'abord que sa parole reste libre, et soit tolérée par ceux-là mêmes qui, ayant en mains les moyens de l'interdire, éprouvent la tentation d'y recourir, pour étouffer la sentence

(1) R. P. Delaye, S. J., Conférence donnée en janvier 1930 à l'U.S.I.C. de Saint-Etienne.

qui les condamne. Sa prudence et sa modération à l'égard des puissances de chair sont en général peu comprises. On ne voit jamais tant de partisans de l'absolu que lorsqu'il s'agit de critiquer les concordats, par exemple, auxquels l'autorité religieuse attache tant de prix. Certains font mine d'être scandalisés par ses concessions. C'est oublier la faiblesse des armes spirituelles dans les débats temporels avec des adversaires armés du glaive. Elle estime déjà comme un bien de haute valeur d'être reconnue et d'introduire auprès des pouvoirs indifférents ou impies l'ambassadrice respectée du Roi et du Royaume qui ne sont pas de ce monde. Elle subit la nécessité des compromis inévitables pour le bien de sa mission, dont un obstacle formel arrêterait le progrès, et aussi pour ne pas tenter, par l'exigence d'un effort héroïque, la faiblesse probable du plus grand nombre de ses fils. La condescendance et l'esprit de conciliation de la Papauté s'est fait voir avec éclat dans la cruelle situation du catholicisme au Mexique. Elle a déconseillé les résistances armées qui semblaient à quelques-uns le secours normal contre l'injustice et la tyrannie. Elle s'est montrée aussi peu favorable au refus sommaire d'utiliser les restes mutilés d'une liberté devenue dérisoire. Le peu qui reste octroyé par les persécuteurs, elle est d'avis qu'on en use, sans cesser d'ailleurs de travailler pour la revanche du droit. La formule « tout ou rien » est très sympathique aux partisans de la politique humaine. Ils seraient heureux d'associer l'Église à leur méthode et d'annexer à leur effort le poids de sa résistance. Mais l'Église, toujours inflexible sur la doctrine, réserve à son jugement les cas, rares en pratique, d'une rigueur intransigeante sur le terrain des faits. Elle a pour habitude de ménager dans la lutte d'aujourd'hui l'espoir des accords de demain. Comme aussi, pour éviter les risques de rupture ou les heurts dangereux, elle va

jusqu'au dernier terme de la condescendance maternelle (1).

On s'est étonné il y a quelques années, lors de la conférence de Gênes, des rapports esquissés par la Papauté avec les Sans-Dieu de la Russie. Ce rapprochement de l'Église de Dieu avec les assassins des prêtres et les démolisseurs des sanctuaires offrait un contraste si pénible qu'il était presque insupportable à la conscience publique. Pour un peu, on eût dit de l'Église que sa démarche était inouïe et qu'elle allait glisser dans le sang. Elle, cependant, voyait un peuple immense, de 160 millions d'habitants, dispersé sur la sixième partie du monde et privé de la lumière de Rome. L'idée lui est venue que les démolisseurs allaient peut-être, à leur insu, renverser le mur dressé par les tsars contre la vérité catholique. Parmi tant de ruines, comment serait-il seul à subsister? Les novateurs se vantent de faire table rase du passé. Mais le catholicisme n'y avait point de part et les institutions, au contraire, étaient ennemies de son influence. Ils ont, à n'en pas douter, le dessein d'extirper toute croyance. Mais le domaine des âmes leur reste fermé et les semences de la grâce y sont en travail de germination. L'Église le sait, elle prépare les ouvriers de la moisson et se tient prête à envahir le champ du bon travail apostolique. Dans la plainte affreuse d'un peuple livré au mal elle entend l'appel de l'âme russe, demeurée religieuse en son fond. Jusqu'à ce jour l'essai tenté par le Vatican a échoué sans lasser sa patience et sans décourager son espérance. Il

(1) L'Eglise ne s'écarte pas des règles les plus strictes de la modération et de la délicatesse, afin de ne pas diminuer le prestige de l'autorité civile plus que jamais nécessaire à l'ordre public à une époque où de multiples courants subversifs semblent conjurés pour le miner ou le détruire. » (Lettre de Léon XIII au Président de la République, 12 mai 1883.)

attend que soit tombée l'ivresse d'un grossier matérialisme. Son heure viendra, hâtée par la souffrance et la supplication des justes (1).

Le même étonnement des mêmes censeurs se manifeste à propos de l'attitude adoptée par le Saint-Siège dans ses relations avec l'État fasciste. Il en a condamné la philosophie, il s'est vu disputer par lui l'âme de la jeunesse, il l'entend célébrer les beautés de la force, et cependant il vit en rapport courtois avec son voisin et même on le voit à l'occasion lui accorder quelque louange. Bien plus, il se tait sur les éclats belliqueux de l'égoïsme national et de l'impérialisme, et l'on croit remarquer que c'est par égard pour les inconvénients possibles de cette intempérance contrariée qu'il suspend la condamnation annoncée plusieurs fois du nationalisme. Le concordat aurait-il enchaîné une parole qui jouissait de plus de liberté quand les deux pouvoirs s'ignoraient ? Les liens de la captivité étaient-ils moins pesants que ne le sont maintenant les chaînes de la reconnaissance?

Ceux qui parlent ainsi ne savent pas de quoi l'Église est capable pour sauvegarder le bienfait de la paix reconquise et des avantages obtenus. Plutôt que de les sacrifier à un avenir incertain, elle nourrit l'espoir qu'en gardant un contact amical avec le foyer du nationalisme fasciste, le foyer du pacifisme chrétien réussira à tempérer la violence de l'autre et peut-être à en contenir les accès. Pourquoi ne pas reconnaître que ce résultat a été partiellement atteint? N'est-ce pas l'explication des contradictions, des reprises que l'on voit dans les discours du chef de l'État italien?

(1) Il a été question récemment de nouvelles négociations. *L'Osservatore Romano* les a formellement démenties. Le moment est encore moins favorable qu'à l'époque de la conférence de Gênes.

L'avènement de la croix gammée en Allemagne et le concordat conclu par Rome avec l'hitlérisme, dont les principes ont été condamnés par la hiérarchie catholique, ont fourni de nouveaux prétextes aux gémissements d'une pudeur offensée. Des hommes qui, dans leur conduite ordinaire, s'affranchissent volontiers de toute règle en soupirant : « Qu'est-ce que la vérité? » ne craignent pas de faire la leçon à la Papauté et prétendent l'instruire de la vérité. Disons-leur qu'ils ne comprennent rien à la nature et à la mission de l'Église. Elle est une vie invincible, et les obstacles humains ne sont à ses yeux que des moyens pour se perpétuer et progresser. Plante divine, elle montre la vivacité et la ténacité du lierre humain à embrasser l'obstacle, à s'accrocher à lui, à s'élever par lui. Les siècles, qui voient mourir l'obstacle, la contemplent toujours vivante et verdoyante. A moins qu'elle n'ait régénéré par sa propre vie, selon son espérance, l'élément qui portait des signes de mort. Si l'hitlérisme s'était refusé à prendre la main tendue ou s'il manque un jour à sa parole, elle attendra dans la tristesse et la confiance. Si on démolit les temples, elle en recueillera les pierres, et le jour viendra où elle rebâtira ses clochers sur les tombeaux des persécuteurs.

Le nationalisme exaspéré où le monde entier se débat nous fait bien voir, dans l'action du catholicisme, la sévérité doctrinale se composant avec une indulgence pratique. Si l'Église s'écartait des nations qui n'ont pas le respect des principes chrétiens, elle romprait toutes relations, et le mal serait pire. Mais là où elle est, son esprit rayonne, si faible, si voilé soit-il par l'incrédulité régnante et l'atmosphère chargée de fumée païenne. Cependant ce qui est écrit ne passera plus. Au contraire, avec le temps, selon l'opportunité du moment, la vérité recevra plus de précision, et une plus étroite adaptation aux circonstan-

ces. A mesure que l'erreur développe ses effets, il faut donner au remède plus de force et une correspondance plus étroite avec le désordre social.

Il faut aussi une préparation des esprits et du milieu pour que germe et fructifie l'enseignement donné. Imagine-t-on la condamnation de la guerre promulguée dans les siècles précédents, et même au commencement de ce siècle, avec autant de solennité et de retentissement qu'aujourd'hui ? Les cœurs étaient trop endurcis pour la comprendre, et la société trop enivrée des vertus de la force pour ne pas la vomir. Quelle eût été la situation des premiers chrétiens, aux prises avec le devoir de condamner les guerres de la conquête romaine? Nous-mêmes, il y a une vingtaine d'années, aurions-nous parlé avec autant de liberté qu'à l'heure présente? Dans cinquante ans, cette liberté paraîtra sans doute encore bien timide. On voit, dans l'Évangile, Notre-Seigneur toujours préoccupé de ne donner à ses disciples que la part de vérité proportionnée à leur faiblesse. L'Église observe la même règle, ou plutôt l'Esprit ne la meut que dans la même mesure. La parole de vérité est une nourriture qui suppose dans le corps des fidèles une faim à satisfaire, un désir d'être sustenté, une aptitude à assimiler. Que servirait de tendre à des lèvres fermées le pain et le vin, ou de les offrir à l'appétit d'un enfant? Il a fallu que le monde entier maudît la guerre et criât vers la paix pour que la leçon du christianisme se développât largement.

Est-il certain que tout soit dit à présent sur ce point? Pour en douter, il suffit d'observer combien cette leçon répugne encore au tempérament actuel des peuples. Les plus éprouvés par la guerre, et les plus angoissés à la pensée de son retour, sont les moins enclins à abdiquer la haine d'hier et la volonté de nuire à l'adversaire. Jamais on n'a poussé d'aussi profonds soupirs vers la paix, et

jamais l'orgueil national ne s'est montré pareillement susceptible et agressif. C'est sur une plaie encore vive que l'Église est appelée à mettre le doigt. Pourquoi s'étonner qu'elle évite avec tant de soin de l'envenimer par une touche brutale?

C'est cependant de quoi ses ennemis lui font grief. Ils ne comprennent pas qu'ayant le pouvoir d'être obéie, elle n'ose pas exiger. Eux qui se croient les défenseurs patentés de la liberté des consciences, ils lui font un reproche des égards qu'elle montre dans leur maniement, et du compte qu'elle tient de leur infirmité comme de leurs répugnances. Il arrive d'ailleurs que les catholiques eux-mêmes y soient peu sensibles, et se plaignent d'une main trop rude où les incroyants croient apercevoir trop de douceur. L'histoire la plus récente en fournirait la preuve.

L'Église n'oublie jamais son caractère d'universalité et la promesse d'une mission qui ne finira pas. A l'encontre des institutions humaines, ramassées en d'étroites frontières et pressées d'atteindre leur but, elle ignore la précipitation, et sa loi vaut pour tout l'univers. Elle se sent libre dans le temps et dans l'espace. Son regard dépasse tous les horizons qui bornent le nôtre et lui fait entrevoir des moissons où notre œil impatient n'aperçoit que des chaumes. Nous regardons souvent comme un mérite pour les conceptions de notre esprit d'être achevées. Mais la doctrine catholique est un enseignement vivant qui n'est jamais achevé. Il est destiné à croître et à demeurer jeune au milieu d'une humanité condamnée à vieillir et à mourir. Plus ample encore que celui du semeur chanté par le poète, le geste auguste de l'Église ne s'élargit pas seulement jusqu'aux étoiles, il s'étend au-delà des siècles. Assurée de ne jamais périr, habile à choisir le jour et l'heure, elle travaille avec le temps et lui confie la revanche de ses insuccès.

La prudence, la sûreté, le développement progressif de sa pensée, n'apparaissent nulle part aussi bien que dans l'Encyclique *Quadragesimo Anno*. Cette fois, le sujet dépasse en importance celui des plus célèbres documents du dernier demi-siècle.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'élargissement de la leçon donnée.

Elle englobe tout le contenu de l'Encyclique *Rerum Novarum*, mais va bien au delà, avec une sévérité qui eût été prématurée, il y a 40 ans, et que justifie aujourd'hui l'excès des maux engendrés par l'égoïsme économique. Le Pape ne se contente plus de condamner l' « usure vorace » et de rappeler le devoir imposé par la « misère imméritée » des travailleurs. Il s'en prend au régime capitaliste lui-même, examiné dans ses principes, ses institutions et ses funestes conséquences. On sent qu'il a fallu la croissance du socialisme et du communisme pour nous préparer aux durs considérants d'une sentence qui, prononcée trop tôt, avant l'accoutumance de l'opinion aux discours des partis révolutionnaires, eût présenté plus d'inconvénients que d'avantages. Mais combien sa dureté s'accompagne d'indulgence et de modération ! Si aucun des chefs d'accusation articulés par les violents ne fait défaut dans le document pontifical, la condamnation cependant se limite aux tares du régime, sans laisser entendre, comme le font les réformateurs turbulents et pressés, qu'elles sont congénitales et incurables. L'Église ne croit jamais que pour guérir le malade la bonne méthode soit de le tuer.

Nous n'empêcherons pas que cette temporisation ne paraisse timidité ou pusillanimité aux regards des partis d'agitation. Ou bien, disent-ils, l'Église a vu les vices du régime depuis longtemps, ou bien elle a partagé à son sujet le préjugé favorable de ses profiteurs. Dans le pre-

mier cas, elle aurait dû élever la voix, dans le second elle mérite d'être tenue pour complice et responsable des excès commis.

Nous venons de dire pourquoi elle n'a pas parlé plus tôt. Ajoutons sans crainte de nous répéter, tant la chose est de poids pour notre propre gouverne, qu'elle ne parle que pour être entendue et obéie, et qu'à ce point de vue son heure est liée aux dispositions du peuple fidèle. Quand l'Église se tait en face d'un désordre, il y a gros à parier que c'est la faute de ses fils. Attentive à la santé de l'ensemble du corps, elle a besoin d'être avertie des souffrances et des besoins d'un des membres, par le gémissement des chefs et des saints.

Ce langage est incompréhensible aux incroyants. D'une institution à qui ils dénient tout caractère divin, ils attendent seulement des gestes humains. Ils sont accoutumés à la conduite de leurs partis, aux déclarations de leurs doctrinaires. Ne voyant rien de pareil dans l'Église, ils ont beau jeu d'accuser son inertie devant le mal, alors qu'au contraire son action, pour être moins ostentatoire, n'en est que plus efficace et plus féconde. Un simple regard sur leurs grands prophètes d'hier et ce qui reste de leur effort les rappellerait à la modestie. Mais ils aiment mieux s'enthousiasmer pour de nouveaux et les porter au pinacle.

Si les choses marchent mal, c'est bien simple : les institutions sont coupables. Il faut changer de régime, il est urgent de renverser le gouvernement. Tel est leur raisonnement dont plus d'un croyant subit la contagion. Le catholicisme, au contraire, travaille à changer les mœurs et par là à obtenir le changement des institutions. A la base de tout progrès social, il met une victoire de l'homme sur soi. Les révolutions, les dictatures, les grands phénomènes sociaux de contrainte extérieure accusent le refus

de l'homme de participer volontairement à cette victoire, et sont l'expédient imposé, en vue d'y suppléer, par une Providence qui veille à l'ordre du monde.

La réforme des mœurs est le grand remède auquel l'Encyclique nous convie et qui sert de conclusion à son enseignement. Si les autres réformes économiques ou politiques ne sont pas négligeables, il est certain qu'elles seront courtes dans leurs effets tant que la cause qui a corrompu les anciennes institutions continuera à miner les nouvelles. Remarquons l'hommage rendu par la doctrine catholique à cette liberté dont l'homme est si fier et qu'il est toujours prêt à sacrifier au moindre effort, en invoquant le secours de l'État contre ses abus. C'est à la liberté même que l'Église enjoint de corriger les abus de la liberté. Mais il est plus aisé de dresser le plan d'une société nouvelle que d'opérer le renouvellement de soi-même.

Cette doctrine austère éveille peu d'échos dans un monde épaissi par le souci matériel. Quand il ne peut d'abord s'empêcher de l'admirer, il a vite fait de l'oublier. C'est aux chrétiens qu'il appartient par l'exemple de leur vie d'en assurer le retentissement et d'en démontrer la salutaire opportunité. C'est par eux, et pour ainsi dire à travers leur action, soumise ou rebelle, que la lumière de Rome éclaire la Cité. Si elle y rayonne faiblement, qui faut-il accuser ?

Il est remarquable de voir la façon dont l'Encyclique *Quadragesimo anno* prévient les catholiques contre les deux périls offerts par la situation sociale, et qui sont l'immobilité dans la résistance aux redressements nécessaires ou, au contraire, l'emportement excessif allant jusqu'à la condamnation sommaire et sans appel. La voie droite évite ces deux extrêmes.

Le régime capitaliste au point où il est, et sous la forme qu'il a revêtue, représente une somme d'erreurs doctrina-

les qui se sont traduites par des erreurs pratiques et qui ont reçu la sanction de souffrances aiguës dans la société. L'Encyclique fait de ces erreurs une analyse dont la pénétration et la rude expression ont étonné les ennemis mêmes du régime capitaliste. Mais tandis que leur conclusion est en faveur d'un renversement général, les chrétiens sont invités à réformer seulement ce qui est mauvais. Il y a toujours plus d'inconvénients à tout ruiner que d'avantages à restaurer prudemment les parties ruineuses.

C'est pour l'Église l'occasion de préciser sa méthode aux regards de ses fils et de leur rappeler son esprit. Elle fait honte à certains de leur opposition aux avertissements prodigués depuis quarante ans, et laisse entendre leur part de responsabilité dans un désordre qu'ils n'ont pas travaillé à conjurer. D'autres, au contraire, en Autriche et en Allemagne notamment, ont paru trop sensibles à la séduction d'un socialisme habile ou anémié, qui incline à mettre en veilleuse la flamme incendiaire de ses revendications les plus outrées, et à préparer en sourdine les démolitions. Pour couper court à un rapprochement fondé sur de trompeuses apparences, l'Encyclique fait voir la tare fondamentale du socialisme uniquement appliqué à montrer le but suprême dans un bonheur matériel que l'espérance chrétienne ne néglige pas, mais où elle ne veut voir qu'un moyen. Comme la pierre de touche décèle les impuretés du métal, le document pontifical fait apparaître celles de la doctrine, et montre la part réciproque de la vérité et de l'erreur toujours étroitement mélangées. Cette sage discrimination, cette attentive et prudente distinction, cette mise en réserve du bien en regard du mal solennellement réprouvé, caractérisent bien le travail de l'Église au sein des sociétés qui s'abandonnent à la dérive de leur orgueil.

Une action qui s'enveloppe de tant de mesure et d'é-

gards répond si peu aux impatiences d'un monde avide de jouir vite ou exaspéré de sa souffrance qu'il a beau jeu de la nier. Comment sa reconnaissance déjà si rétive aux bienfaits les plus évidents ne se refuserait-elle pas aux lentes améliorations dont l'effet emprunte aux années et aux siècles le temps d'émerger et de s'épanouir? L'incrédulité s'obstine.

Ennemie des grands bouleversements où les germes de mort l'emportent sur les semences de vie, l'Église ne voit de révolution salutaire que dans le changement insensible et silencieux des âmes. Elle se garde de toucher brutalement à un ordre humain qui est une somme d'efforts où le bien mêlé au mal courrait le risque d'être arraché avec lui, et qui a trop longtemps servi pour être dépourvu de toute bienfaisance. Sa main, pleine de respect et de ménagements pour un état social où la Providence a collaboré avec le vouloir humain, se refuse à sacrifier dans une aventure incertaine et tumultueuse les fruits péniblement acquis ou lentement mûris de la civilisation.

L'esprit chrétien est un ferment, et non un explosif. Il ne détruit pas pour renouveler. Il transforme par la vie, et non par la mort.

C^el^ André Roullet.

Observations sur le miracle [1]

II

Et videntes videbitis, et non videbitis.

Le miracle, mortification de l'intelligence, insulte la raison sans amour.

Stuart Mill n'a pas tout à fait tort : le supra-sensible est inconnaissable. Il faut une adhésion du cœur. Le positivisme est vrai à condition de le dépasser.

L'objet des révélations paraît naturellement futile à l'incrédule. « Quoi, Dieu se dérangerait pour donner ces conseils d'Enfant de Marie : *priez, faites pénitence*, ou : *adorez le Sacré-Cœur* ! La pauvreté de ces messages dit assez d'où ils viennent. »

Mais le croyant s'attache à ces révélations, parce qu'il les trouve importantes, et qu'il n'y a — de son point de vue — rien de plus utile à dire aux hommes.

Conversion d'abord.

Il faut vanter le miracle parce qu'il est nécessaire. Il faut déprécier le miracle parce que sa nécessité vient de notre faiblesse. Ainsi fait Jésus-Christ.

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle* du 25 octobre 1933.

Don des miracles, charisme effroyable entre tous : ambition du fils de Satan, terreur de l'enfant de Dieu.

Huysmans (*Foules de Lourdes*) est tout abasourdi devant ce petit béquillard, subitement guéri, et qui retombe. C'est qu'il veut (comme tant d'autres) qu'un miracle soit raisonnable à sa manière, soit surtout bienfaisant au corps. Il lui faut qu'une guérison miraculeuse soit d'abord une guérison. Mais si elle n'était d'abord qu'un miracle? Si elle n'était même que cela? Alors, elle peut s'évanouir ; le miracle demeure, l'essentiel.

Le paralytique, Jésus lui a dit de se relever pour prouver que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés.

Tout humbles qu'ils soient, les saints sont pleins d'audace. Ils croient, à la lettre, que le Ciel souffre violence. « Cette fille, dit le Père Boyre, d'Agnès de Langeac, demandait à Dieu ce qu'elle désirait, comme un enfant demande du pain à son père, et ne s'apaisait qu'elle ne l'emportât. »

La modération du chrétien ordinaire est une forme de la défiance.

« Le schisme est plus marque d'erreur que le miracle n'est marque de vérité ; donc le miracle ne peut induire à erreur. » Et voilà condamnés à l'avance, par Pascal, les prodiges de Saint-Médard.

Ils disent : « Le temps des miracles d'Israël est révolu. » Or il y a en chrétienté plus de miracles qu'en Israël. Mais Israël les multiplie et les exalte, et notre monde moderne les minimise ou les étouffe. La voix et les gestes des prophètes éclatent dans l'histoire d'Israël. Nos professeurs d'histoire, que savent-ils de Vincent Ferrier, auprès

de qui les gloires de leurs manuels sont des nains rabougris?

Foi du charbonnier. Qui a dit cela? Méchant charbonnier n'a pas plus de foi qu'un scientiste. Il croit les prodiges qui ne sont des signes de rien : qu'on « barre » les brûlures ou qu'on guérit par une formule les coliques des chevaux...

Le mien m'a dit : « Lourdes? C'est pas malin : on fourre un bonhomme dans la piscine avec un sac de sel dans le dos; quand on le retire, le sel a fondu, le bossu est guéri. »

Après tout la simplification est-elle si inférieure à celle qui explique saint Paul par un coup de soleil?

Il ne suffit pas à mon charbonnier de douter, il a besoin de salir, pour se fortifier dans le doute : « Cette Bernadette, une fille qui allait trouver son amant! »

Ça aussi, c'est la voie normale. Mon charbonnier, avec des lettres, récrirait *La Pucelle.*

Si l'on en juge par la vie des saints et leur pouvoir sur le cœur de Dieu, un peuple de saints referait l'Eden.

Il est des miracles douteux, il en est de faux, il en est de certains. Ce sont ces derniers dont l'incrédule doit prouver l'erreur. Il préfère tout brouiller et nier en vrac.

Le déterminisme est vrai : la nature, livrée à elle-même, suit aveuglément ses voies. La question c'est de savoir si elle reste toujours livrée à elle-même, si des forces spirituelles ne peuvent, à l'occasion, l'arrêter, l'infléchir ou la stimuler.

Les faux miracles ne sont pas entièrement méprisables : ils rappellent les vrais, dont ils sont une copie, comme le verre taillé rappelle le diamant.

Il y a pour le miracle une sympathie de l'intelligence et une sympathie du cœur. La première, d'ordre esthétique, suffit pour l'admettre, parfois pour s'y complaire ; non pour le comprendre et encore moins pour en tirer profit.

Cet historien sourit quand on lui parle de miracles. Comme le médecin qui n'avait jamais trouvé d'âme sous son scalpel, il n'a jamais rencontré de miracle dans ses annales. Sa spécialité, c'est la Révolution et les guerres de l'Empire.

Il peut y avoir des miracles déficients en grandeur, en beauté et en force, pour ce qu'ils viennent d'êtres déficients. Au vrai, ce sont des miracles relatifs. C'est justement ce que la théologie distingue. Le seul miracle miraculeux est de Dieu.

Un Père de Smedt, un Père Delehaye, patients et savants Bollandistes, ont usé leur vie sur la vie des saints : ils ont dépisté les légendes, en ont refait l'histoire, débrouillé la psychologie.

Cet historien des religions n'a pas lu trois vies de saints, mais il sait, par l'étude du *Lalita-Vistara*, que tout miracle est faux.

Le miracle, parabole en action, demande du clair-obscur, « quia videntes non vident, et audientes non audiunt neque intelligunt ». Il s'agit de tenir dans l'obscur l'aveugle volontaire. Le clair, il inondera l'œil simple de lumière.

Il importe au plus haut point de m'assurer, si faire se peut, de quelques miracles inébranlables. Les subtilités exégétiques, je les convainc d'erreur par le miracle. Et quand cet hypercritique à lunettes me dit : « Le passage

est interpolé : il contient un miracle *cosmique* », appuyé sur la chaîne sans brisure des prodiges des saints, je sais bien que l'eau s'est changée en vin dans les amphores de Cana et que les pains foisonnèrent sous les doigts du Sauveur, comme ils l'ont fait hier dans les corbeilles de Don Bosco.

Ce miracle, ou « puéril » ou « bizarre », vous interloque? Vous n'avez donc pas regardé la nature? Vous ne saviez pas l'humour, la fantaisie de Dieu, qui a lancé dans l'air l'enchantement diapré des colibris et s'est complu dans l'extravagance des saints?

Rappelez-vous : la Divine Sagesse, ravie d'allégresse, qui se joue sur le globe de la terre et fait ses délices d'être parmi les enfants des hommes...

Il y a des miracles qui sont des jeux de Dieu.

Plus le miracle est incompréhensible, mieux il résout les incompréhensibles problèmes de l'au-delà. Il est bon, parfois, de voir violenter brutalement la nature, pour nous rappeler combien ses « lois » sont des habitudes provisoires de Dieu, des manières de faire courantes, pendant que se joue ici-bas la tragédie humaine, et qu'il y aura un jour, sans effort, un ciel nouveau et une terre nouvelle.

« Un miracle? Qu'est-ce que ça prouve, même s'il est vrai? Argument de bateleur! »

Il n'y a rien compris.

Qu'un thaumaturge fasse dans nos églises des miracles plus éclatants que ceux de Galilée pour nous prouver qu'il faut nous haïr les uns les autres, nous le chasserons sous les huées.

Vous trouvez le miracle ridicule, d'un goût discutable, un peu vulgaire, indigne d'un Dieu honnête-homme et d'un univers bien réglé?

Mais songez que vous n'êtes pas seul au monde. Vous avez, homme raffiné, des frères matériels et grossiers. C'est pour eux, non pour vous, que se font ces miracles dont votre délicatesse se froisse. Soyez indulgent pour la Providence obligée par état d'être populaire.

Rejeter un miracle fortement attesté parce qu'il répugne à mon esthétique de l'univers, c'est un péché contre la science, naturellement humble, opiniâtre et qui, jalousement, conserve ses moindres conquêtes, réservant à plus tard d'y mettre de la lumière et de l'ordre.

Le mystique respectera le savant qui explique le discours de Dieu. Savant, respecte le mystique qui reçoit ses confidences.

Dieu est si respectueux des lois qu'il a données à la nature qu'il recourt au miracle. Le miracle n'infirme pas la nature : il lui est extérieur.

Phobie du miracle, folie du miracle, deux folies ; mais la première est la plus folle : elle n'étreint que de l'ombre ; la deuxième y perçoit des lumières.

Au milieu du miracle, vu, connu, éprouvé, la foi peut défaillir. Pierre, allant vers Jésus sur les eaux, soudain faiblit et s'enfonce.

Il y a très peu de miracles. Ça n'est pas la faute de Dieu : *si habueritis fidem...*

Il est si faux que les « miracles » de la nature suffisent à prouver Dieu, que ceux qui les proclament déifient la nature.

« Que demain, a-t-il dit d'un ton sentencieux, un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses

pour être discuté; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de... »

Mais non, Monsieur Renan, mais non! Nous l'enverrions chez un impresario.

« Croire au miracle, a prononcé le philosophe, c'est une mentalité d'enfant de huit à onze ans. »

Et pourquoi pas? C'est un bel âge et qui sait et sent bien des choses incapables de vivre dans l'atmosphère stérilisée de la pure intelligence. Huit à onze ans, quel bel âge à garder en face de Dieu!

Le sage a souri supérieurement et de ses lèvres est tombé ce verdict : « Magie. »

Et vous avez courbé la tête, et vous avez balbutié des arguties et des excuses.

Il fallait répondre fièrement : « Magie vraie. »

Il y a de la légèreté chez l'incrédule à prendre tout croyant pour une manière de *minus habens*. Il a été, ce croyant, engagé dans les mêmes problèmes, secoué par les mêmes passions.

Est-ce quelque chose *en moins* qui l'a fait conclure par un « oui »?

Deux centimètres de peau qui se referment soudain, là-bas, près de la statue au bleu puéril de la Dame au chapelet, tu ne vois donc pas comme ça crève cette grosse vessie positiviste qui voulait être un phare et n'est même pas une lanterne?

Baptisé, ton fils sait comment naquirent les Dioscures... mais lui as-tu dit que nos saints irradiés se sont enlevés parfois vers le ciel; que leur poitrine incendiée — *incendium amoris* — en a fait d'incompréhensibles brasiers

vivants ; que, dans leurs mains, se sont refaits les miracles des poissons et des pains? Plus simplement, lui as-tu dit que, sous nos yeux, à Lourdes, comme au temps du Sauveur, les boiteux marchent, les sourds entendent et les aveugles voient? Lui as-tu dit que cette religion, la sienne, qu'on voudra lui faire croire agonisante, est toute gonflée de vie, est la vie même, vie du Dieu Vivant, puisqu'elle triomphe des forces de mort?

Lourdes : Inquiétante faveur...

Qui sait s'il ne vaudrait pas mieux (sans le sac et la cendre) être Tyr ou Sidon?

★ ★ ★

NOTES ET RÉFLEXIONS

« Souffrance, École de vie »

On a tant parlé de la souffrance, on en a si mal parlé, que notre siècle est désabusé, sur ce point comme sur d'autres, de toute cette rhétorique. Nous préférons un simple mot, lourd de christianisme, jailli du cœur douloureux d'un vrai malade, ou telle exclamation bouleversante recueillie par le prêtre sur les lèvres d'un enfant pour qui la croix fut préface de sainteté.

Trop de discours ont paganisé la douleur humaine — même celle du Christ —, l'ont affadie, édulcorée, ou par de maladroites compassions exaspérée (1), et je crois bien que par lassitude nous douterions de cette valeur proclamée essentielle si, de temps à autre, pour lui restituer son sens intégral, une âme de souffrant ne se résignait à s'ouvrir. Nous ne croyons plus qu'aux témoignages.

Mlle Suzanne Fouché, en nous livrant ces pages : *Souffrance, École de vie*, a fait un acte de charité chrétienne. « C'est la suprême Charité, dit-elle, que de montrer aux autres sa douleur. » Un signe est sur le malade, sur ce grand malade dont on dirait que la mission sociale est de souffrir, un signe éclatant : il ne faut pas le dissimuler, le réduire, derrière ce masque qu'instinctivement nous collons sur notre visage quand la souffrance cherche à le crisper; « c'est pour être vu du monde entier, jusqu'à la fin des temps, que

(1) « Il en est tant qui... sous prétexte de nous donner du courage, se mêlent de parler de notre souffrance comme un voyant décrirait la cécité à un aveugle, ne faisant ainsi que nous exaspérer. » Lettre d'un malade publiée sous le titre : « Le mur d'airain », par *Revivre* du 5 juillet 1930.

le Christ a dressé sa croix sur cette colline, au-dessus du monde », dit M. François Mauriac dans sa pénétrante préface. Le Malade aussi est crucifié ; puisse-t-il avoir le courage de déchiffrer le message qui commence par l'accabler avant de libérer ses frères ; puisse-t-il le révéler ensuite, sobrement, virilement, avec dans sa voix quelque chose de l'infinie majesté et de l'ardente discrétion des Sept Paroles ! Tant mieux si la petite croix qu'il aura laissée par Charité et par Vérité sur la colline, tout comme la grande, scandalise le monde jusqu'à la fin des temps.

Mais le malade est d'abord scandalisé lui-même. L'appétit de souffrance des mystiques nous étonne, mais ce désir naît en eux d'une connaissance, de la certitude que leur souffrance est une manière d'agir : la plus haute forme d'Action Catholique, et la plus féconde, n'est-ce pas après tout la Passion de l'Église ? Pour ceux qui n'ont pas eu à choisir et qui ne comprennent pas encore, quelle révolte au jour où le mal se révèle et que la fatigue les terrasse ! A la première heure où l'on embauche au chantier de la maladie, on ne peut pas saisir normalement que la vie n'est pas brisée et que Dieu, parce qu'il unit à l'immutabilité l'activité suprême, accorde à ses fils de prédilection de demeurer oisifs aux yeux du monde pour réaliser au vrai toutes les vocations dans la plénitude de leur amour crucifié.

Cette révolte initiale, puis la colère sourde qui gronde chaque fois qu'on se découvre plus dépendant d'autrui — « On ne s'habitue pas à cette dépendance... un mot maladroit, un oubli ramène le vent de la révolte... », —Mlle Fouché nous les décrit avec une émouvante franchise et, à travers le caractère particulier de son cas, une objectivité qui fait dire à ceux qui ont tâté de la même école : c'est bien cela ! « Il n'y a qu'un moyen de consoler les hommes, c'est de les comprendre » (Binet-Valmer). Pour les comprendre ici avant de leur apporter la plus efficace des consolations, il faut avoir eu vraiment son corps emprisonné dans le plâtre, avoir éprouvé un jour le frisson de la peur devant la mort, et, quand on est un être fort en pleine jeunesse, avoir senti

ses ailes se replier brutalement devant la vie — devant ce qu'on appelait la vie.

Mlle Fouché est dure pour les « vivants ». Elle a raison. Nous fréquentons les chemins de plaine et acceptons les horizons rétrécis. Au retour de la maladie, avant d'autres rechutes, elle a écrit une page de sincérité qui est un réquisitoire. Jadis, son milieu social — le nôtre — la satifaisait; pendant les années de séparation, elle a compris qu'un ordre nouveau s'instaurait en elle, que le silence, le contact avec l'absolu lui refaisaient un visage vrai; quelle déception, comparable au premier brisement, de se découvrir étrangère dans le monde qu'elle retrouve :

« Durant ces années, n'a-t-il donc rien appris? Sont-ce là ceux que je croyais les vivants? De ces biens que je leur enviais, ont-ils si peu usé qu'à en avoir été privée, moi, je semble enrichie?... J'étais revenue à la vie avec le sentiment que j'avais tout à apprendre, tout à recevoir, et que mes gains à moi n'avaient pas cours. Dès mes premiers pas, je prends conscience que j'ai peut-être, moi aussi, quelque chose à donner... » Quelque chose de précieux : restituer son sens à la vie.

Souffrance, École de vie humaine. Mais l'apprentissage est long. La condition d'entrée est l'acceptation réaliste du nouvel état. « Ma douleur, je l'ai prise en main comme un instrument de travail. » Se résigner, non; ne pas même, en acceptant la douleur comme « une part de la vie », se laisser « submerger » (1); regarder d'un regard objectif la condition présente en se dégageant de l'obsession du corps, et vouloir construire à tout prix. « ... Bientôt je saisis que je ne suis pas diminuée si je m'applique à compenser. Compenser, reconstruire un nouvel équilibre, les puissances intactes étant invitées à grandir dans la proportion où les autres défaillent. » C'est un lent travail, l'utilisation scrupuleuse de *tous* les éléments de la vie d'allongé, pour reviser la hiérarchie qu'on s'était faite des valeurs, et provoquer à

(1) Katherine Mansfield. *Journal*, p. 173 (Stock, 1932).

l'action des énergies vierges à qui rien encore n'avait permis de se déployer. Attention des sens qui peu à peu s'adaptent, s'affinent, jouissent de la qualité des êtres et des choses, recueillent pour toujours des impressions inconnues. Éducation du cœur qui, au lieu de se refermer (« on devrait nous arracher le cœur », crie le grand infirme se heurtant à l'amour), peut s'ouvrir à des sentiments d'une extrême richesse, jusqu'à oublier son propre rythme douloureux pour s'accorder aux battements du cœur des autres — « ma passion m'a imposé la compassion » —. Recueillement de l'intelligence qui se décide enfin à assimiler au lieu d'entasser, sent refluer en elle la vie qui ne peut s'épancher en activités corporelles, et s'ouvre à l'inquiétude de savoir si, par delà les systèmes, il n'y aurait pas une Pensée, par delà les vérités, la Vérité. « Toute intelligence — qu'elle soit humble ou cultivée — gagne à être mise pour un temps à l'écart du monde. »

Reconstructions lentes, laborieuses sans doute, et Mlle Fouché, après avoir découvert les objectifs, s'attarde en de petites scènes vécues, oh! combien véridiques, où l'on apprend, ou bien se rappelle, dans quel contexte il faut écrire cette page de résurrection, au milieu de quelles lassitudes (« je voudrais dormir pour oublier »), de quelles déceptions il faut reconstruire sa personnalité. A ce prix, on conquiert le sens de la vie, découvrant la saveur de ce qui est qualité et le primat de l'absolu sur ce superficiel où les « vivants » se complaisent. Sur un autre plan, sur le vrai plan, on a restauré avec patience la hiérarchie des choses et des êtres. Et l'on a quelque chose de précieux à dire au monde.

La souffrance ne porterait-elle que ce message-là? « Ma douleur, je l'ai prise en main comme un instrument de travail. » L'œuvre à accomplir est belle sans doute, mais Mlle Fouché nous enseigne aussi un autre geste : « Si je la prends — comme le prêtre, à la Messe, prend l'hostie — si, l'ayant offerte, je prononce sur elle le oui, témoin de ma foi en l'amour de Celui qui l'envoie, je la transsubstantie... ma souffrance devient un pain divin qui me nourrit, et entre

mes mains tremblantes de leur audace, je puis l'offrir à Dieu, pour moi, et pour mes frères. » Souffrance qui devient un *sacrifice*. « Le crucifié, Il est là, sur ce lit où languit un homme. » Après avoir souffert dans son corps physique jusqu'à tomber de défaillance, le Christ doit encore souffrir et défaillir en chacun des membres de son Corps Mystique pour la Rédemption des hommes. L'Église en agonie jusqu'à la fin du monde. La souffrance rachète, et la chrétienté devrait prier ses membres douloureux comme priaient au Moyen Age les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à la tombée du soir : « Seigneurs malades, intercédez pour la paix : que Dieu nous la mande de ciel en terre... » La souffrance rachète, et, en même temps, École de vie surnaturelle, elle dessille les yeux qui ne savaient pas découvrir l'Invisible, fait désirer à l'âme la stabilité et les richesses infinies de la vie théologale, ouvre le cœur à un amour dont on ignorait le vrai nom; elle conduit au Christ et à la Trinité bienheureuse.

Mlle Fouché nous avoue qu'elle « fête » l'anniversaire de sa maladie : elle en est au seizième. Pouvons-nous ajouter que sa vie héroïque est encore le plus efficace témoignage qu'elle puisse rendre à la souffrance école de vie? Animatrice de Berck, la cité des dix mille allongés, puis fondatrice de la Ligue pour l'adaptation au travail du diminué physique, elle fait rougir bien des militants de l'action sociale. Son livre si fort, d'un dynamisme contagieux, bouleversera certaines âmes, même parmi celles des malades qui, dénonçant le oui initial à l'Amour crucifiant, récuseraient son expérience de chrétienne; sur le plan strictement naturel, elle apprend que l'état de malade n'est inférieur qu'en apparence, que l'abominable épithète de vaincu que l'allongé a d'instinct sur les lèvres est fausse (« si c'est pour te conduire à la défaite que Dieu se mêle de ta vie, tu peux blasphémer son nom ») : nous sommes des transformateurs et tout peut être changé en vie. L'unique condition est de renier certaines valeurs que la société moderne a canonisées, et de ne pas appeler action humaine, comme ce pauvre frère révolté et sincère

qui criait dans *Revivre* sa défaite, le fait de « vivre dans toutes les directions ». La souffrance est justement école de vie en ce qu'elle permet de rétablir l'équilibre de valeurs dont le désordre nous fait mourir aujourd'hui; mais il faut du courage pour refuser de juger comme les « vivants », afin de leur enseigner quel sens donner à l'avenir.

Une impression curieuse qu'on éprouve en lisant ce livre lourd de tant de douleurs et d'efforts est celle de la discrétion dans l'aveu. La suprême Charité est de montrer aux autres sa douleur : « Avons-nous tout donné quand nous réservons nos détresses? » mais rien en ces pages, même aux heures les plus désolées, d'une complicité morale avec les lassitudes du corps. Aucun stoïcisme pourtant : le don charitable de la grande pitié d'un souffrant, mais offert avec simplicité, sobriété, discrétion. La tradition de la Chrétienté souffrante est là pour approuver : sur sa Croix, le Christ avouant sa soif devait rayonner une majesté souveraine; après lui, les saints et les saintes sont allés à leur Passion, lors même qu'ils en confessaient l'horreur, avec une dignité royale. Rose de Lima cachait sa couronne d'épines sous des fleurs.

A.-M. Carré, O. P.

Une vie du Christ

Dès le seuil de *La vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur* (1), ce véritable monument pour l'année jubilaire de la Rédemption, M. l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris, cite le prologue de saint Jean. Mais c'est pour montrer ce que les platoniciens, au dire de saint Augustin, ne voulaient pas voir : que, seul, le Verbe Incarné pouvait apporter au monde la science du divin.

La vérité, écrit M. Klein, la vérité suprême, la vérité sur Dieu, sur la vie de Dieu, seul il a pu la révéler parce que seul il la sait, étant essentiellement, lui Verbe éternel, la connaissance même que Dieu a de soi, son idée parfaite, le rayonnement de sa gloire, l'image exacte de sa substance. Cette vérité sur Dieu, que n'eût pas découverte la raison humaine, capable de prouver qu'il est, mais non pas de saisir ce qu'il est, il l'a passée à ses Apôtres, à ses disciples, à ceux qui vivaient avec lui, et eux nous l'ont transmise...

... La vie éternelle, qu'il nous révèle par sa vérité, qu'il nous donne par sa grâce, c'est la vie même de Dieu, sa lumière, son amour, son bonheur absolu. L'Être divin où le Christ nous introduit n'est pas une vague immensité, un infini sans contours, un inquiétant silence, une force aveugle et sourde, plus capable d'inspirer l'effroi que de nous attirer. L'Être divin, dans l'Évangile, c'est la douceur non moins que la puissance, la miséricorde autant que la justice; une bonté, une générosité féconde et inépuisable, une source toujours jaillissante de splendeur et de joie; c'est l'infinie Paternité : « Mon Père, a dit Jésus, mon Père est votre Père. » D'où l'essence de la religion et le fondement de la morale d'après l'Évangile : aimer Dieu comme étant ses fils; nous entr'aimer comme étant tous frères.

Oui, tel est le système « de splendeur et de joie » que la philosophie antique n'a pu entrevoir. Au moment qu'il va

(1) Un vol. Bloud et Gay.

nous raconter, dans les termes les plus simples, suivant l'Évangile ligne à ligne, avec les commentaires les plus directs, l'existence terrestre du Christ, M. l'abbé Klein se plaît à rassembler en quelques lignes le double caractère humain et divin de cette vie, que nous n'allons plus cesser de voir se manifester. On comprendra que je m'attache à ce prologue, d'une si réelle grandeur, et qui donne pleine lumière à tout l'ouvrage. Il le faudrait citer sans omettre une ligne. Du mystère de la Trinité (« Dieu qui est, Dieu qui se connaît, Dieu qui s'aime ») au mystère de la Création (« Dieu qui se suffit à lui-même veut répandre l'existence ; à profusion, il crée d'autres êtres... »), M. l'abbé Klein montre tout se faisant pour le mystère du Dieu-Homme :

> Ce monde éblouissant est celui que la science chrétienne appelle théandrique, c'est-à-dire divin et humain : monde constitué d'un Être qui est supérieur à tout et le seul de son ordre, résumant en soi tout, à la fois Dieu et homme, Créateur en tant que Dieu, créature en tant qu'homme et, comme tel, possédant la matière aussi bien que l'esprit, c'est-à-dire toute nature concevable ; Fils de Dieu et Fils de l'homme, né du Père céleste avant tous les siècles et né d'une femme au milieu des temps ; Jésus, le Christ, le Juste, le Saint, celui qui offre au Père en son propre nom et au nom de ses frères hommes l'unique hommage digne de Dieu, tout en ayant droit, lui aussi, à notre hommage de créatures : l'Adorateur parfait, parfaitement adorable...

Page magnifique. Les « esprits superbes », dont parle Bossuet, ne savent pas qu'au moment même qu'ils refusent d'admettre les abaissements du Verbe incréé qui se fait homme et qui se fait chair, ils refusent tout ensemble l'exaltation et la grandeur de toute créature attirée de nouveau à Dieu, rappelée et ramenée à l'unité, et, pour parler comme l'abbé Klein, la « magnificence de l'action divine ».

Et c'est le récit tout simple, à peine commenté, de la *Vie Humaine et Divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, un récit pour plaire à Bernadette qui préférait l'Évangile à tous les sermons.

Une carte claire et précise de la Palestine au temps de Jésus-Christ ouvre le livre.

C'est une véritable édition de luxe, un véritable musée christologique dont l'abbé Klein et ses éditeurs ont voulu marquer l'année jubilaire de la Rédemption. Sur la couverture reproduite avec les plus délicates nuances, l'esquisse au crayon rouge qui se trouve à Milan au Musée de Belta, et que fit Léonard de Vinci pour le Christ de la *Cène* fameuse, nous montre toute la tristesse et toute la tendresse de l'Homme-Dieu, autant qu'artiste a jamais pu les réaliser. Seule peut-être une figure de Greco, *Jésus saisi par les soldats*, qui se trouve au Musée de Lyon, si pure et si haute, si noble et si humble, au milieu de la canaille arrogante qui l'entoure, si volontairement offerte au sacrifice, peut rivaliser avec l'esquisse du Vinci. Cette grande œuvre du peintre de Tolède, on la trouvera aussi reproduite dans le livre de l'abbé Klein. Mais quoi ! de l'art des Catacombes à l'art des Cathédrales, de Giotto à Maurice Denis, de Donatello à Rodin, que de chefs-d'œuvre sont confiés à ces pages dont on ne sait qu'admirer le plus, du choix qui en a été fait ou du fini de leur reproduction.

JEAN SOULAIROL.

La science mène-t-elle à Dieu?

M. le Chanoine Tiberghien vient de faire paraître sous ce titre le cours d'apologétique qu'il professe aux étudiants en médecine et aux étudiants de l'école industrielle de l'Université Catholique de Lille. Pour répondre à la question qu'il pose, M. Tiberghien définit la science, avec les modernes : *l'étude des relations constantes et déterminées entre phénomènes ou séries de phénomènes.*

Ainsi, il y a science sociale parce que l'on constate du déterminisme dans l'évolution des sociétés; science psychologique parce qu'il existe des relations constantes entre phénomènes de conscience. On ne veut pas dire par là que tout dans l'univers se ramène au déterminisme et peut se codifier en lois, mais simplement que, délibérément, de parti pris, la science n'étudie l'univers que de biais. Il n'est pas en son pouvoir d'affirmer qu'elle épuise toute la réalité.

Et précisément tout l'effort de M. Tiberghien dans la première partie de son livre est de montrer que la science ainsi comprise pose des problèmes qu'elle est incapable de résoudre. Qu'il étudie la matière, la vie, l'évolution, la conscience, la société, la morale, le savant se verra conduit forcément à se poser des questions qu'il ne pourra résoudre. Et ainsi, peu à peu, par une exigence interne de la science, il sera amené à demander la solution de ces problèmes à la métaphysique et à la religion révélée. C'est ainsi que la science mènera à Dieu. Certes, on peut être savant, très grand savant, sans être croyant : il suffit de s'en tenir à l'aspect particulier selon laquelle la science étudie l'univers; il suffit de refuser d'entendre l'appel qui, de l'intime de la science, monte vers quelque chose d'étranger et de supérieur à elle. Mais, si cet appel est

entendu, logiquement, le savant sera conduit au seuil de la foi. « La science mène à Dieu, oui, mais à condition qu'on en sorte. »

Mais comment le savant sorti de son laboratoire rencontrera-t-il Dieu? L'auteur fait appel à la théorie du Cardinal Dechamps, qu'il corrige de temps à autre par les idées du P. Rousselot : l'inquiétude, l'insatisfaction qui est son fait intérieur l'aidera à voir le fait extérieur de la révélation divine. Puis, ce problème résolu, l'auteur étudie les relations de la science avec les manifestations particulières de la religion : la prière et le miracle. Un dernier chapitre nous montre les habitudes d'esprit différentes que créent en nous l'esprit scientifique et l'esprit de foi, et les explique au point de vue supérieur de la connaissance humaine intégrale. Enfin, un appendice consacré aux trois caractères de l'acte de foi est surtout destiné aux théologiens : il leur donne quelques précisions indispensables sur les problèmes théologiques soulevés à propos du miracle.

Un premier mérite de ce livre est d'abord sa clarté : cette définition nette et précise de la science mise au début du volume dirige toute la recherche et, fréquemment répétée, chasse les malentendus. Mais ce qu'il faut louer avant tout, c'est la façon dont M. Tiberghien s'est placé d'emblée au cœur du vrai problème soulevé par l'apologétique en milieu scientifique. Certains ne voient dans cette apologétique que la réponse à toutes les difficultés amoncelées par les découvertes modernes. Les problèmes de la vie, de l'évolution, ne sont étudiés que sous cet aspect, et on donne ainsi à l'étudiant l'impression que la doctrine catholique est une citadelle attaquée par des assaillants nombreux et bien armés contre lesquels elle essaie le mieux possible de se défendre. Mais qui ne voit que c'est laisser aux adversaires les avantages de l'offensive et se résoudre à une situation inférieure en se bornant à parer les coups? D'autres dissocient complètement science et métaphysique : elles

marchent, disent-ils, sur des plans parallèles, complètement étrangères l'une à l'autre, aucun appel ne se fait de l'une vers l'autre. M. Tiberghien a tiré de cette seconde position tout ce qu'elle a de vrai, mais lui a ajouté un point de vue nouveau et fécond. Toutes les théories précédentes, dit-il, n'atteignent le savant que de l'extérieur. « Pour provoquer la démarche du savant vers la foi, on fait du bruit dehors ou on s'efforce même d'enfoncer sa porte avec des arguments bien assénés et des faits jetés en tas. » Ce n'est pas la vraie méthode : il faut partir de l'intérieur, montrer que la science elle-même pose « des problèmes insolubles pour le savant, mais inéluctables pour l'homme ». En tant que savant, il pourra refuser de les résoudre, mais l'homme qui vit en lui ne pourra se récuser, car il est « embarqué », et refuser de les résoudre c'est encore les résoudre, mais dans l'obscurité au lieu de le faire dans la clarté. Bref, « il faut entrer dans le cabinet de travail du savant et lui faire sentir, au milieu même de ses recherches, que l'*homme* qui vit en lui manque d'air et de lumière dans cet espace trop restreint. Dès lors, c'est lui qui ouvre la porte et parcourt la campagne... jusqu'à ce que, arrivé au haut de la colline inspirée, il trouve ouverte la chapelle où il pourra penser et agir en homme ».

A. B.

Une édition de « l'Introduction à la vie dévote »

M. Fabius Henrion est un admirateur et un spécialiste connu de saint François de Sales et qui a beaucoup fait pour répandre davantage la connaissance de ses œuvres et de sa doctrine. La belle édition qu'il vient de donner de *l'Introduction à la Vie dévote* servira excellemment ce dessein. Imprimée avec beaucoup de soin et de goût sur papier Lafuma, elle en offre le texte intégral (une édition abrégée, pour la jeunesse, a déjà été publiée) selon la dernière édition (1619) « revue, corrigée et augmentée par l'auteur » et qui présente donc sa pensée définitive. Un seul exemplaire a survécu de cette précieuse édition et il est conservé à l'abbaye bénédictine de Belmont (Angleterre). M. Henrion n'a pas hésité à photographier le livre (1400 clichés) : c'est avec ces documents qu'il a préparé son édition. Éditeur fidèle, il a naturellement respecté la langue en ses plus petits détails, mais, selon un usage courant et qui facilite la lecture, il a modernisé l'orthographe, qui au temps de saint François de Sales était incertaine et flottante. Une brève introduction, des notes sobres et précises expliquant mots ou allusions quelque peu difficiles, un glossaire rendent plus commode le maniement du volume, — tandis que des pointillés dans les marges attirent discrètement l'attention sur certains passages. Quelques clichés pris à l'édition de 1619 (oraison dédicatoire, en-têtes, gravures) lui donnent une parure élégante et savoureuse. Ajoutons que dans le même temps M. Henrion a publié une remarquable édition de *l'Imitation de Jésus-Christ* présentée avec le même goût, sur vélin teinté Lafuma, et comportant, avec le texte latin, une excellente et nouvelle traduction, que complètent des notes explicatives et critiques (1).

M. B.

(1) L'un et l'autre volume chez Mame.

Les catholiques en Allemagne

La jeunesse catholique

On sait que, lors des négociations pour le Concordat, la question des associations de jeunesse catholique a causé quelques difficultés. Les évêques allemands tenaient beaucoup à obtenir des garanties pour l'existence des œuvres de jeunesse; mais il était facile de voir que l'hitlérisme voulait monopoliser les unions de jeunesse. La nomination de Baldur von Schirach, Führer de la jeunesse hitlérienne, comme « chef de la jeunesse allemande », à qui toutes les associations de jeunesse sont subordonnées et qui en a dissous un grand nombre d'un trait de plume, était alors un grand danger. Il existe toujours. La liberté des œuvres catholiques, concédée par le Concordat, se borne exclusivement à l'action religieuse. La stipulation que nul ne doit subir aucun préjudice, du fait qu'il appartient à une union de jeunesse catholique, est illusoire. Les membres ne sont pas arrêtés et conduits dans un camp de concentration, — c'est tout. La jeunesse hitlérienne a formellement défendu à ses membres de faire en même temps partie d'une association de jeunesse religieuse. Or tout jeune homme qui désire trouver du travail ou poursuivre une carrière est obligé d'appartenir aux jeunesses hitlériennes. Les unions catholiques en souffrent. Les instituteurs dans les écoles catholiques sont obligés de faire de la propagande pour les Jeunesses Hitlériennes, et donc implicitement contre la jeunesse catholique.

Les événements de juillet ne sont pas oubliés, et des choses pires semblent nous menacer. Les petites associa-

tions « activistes » de jeunesse catholique restent dissoutes. Les grandes associations subissent partout des vexations. Combien de membres de la jeunesse catholique ont été brutalement malmenés par les hitlériens ! Une troupe de jeunes hitlériens ayant attaqué un groupe de jeunesse catholique et tué un de ses membres, M. Baldur von Schirach a exprimé ses excuses de cet « incident ». Ce fut tout.

On a interdit aux jeunesses catholiques quelques-unes des plus importantes manifestations de leur activité pratique. Le service de travail volontaire, où les associations catholiques avaient déployé un effort des plus fructueux, est devenu le monopole du parti national-socialiste.

On a défendu aux membres des œuvres catholiques de porter leurs uniformes. Les scouts catholiques, les groupes d'excursionnistes, etc., ne peuvent plus se réunir en uniformes. Dans quelques régions, le port des insignes catholiques est lui-même interdit. Les journaux des Jeunesses Hitlériennes ont publié à plusieurs reprises des articles insultants pour le catholicisme et pour les sentiments de la population catholique. Les dirigeants de la jeunesse catholique ont subi toute sorte d'humiliations. Par exemple, la Fédération rhénane des Auberges de la jeunesse vient de publier que Mgr Wolker, aumônier général de l'Association Catholique de la Jeunesse Allemande, a été expulsé du comité, « à cause de son attitude hostile envers les Jeunesses Hitlériennes ». Et pourtant il était allé jusqu'aux limites du possible dans sa subordination à Baldur von Schirach !

Que les hitlériens aient l'intention, malgré les stipulations formelles du Concordat, de supprimer les œuvres de jeunesse catholique et de s'arroger un monopole absolu sur la jeunesse, Baldur von Schirach vient de l'avouer ouvertement : « Nous prétendons que toutes les autres organisations de jeunesse en Allemagne ne possèdent plus le droit à l'existence. Ces organisations devront disparaître en faveur de la Jeunesse Hitlérienne. Nous ne voulons pas atteindre ce but par la violence, je tiens à le souligner

solennellement, mais par la grandeur de nos réalisations. C'est pour nous une situation insupportable que, sous le mot d'ordre d'intérêts particuliers ecclésiastiques, soient créés des organisations de jeunesse spéciales... » A peine a-t-il « solennellement souligné » qu'il ne veut pas détruire les associations catholiques par la violence, Baldur von Schirach conclut un accord avec le Front du Travail Allemand, auquel tous les ouvriers et employés qui ne veulent pas perdre leur situation sont obligés d'appartenir. Or la première phrase de cet accord est ainsi conçue : « La Jeunesse Hitlérienne est le seul mouvement de jeunesse allemand; elle englobe la jeunesse du Front du Travail Allemand. »

On rompt le Concordat, comme Mussolini a rompu le Concordat italien en 1931, pour soumettre l'éducation de la jeunesse à l'État tout seul et au parti qui le dirige. Le prétexte est le même, car Schirach écrit : « Les partis disparus cherchent de nouveau, sous le masque d'une organisation de jeunesse, à introduire le poison de la discorde dans la jeunesse. Contre cela, je me défends. » Il n'est pas difficile pourtant de voir qui y est l'agresseur et qui doit défendre son existence... L'évêque de Limbourg avait raison quand il protesta contre le mot d'ordre : « Sortez des associations confessionnelles de jeunesse ! »

De nouvelles difficultés naîtront de la grande organisation « Vigueur et Joie », destinée à occuper le temps libre des travailleurs. Sans doute le Front de Travail exercera une pression énorme pour que tout le monde passe son temps libre dans ces organisations, et cela ne manquera pas d'avoir des conséquences très graves pour les organisations catholiques, jadis si florissantes.

Les procès tendancieux

Le régime se donne beaucoup de mal pour diffamer aux yeux de la population certains dirigeants catholiques

qui s'étaient occupés du Centre. Le grand procès relatif au *Katholischer Volkverein*, qui était jadis une des plus puissantes organisations catholiques du monde entier, le prouve abondamment. Tout y est prétexte pour attaquer des personnalités qu'il faut réduire à tout prix; la presse doit reproduire les comptes rendus officieux qui exploitent tendancieusement le procès. L'interrogatoire de l'ancien député professeur Dessauer, qui était une des têtes les plus remarquables et l'une des personnalités les plus sympathiques du Centre, fut une véritable tragi-comédie. Des choses qui n'avaient rien, absolument rien à faire avec l'objet du procès furent traitées avec le plus grand détail. On écouta M. Krupp, ancien roi des canons, comme témoin au sujet de l'amour de la paix professé par l'Allemagne d'avant-guerre. On discuta sur l'aspect juif du visage de M. Dessauer. On lui reprocha d'avoir soutenu une famille juive qui s'était convertie au catholicisme. On l'attaqua pour son livre intitulé *La tentation du prêtre Anton Berg*, qui révélerait un sentiment « anti-allemand ». Ce roman avait été écrit pendant la guerre et publié sous le pseudonyme de Jakob Stab. Des extraits en avaient paru avant la fin même de la guerre dans la revue catholique *Hochland*. Le livre montre magistralement l'angoisse d'une conscience chrétienne en face de l'immoralité de la guerre. L'auteur avait cédé les honoraires du livre à la Ligue des Catholiques Allemands pour la Paix, dont il était membre du Comité national. A cette Ligue Catholique pour la Paix, dont le secrétaire général, Paulus Lenz, est depuis six mois en prison, les accusateurs reprochèrent également toutes sortes de manifestations de haute trahison...

Les inquiétudes, avec lesquelles les catholiques allemands entrent dans la nouvelle année, sont nombreuses. Peut-être un nouveau *Kulturkampf* est-il inévitable...

Dr. Kurt Türmer.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *A propos du pied boiteux de la justice.*

A.-D. SERTILLANGES, O.P. de l'Institut. *La vie civique du foyer.*

Contre le danger d'un égoïsme familial. La famille, société ouverte au service de la patrie, de l'humanité et de Dieu. L'éminent philosophe nous dit ici le devoir civique du foyer.

CHARLES BOSSON. *Vers une Allemagne une et indivisible?*

Étatisme ou fédéralisme? Quels seront les fondements de la future constitution allemande?

A.-D. TOLÉDANO. « *Tour d'horizon* » *objectif.*

Éléments d'optimisme...

URBAIN FALAIZE. *Discrédit parlementaire.*

Voici l'avis d'un habitué de la « maison sans fenêtres ».

A travers les revues. L'homme et la machine.

Billet de Civis

A propos du pied boiteux de la justice

Son pied est boiteux et elle traîne la jambe. On lui reproche à la fois l'inégalité de son zèle et sa lenteur. Elle ne serait égale et expéditive qu'à l'égard du menu fretin. Celui qui vole cent sous, son compte est bon, il sera fixé sans délai. Au million, la situation devient plus favorable. Aux cent millions, il y a chance de s'en tirer. Paradoxe? J'en conviens, mais le trait caricatural n'est pas sans quelque point de rencontre avec le contour véritable. Je sais bien que plus l'affaire est grosse, plus les intérêts à démêler sont complexes. Il faut du temps pour saisir et débrouiller tous les fils d'une vaste conspiration contre la naïveté publique. L'honneur même de la magistrature et les garanties d'un jugement exigent des délais. Mais trop est trop. Et il y a des atermoiements qui sont inexcusables, des égards qui sont scandaleux, des indulgences qui sont criminelles.

Encore faut-il bien voir où est le mal, et quelle est son étendue. Il ne suffit pas d'évoquer « le cloaque », ainsi que fit Barrès, ou de rééditer le titre du livre de Drumont : « De l'or, de la boue et du sang ». Il y a de tout cela dans l'aventure de cet escroc, condamné plusieurs fois, et qui sous le coup d'une nouvelle inculpation, en attendant la prison ou le bagne, festoie avec les hauts messieurs de la politique et de la finance, dirige des journaux subventionnés, nage dans les milieux de la police pourvu de laissez-passer et de cartes d'indicateur, et n'échappe aux tendres démonstrations des amis rués sur l'argent volé que pour vider les poches à portée de sa main.

Mais nous ne pouvons oublier que ce dernier scandale

appartient à une série dont on voudrait être très assuré qu'il la couronne et qu'il l'achève. Qui se souvient encore de Rochette ? Et c'était hier. Depuis nous avons eu Hanau, Oustric et beaucoup de moindres seigneurs. Cette abondance de scandales, faiblement punis, met en cause, à n'en point douter, la justice, et par là porte atteinte à l'organe le plus noble du corps social. Sa corruption atteste la gravité de l'état général.

Cependant la justice aussi a droit à la justice. Gardons-nous de généralisations hâtives où la polémique se délecte au détriment de la vérité. Chaque jour, sans le crier sur les toits, la magistrature a l'occasion de montrer son indépendance. Elle est la première à juger sévèrement les mœurs de certains tribunaux parisiens. Car Paris est le grand coupable, avec ses amitiés de la veille tournées le matin en embrassades, ses promiscuités dans les lieux où l'on mange et où l'on cabotine, ses poignées de mains distribuées au hasard, ses tutoiements de basse et trop rapide camaraderie, ses recommandations payées par des services, et surtout ses pourboires aux puissants, ses sourires de mauvais aloi, ses genoux fléchis devant les canailles dorées.

A côté de hautes consciences qui dominent la vague de complaisance fructueuse, il y a aussi dans la magistrature le fléau des arrivistes, les poulains de la politique d'hier ou de demain.

Il faut changer cela. Oui, mais on ne le changera qu'avec le reste, car tout se tient, s'enchaîne et s'enchevêtre. Notre indignation sera sans portée, et la répression sans fruit, si l'on se contente d'arracher la mauvaise herbe, ici ou là, au hasard des événements. Elle repousse comme le chiendent. C'est tout le sol qu'il faut retourner et assainir au soleil.

Il est trop réel, en effet, pour la politique aussi, qu'elle porte de lourdes responsabilités. Le parti au pouvoir a fourni des armes à ses adversaires.

Cependant si le scandale fait voir des coupables dans la politique, il s'en faut qu'il soit uniquement politique.

D'abord les influences qui ont eu pour effet l'aveuglement volontaire et la lenteur de certains tribunaux ne furent pas toujours d'origine politique.

La Police et la Sûreté, sévèrement jugées, ont obéi à des motifs assez obscurs, qui ne semblent pas être la pression des pouvoirs publics. Leur précipitation à utiliser le voleur comme

agent cache des dessous inquiétants. On sait bien où elles recrutent leurs auxiliaires. Pour surveiller les tripots et les mauvais lieux, force leur est de choisir parmi les habitués de ces endroits. Encore y faut-il de la prudence et de la mesure, au lieu d'une indulgence qui ressemble à de la sympathie.

Il y a autre chose.

Le coupable a obtenu dix-neuf remises de son affaire et plusieurs fois par le moyen de certificats médicaux. Des praticiens, qui ne sont pas des faméliques et des aventuriers, ont engagé l'honneur du corps médical. Par une affirmation mensongère, ils ont pu soustraire à ses juges, et à son châtiment, un gaillard éclatant de santé qui usait de sa bonne mine et de sa magnifique activité pour rançonner et pour piller.

Que penser de ces compagnies d'assurances, si facilement dupées, et qui cependant font profession de ne pas l'être ?

Et que dites-vous de ce Préfet somnolent, de ce Maire prévaricateur, et de ce contrôleur qui ne contrôle pas ?

Tous, les politiques, les magistrats, les fonctionnaires, les médecins, les financiers, la police et l'administration, sont atteints par la contagion de l'improbité dans la fonction. Crise de la conscience professionnelle, à tous les degrés.

Que de pieds boiteux, sans compter celui de la justice !

Mais aussi quel ensemble de crédulité, de facilité, de légèreté, de nonchalance et de faiblesse en présence de l'or qui coule à flots !

Nous touchons ici à un des points les plus douloureux et les plus graves. Regardez ces braves administrateurs qui, sans y regarder d'assez près, livrent l'honneur de leur nom pour servir de caution candide à des sociétés fictives.

Si l'image de l'honnêteté se dégrade, à quoi reconnaître les scélérats ?

Scandale politique ? Oui, en un sens. Le poisson pourrit par la tête, dit le proverbe chinois. Mais la tête pourrit quand l'infection du corps est généralisée.

Voilà qui nous regarde. C'est la médiocrité des honnêtes gens qui fait la force des coquins.

CIVIS.

La vie civique du foyer

La famille crée l'humanité : c'est sa haute gloire devant Dieu et devant les hommes ; l'éternité et l'avenir du temps lui en sont également redevables. Mais cette humanité que la famille crée n'est pas inorganique ; ce n'est pas une poussière d'êtres ; elle révèle sa nature et elle se montre en état d'accomplissement dans une construction large et durable qui s'appelle la cité.

L'individu a une valeur en soi, une valeur décisive en ce qui concerne sa destinée spirituelle. Encore faut-il songer à cette fraternité universelle en Dieu que nous nommons la « communion des saints ». Sous aucun rapport l'individu isolé ne se suffit. Mais temporellement et à l'égard des destinées de l'humanité sur la terre, il est bien évident que l'individu n'est qu'une matière disponible, la famille un premier arrangement, les rapports entre individus une disposition préalable ; tout s'achève par la vie publique, où se fait reconnaître en son intégralité le fait humain.

Tout s'achève, dis-je, et tout commence aussi, une fois la vie lancée et fonctionnant selon ses lois de circulation et d'échange. La famille vient de la masse sociale et s'y reverse ; elle est fille d'un passé collectif et mère d'un avenir qui ne doit pas être davantage singulier. Étape, point d'insertion, station initiale, entrée de voie, elle ne peut se définir ou se juger, elle ne pourra se régir que par une référence à ce qui la dépasse. Elle est civique par son être même. La vie qui éclôt en elle inclut le vœu et la destinée d'en sortir. Elle doit le savoir. Ses répondants ont charge de ses aboutissements comme de son

établissement et de sa marche. Et le citoyen à son tour, le gouvernant à plus forte raison, doit avoir pour la patrie et pour la famille une seule et même piété, parce que, chrétiennement parlant, elles représentent une même sainteté, appelant un même culte, ici plus intime et plus chaud, là plus grave et plus large.

Deux erreurs et deux séries d'erreurs sont ainsi décelées : erreur du patriote qui ignore, néglige ou même combat plus ou moins directement la famille ; erreur du groupe familial qui oublie la patrie, content de son propre bien et de celui de ses membres, fermé sur soi, comme si les portes de la maison n'ouvraient pas sur les rues de la cité, par elles sur le monde, comme ses fenêtres ouvrent sur le ciel.

Nous n'avons pas à insister ici sur les aberrations antifamiliales. Elles sont tellement aveugles et nuisent à tel point qu'on voudrait à toute occasion avertir ceux qu'elles égarent. N'éclate-t-il pas à tous les yeux que le foyer de la vie conditionne la vie dans toutes ses extensions et ne peut manquer d'avoir pour elles des conséquences indéfinies, heureuses ou contraires? Les mesures de la cité sont prises dans la maison ; le « roseau d'or » est aux mains du père et surtout de la mère. La pierre du foyer et celle des parlements ou des hôtels de ville sont de la même carrière. Sondez le foyer et vous saurez à un moment donné ce qu'il y a au cœur d'un peuple.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le devoir familial, et l'ennemi est donc pour nous, en ce moment, l'égoïsme de groupe, cet égoïsme à plusieurs, qui volontiers se croit généreux, parce qu'il dépasse l'intérêt de chaque personne, ne s'apercevant pas qu'en dressant l'intérêt de quelques-uns contre l'intérêt de tous, il est nuisible à la communauté plus que l'égoïsme individuel le plus féroce.

Il y a là une sorte de divinisation du foyer qui équivaut

à une négation de la société humaine. On comprend qu'au temps de Plutarque — où un autre abus, il est vrai, entraînait à la divinisation de l'État, — on ait pu crier au citoyen qu'on jugeait trop tiède : « Tu sacrifies au foyer. »

Il est de ces gens qui pour un peu mettraient le feu au pays pour cuire les œufs de leur repas domestique et se croiraient vertueux parce qu'ils pensent « aux enfants ». Sans aller jusque-là, un homme dit volontiers : « Moi, je m'occupe de ma maison et de mes affaires », comme si la maison commune n'était pas sa maison et les affaires de tous ses affaires. Une femme est louée parce qu' « elle ne songe qu'à son mari et à ses enfants » ; c'est, paraît-il, un beau compliment. C'en est la moitié d'un, car c'est par là qu'il faut commencer. C'est même par là qu'on peut finir, si l'on se propose ainsi un service plus large et si l'on veille à ses conditions. Mais alors, la formule éclate. Ce qu'on met souvent en elle et qu'il y faut dénoncer, c'est la tendance à laisser la vie se nouer à son premier stade et à faire de nos demeures humaines l'antre du lion, pour qui le dehors, c'est le désert, simple lieu de promenade ou terrain de chasse pour la proie.

Il faut avouer que la femme doit à cet égard surveiller ses sentiments d'une façon spéciale. Elle est admirable au dedans ; mais ce sens de l'intime est porté chez elle à un si haut point qu'elle en risque l'oubli des intérêts généraux. Toute à l'amour, elle ignore facilement la justice, et plus que tout la justice sociale. Dans les affaires publiques, dont volontiers elle croirait de son devoir de détourner les siens, elle ne voit guère que les répercussions à escompter ou à redouter pour l'avenir du fils, pour la situation du mari, l'aggravation ou l'allégement des charges militaires, etc., et l'on sait, en temps d'élections, combien ces préoccupations exclusives sont néfastes.

Et pourtant il y a chez la femme de magnifiques res-

sources civiques. Le tout est qu'elles s'éveillent. On a alors Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, sainte Clotilde, sainte Geneviève et la noble lignée de leurs émules.

Une héroïne de Dumas fils disait à un homme de prétentions patriotiques : « La maternité, c'est le patriotisme des femmes, et le sang que vous êtes si fiers de verser pour votre pays, ce n'est que le lait que nous vous donnons. » C'est vrai. Mais il faut achever ce qu'on donne. Le lait maternel ne fournira le sang nécessaire au pays qu'à de multiples conditions dont le souci s'impose aux dispensatrices ; car toute l'éducation, et ensuite les conseils, l'influence, en doivent être intimement pénétrés. Au surplus, les rôles maternels n'épuisent ni les devoirs, ni les capacités de la femme ; on l'offenserait à l'y réduire, et elle s'honore à regarder plus loin.

Le devoir ne se divise pas. Toutes les vertus sont solidaires, disent les moralistes. Vouloir le bien en ceci, non en cela, c'est ne pas le vouloir tout court et demeurer, tout au moins négativement et par abstention, un ami du mal.

Le père, la mère, les enfants, appartiennent à la maisonnée ; mais ils appartiennent par elle au pays, au monde, à l'Église universelle, et à Dieu, en qui tous nos devoirs se concluent. Dans toute maison, il y a place pour ses hôtes et pour tous ceux à qui une Providence commune les relie. Demander qu'on s'en souvienne, ce n'est pas limiter l'amour familial, c'est seulement le régler en vue de lui donner son extension pleine.

On n'aime jamais trop ; mais il arrive qu'on aime mal, ou qu'on n'aime pas assez ce que le premier amour entraîne à sa suite, loin de l'exclure. La vapeur qui fait éclater la chaudière n'a pas trop de pression, c'est la chaudière qui est trop faible ; renforcez-la, tout sera bien, et le mécanisme aura acquis plus de puissance. Ainsi l'amour familial sera réglé de lui-même, si l'on y joint une appré-

ciation fervente du bien national, du bien public, dont chacun de nous a la charge.

Le plus intime amour peut nous mener sur le champ de bataille ; il l'a fait plus d'une fois du consentement de nos âmes. Mais le champ de bataille c'est aussi la vie. Dans ce cas comme dans le premier la patrie pourrait dire avec Jésus et au nom de la même hiérarchie de valeurs : « Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Matt., x, 37).

Jésus a été, lui le premier, un citoyen chrétien, et à douze ans il a quitté les siens avec une sorte d'ostentation généreuse pour aller discuter avec les anciens de son peuple, au foyer de sa race, qui était aussi le foyer anticipé de la foi qu'il apportait. Il est notre modèle. En l'imitant, nous ne ferons, comme il disait, qu'accomplir toute justice. Puisque chaque maison est nécessaire à l'être social comme chaque cellule au corps, et réciproquement, la réciprocité des devoirs doit correspondre à celle des services. Votre carré de terre familiale figure sur le cadastre et vos êtres sur le registre de l'état civil ; le rouleau de la machine routière et la rampe de l'arroseuse passent devant votre seuil, et les canalisations urbaines passent dessous : qu'en retour le pays, la ville, le quartier, la rue, figurent dans votre esprit et voient peser leurs besoins sur votre conduite. Ce que vous pouvez faire, vous seul pouvez le faire ; sans ce concours, il manquera nécessairement à la vie qui vous enveloppe quelque chose de ses biens.

Qui peut refuser, chrétien, l'idée constructive de l'univers telle que notre foi la propose et telle que la famille a l'incomparable honneur de la réaliser, n'en eût-elle pas une complète conscience? Dieu seul sait la grandeur de ce qu'il fait ; mais nous la soupçonnons après ses enseignements et ses initiatives. L'éternité a besoin du temps : la famille le lui donne ; l'esprit a besoin d'une chair : la

famille la fournit. Jésus, le Fils de l'Homme, veut une humanité : la famille en construit les fragments pièce à pièce ; une Église qui ne meure pas : la famille l'entretient ; une création animée et pleine de louanges : la famille y introduit avec ses berceaux des vagissements qui bientôt pourront se muer en murmures de prières, en paroles d'activité et de vie, en annonce de créations terrestres et en promesses d'immortalité pour tout ce que notre vie s'incorpore et entraîne. C'est assez beau !

Mais pour ne pas déborder, revenons au patriotisme familial, et, le supposant en éveil, relevons les conséquences.

Il en est d'évidentes ; il en est auxquelles on pense moins ; à toutes il est utile de ramener notre esprit, pour que l'instinct ne nous fasse pas dériver bien loin d'elles. Il est si ordinaire que chacun suive sa pente !

Songe-t-on suffisamment, dans chaque foyer, à se faire des idées justes en matière de bien public, à écouter ce qui se dit, à le contrôler, à remonter au besoin les courants, à ouvrir les yeux, ensemble, afin que la France voie ? On ne peut demander à tous la science politique, qui est une spécialité, ni davantage une large information que ne permettent pas des tâches peut-être absorbantes ; mais avec du bon vouloir, du bon sens et une confiance bien placée, chacun a le moyen d'éclairer sa prudence pratique.

Qu'on professe entre soi de sages opinions, loin de l'excès passionné qui tire à droite ou à gauche tant de partisans aveugles ; qu'on surmonte l'intérêt de caste ou de clocher, de profession, de tradition, soucieux de tous les droits, rendant justice à toute vérité, même chez l'adversaire ; qu'on se défie des hâbleurs et des flatteurs, des arrivistes, du journal tendancieux, des mouvements irréfléchis de la foule, et qu'on se maintienne dans cette ardente modération qui ne se désintéresse jamais, parce

qu'elle aime, mais qui se dégage afin de mieux voir et se défie des entraînements pour garder la voie droite : ne croit-on pas que ce serait là une collaboration heureuse à la formation de l'esprit ambiant, de cette atmosphère que respire et dont s'anime ou s'empoisonne la nation?

L'opinion est la « reine du monde » : participer à ce règne pour son compte, à sa place, si étroite qu'elle soit, c'est une action déjà, et qui en prépare une autre.

Le groupe familial n'est pas électeur en France : c'est un tort ; mais il n'est pas pour cela désarmé. S'il ne vote pas collectivement, il peut préparer collectivement le vote intelligent, le vote inspiré de patriotiques pensées, larges et saines. Discuter sérieusement les candidatures qui se proposent est un sujet de causeries familiales aussi favorable à la formation des jeunes qu'à l'accomplissement du devoir électoral. L'adhésion aux groupements qu'anime un bon vouloir social aiderait à cette information et rendrait plus efficace le concours.

Plus effectivement encore, on sert son pays au foyer en consentant à prendre sa part des charges publiques. Il en est de très humbles, comme de ménager, à l'occasion des soins domestiques, la propreté et l'hygiène, de « balayer devant sa porte », selon le proverbe, pour que la rue soit propre, et d'inculquer ce souci aux enfants. Les ignobles visions que préparent aux passants, au lendemain de leurs pique-niques, certains groupes familiaux ne font pas honneur à leur délicatesse et donnent une bien médiocre idée de l'éducation qu'on reçoit là. C'est du civisme, ce respect de soi-même en territoire commun, autrement dit ce respect de la collectivité à laquelle on est inscrit, ce respect de tous.

Que si l'on refuse de se gêner ainsi en petit, il y a peu de chances qu'on acquitte de plus lourdes dettes. On sait gémir contre les impôts. Le refrain est de tous les temps.

Le publicain de jadis était jugé un grand pécheur sans doute à cause de ses exactions, mais déjà, semble-t-il, parce qu'il vidait la bourse. Il se peut qu'on ait raison de trouver les impôts excessifs ou mal répartis ; on devrait se dire pourtant que les particuliers sont ici d'assez mauvais juges. Notre fardeau est toujours trop pesant et notre part de bénéfices sociaux trop minime. « La route est mal pavée » ; mais les pavés et les cantonniers coûtent trop cher. On appelle les améliorations de partout, pourvu qu'elles n'influencent pas la cédule. En attendant, s'il y a lieu, de meilleures lois — nous-mêmes y avons une influence —, il serait plus simple d'obtempérer, de ne pas lésiner ou tricher, de ne pas chercher à rejeter sur autrui ce qui doit finalement charger l'une ou l'autre épaule, et de se défendre du sentiment un peu sot, si instinctif qu'il soit, qui consiste à considérer l'État à la fois comme une providence et comme un ennemi avec lequel on ruse, n'ayant pas le moyen de le vaincre.

L'esprit qui règne au foyer est une part de l'esprit public ; ses traditions y rayonnent autant qu'elles en procèdent ; ce fait crée à chaque maison une responsabilité dans l'acceptation ou le refus des charges. Tous les services sociaux devraient être accomplis de bon cœur. Tous les règlements utiles devraient être obéis comme une consigne qu'on se donne, au lieu de la subir. La caserne même, si fastidieuse et onéreuse qu'elle soit, ne devrait-elle pas briller de l'auréole qui ceint la patrie, une fois écartées, autant qu'il se peut, ses tares et ses nuisances?

Il y a un service encore plus profond. Ce n'est pas uniquement par ce qu'on fait qu'on est bon citoyen et en possession d'une valeur sociale, c'est d'abord par ce qu'on est. Le meilleur cadeau à offrir à sa terre est celui d'un homme vertueux et cultivé, et à plus forte raison celui

d'un groupe destiné à essaimer, par suite à diffuser peut-être très loin ses vertus et sa culture.

Pour que la nation prospère, il lui faut ce que précisément la famille a pour but de procurer : des individualités saines et fortes. On y songe pour son compte et pour le compte des enfants ; mais c'est une préoccupation qui doit s'élargir, qu'on doit entretenir dans un sentiment national, comme Sparte et Rome — en dépit de déviations que nous devons éviter — nous en ont donné l'exemple.

Une société est un héritage : de quoi votre patrie, par vous, héritera-t-elle? Quels biens durables émaneront de vous, quand vous allez, demain, mettre en circulation, si je puis dire, la monnaie que vous aviez pour mission de frapper?

Tout commence là. Toute maison en consolide une autre et consolide sa ville. Un père, une mère, n'engendrent pas seulement des enfants, ils engendrent des procréateurs de peuples, et aux vertus dont ils provoquent l'éclosion il appartient de devenir des forces publiques. Toute expansion sociale se prépare dans le secret ; toute multiplication a pour base l'unité ; l'universel éclôt dans l'intime ; la lumière naît des ombres, à chaque aurore.

Cela est vrai de plus en plus, à mesure que la civilisation s'accroît, ou en tout cas se complique. Tout dépend de l'homme. Ce qui manque à notre temps, on le reconnaît de toutes parts, ce n'est ni le travail, ni les ressources naturelles, ni les inventions, ni la science, ni par conséquent l'outillage, ce sont les vertus de l'homme. Or la famille est l'usine où se fabrique et se polit ce produit-là. Qu'on ne refuse pas l'homme, tout d'abord, dans sa substance même, à une heure où la natalité française est devenue un problème si angoissant ; mais qu'on ne néglige surtout point sa valeur, beaucoup plus importante encore que le nombre.

« Il y aura toujours assez de mariages pour la prospérité de la république, disait Portalis (en quoi il se trompait); l'essentiel — en cela il avait raison — est qu'il y ait assez de mœurs pour la prospérité des mariages. » Pour mettre de l'ordre et de la beauté dans le monde, il faut en mettre dans les maisons, et pour en mettre dans les maisons il faut en mettre dans les âmes. La première création de l'homme, c'est l'homme ; il la réalise au foyer et par le foyer ; ensuite l'action s'ouvre et s'épanouit en formes plus larges. C'est bien le cas de rappeler le proverbe : « Principiis obsta » ; veillez, éducateurs, aux tout premiers commencements des choses.

On rappelait récemment cette amusante maxime : « Les dictateurs naissent dans les maisons où l'on ne sait pas donner un ordre à la bonne ». Oui, les désordres et les calamités naissent dans les maisons où l'on ne sait pas se conduire, se dévouer et se contraindre. Des patriotes échevelés ne s'en doutent pas. Un bloc familial solide et net, composé d'éléments de valeur et encastré dans l'édifice social par un sérieux dévouement à la chose publique, cela importe plus que les agitations et le bruit des « sauveurs » que chaque saison nous amène.

Bien entendu, les vertus à recommander surtout, à ce point de vue, sont celles qui concernent plus directement la vie en commun, savoir la justice, la bienveillance, le support, la facilité au service, disons, d'un mot chrétien qui comprendrait tout : la charité au sens plein, qui inclut la justice et qui la couronne.

Les rapports familiaux, s'ils sont droits, alimentent ces vertus par eux-mêmes ; les voisinages, les amitiés, les relations paroissiales, communales, mondaines, commerciales, professionnelles, en offrent une nouvelle occasion, et la vie civique recueille le tout, comme la mer les fleuves. Après tout, un Français, c'est la France ; respec-

ter le Français et le servir partout où il se trouve, c'est une piété patriotique ; le respecter ou le servir pour lui-même comme pour soi, c'est se disposer au service public.

Chacun reconnaîtra que la vie actuelle exige de nous tous une vie française ardente et attentive. Qu'on se rende compte, après cela, que le foyer en est le point de départ, le refuge, l'école et l'excitateur, on aura complété sa pensée et on l'aura rapprochée de la pratique. Ce sont nos souffles réunis qui font la respiration de la France. Les chefs prescrivent ce qu'il faut faire ; mais c'est l'amour qui dit en nous : allons ! et l'amour de la patrie a pour fondement, pour stimulant, pour symbole à niveau du regard, pour recours en cas de faiblesse, le feu domestique.

Ce feu-là a beau être intime, il est commun par ses effets et par leur puissance. Plus près de sa source, l'amour a plus d'efficace et répond mieux à sa définition qui est : au-delà de soi, plus loin, plus haut ! Ce n'est pas en vain qu'à l'amour on a mis des ailes. Mais à l'amour chrétien il faut des ailes d'archange, au lieu du tapon de plumes des angelots pompéiens. L'amour, qui est chose familiale au départ, est à travers la famille chose nationale, humaine, catholique et divine. La société universelle bat notre maison comme un flot. Si nous sommes trop attachés à la terre pour mesurer les vagues lointaines et les espaces sans bords, du moins les eaux qui baignent le rocher où nous nous abritons ne doivent-elles pas nous être étrangères. Notre patrie compte sur nous comme elle compte avec nous. La servir en commun, père, mère, enfants, gens de maison, est un des moyens que la Providence nous fournit de la servir elle-même et de servir le monde.

A.-D. Sertillanges, O.P.,
Membre de l'Institut.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Vers une Allemagne une et indivisible?

S'il oublie les immédiats et angoissants problèmes de la politique internationale de l'Allemagne pour suivre son évolution intérieure, n'est-ce pas là une des premières questions que puisse se poser un citoyen de la « République une et indivisible »?

Il a connu l'Allemagne monarchique d'avant-guerre, simple groupement de princes organisé par Bismark et tout sonore encore des vieilles querelles dynastiques.

Il a connu l'Allemagne républicaine qui, tout en aspirant à un unitarisme étatique, a laissé vivre à côté du Reichstag les parlements des « pays ».

Et le voici aujourd'hui penché sur cette Allemagne nouvelle où l'avènement du national-socialisme s'est manifesté bruyamment par la mainmise du pouvoir central sur les gouvernements régionaux : envoi des statthalter, démissions en masse, prise de tous les postes, jugulation ou intégration forcée de toutes les feuilles, de toutes les organisations...

Où va donc l'Allemagne?

Est-ce la destruction définitive de ce Traité de Westphalie dont le machiavélisme diplomatique a été si admirablement étudié par Jacques Bainville? — Il semble bien, car ces divisions intestines qu'entretenait la cupidité des princes ont lassé le peuple, et même mes amis Rhénans si fédéralistes ne cachent pas leur désir d'un Reich solidement unifié.

Est-ce alors un coup de barre définitif vers un État allemand centralisé et unitaire selon les canons d'une certaine orthodoxie jacobine ou fasciste? — Voilà qui est moins sûr, quoi qu'on en ait dit, et c'est ce que nous voudrions montrer.

*
* *

Le problème de la future Constitution allemande, prévue pour 1934, passionne naturellement les milieux intellectuels et suscite une abondante littérature, qu'on peut, croyons-nous, polariser autour de trois tendances essentielles :

1° *Une tendance étatique unitaire*, d'origine nordique, prussienne et protestante, qui a déjà réussi à construire par le passé cet admirable mécanisme que fut la Prusse des Hohenzollern;

2° *Une tendance fédéraliste* surtout vivace dans les pays catholiques du Sud et de l'Ouest, encore qu'elle soit peut-être plus authentique dans la Rhénanie, terre épiscopale qui a gardé l'esprit de l'Empire sans jamais partager aucune fièvre nationaliste, que dans la Bavière, violemment fédéraliste sans doute par opposition à Berlin, mais brutalement centralisatrice dans sa propre politique intérieure;

3° Enfin *une tendance de source médiévale* et qui peut nous toucher directement : le rêve de la Chrétienté, le rêve de ce vieil Empire d'Occident tel qu'il fut réalisé sur l'axe du Rhin par Charlemagne et qu'ébranla l'éruption des nationalismes de l'Ouest. Ses partisans veulent naturellement une Allemagne largement fédéraliste qui soit capable d'organiser sans assimiler ni détruire.

A laquelle de ces tendances rattacher le national-socialisme?

A la première, pense-t-on ordinairement, — et l'on songe à la toute-puissance du Chef, aux statthalter, aux formations S. S. et S. A. organisées identiquement dans tout le pays, à la Jeunesse hitlérienne, bref à tous les effets de la fameuse « Gleichschaltung » (1)... Aucun doute n'est possible, le gouvernement d'Hitler va prussianiser systématiquement le pays et écraser toute cette floraison de vie régionale qui donnait à l'Allemagne une physionomie si caractéristique. La

(1) Terme de physique très en faveur depuis la Révolution. *Sens propre* : état de lampes mises en série sur un courant continu. *Sens figuré* : tout ce qui en Allemagne n'est pas détruit est intégré de force dans le nazisme.

botte militaire va tout unifier. — Pas du tout, m'ont répondu les amis allemands à qui je formulais cette crainte. Une telle politique serait essentiellement anti-germanique et notre activité régionale est trop puissante pour qu'on la puisse ainsi détruire; jamais Berlin ne pourra devenir comme Paris le centre totalitaire de la vie intellectuelle et artistique : Munich sera toujours la ville de l'art, Cologne celle des Primitifs allemands, Bonn un centre romaniste, etc...

Peut-être. Mais là n'est pas le problème essentiel que nous nous posons. Nous ne cherchons pas à savoir si l'Allemagne résistera à une politique qui pourrait être centralisatrice, mais justement si la politique du gouvernement nazi sera ou non centralisatrice et en quel sens.

Pour l'heure, les deux voies restent ouvertes devant la Révolution allemande, « aussi bien la voie vers un État nationaliste unitaire réalisant l'idéal étatique de l'Ouest, que celle vers un fédéralisme allemand, voire même européen (1) ». Et l'équipe qui détient le pouvoir est bien l'image de ces possibilités : Hitler l'Autrichien, Goering l'officier prussien, Goebbels Rhénan catholique...

Goering semble avoir opté pour une rigoureuse centralisation, ce qui est assez explicable chez un militaire dont l'idéal politique est incarné par l'étatisme prussien d'autrefois et par l'Italie fasciste d'aujourd'hui.

Mais que pense Hitler, lui qui ne veut être ni un Autrichien ni un Prussien, mais un Allemand conscient de réunir les volontés constructives et des Habsbourgs et des Hohenzollern? Sa position ne nous importe-elle pas avant toute autre, car s'il est vrai que bien des résistances lui sont encore opposées, il ne s'en montre pas moins toujours plus le Chef, — un véritable chef d'État, serviteur du bien commun, inféodé à aucune faction, à aucun parti-pris?

— La réponse est difficile, mais il est possible grâce à ses discours et à certaines de ses démarches, de marquer une

(1) Edgar J. Jung, « *Sinndeuting der deutschen Revolution* » (Schriften an die Nation), p. 56.

direction (est-elle définitive? Les mois qui viennent le diront).

Précisons d'abord qu'Hitler veut une Allemagne *une* et solidement organisée, non plus une poussière de petites souverainetés. Telle est la première étape de la construction national-socialiste, et la cérémonie de Potsdam, en Prusse protestante, peut être prise comme le symbole de cette affirmation étatique.

Par contre, il n'aspire pas à créer un vaste tout amorphe sans membres, sans corps intermédiaires, cette masse atomique à laquelle ont rêvé Rousseau et les révolutionnaires de 89. Il est en réaction contre 89, et c'est un Reich organique qu'il semble décidé à bâtir, un Reich fondé sur la famille, le métier, la région, d'autant plus décentralisé économiquement et culturellement que son unité politique sera mieux affirmée. Et toutes les manifestations organisées dans le Sud, en Bavière, sont alors le symbole de cette volonté, que ce soit l'inauguration à Munich de la Maison de l'art allemand ou la conférence d'Obersalzberg où, entouré de collaborateurs intimes, Hitler a posé les premiers jalons de la future Constitution.

Le Führer serait donc partisan d'un État fort décentralisé. Serait-il au surplus tourmenté par le vieux rêve de l'Empire occidental?

Sans doute, comme tout grand homme politique, a-t-il le sens de l'unité européenne, à l'heure surtout où les chancelleries regardent avec inquiétude vers l'Extrême-Orient. Briand n'a-t-il pas eu le désir de donner corps à l'Europe dans son projet de Genève? L'activité diplomatique de Rome, à la suite du Pacte à quatre, ne trahit-elle pas une ambition parente chez Mussolini? Et voici venir l'ombre d'Hitler sur la Mitteleuropa, d'Hitler qui parle de mettre fin aux querelles de peuples, comme aux querelles de classes, par une construction véritablement organique; est-ce simple ambition de vrai politique, ou héritage plus ou moins conscient de la pensée médiévale? Il serait difficile de répondre; tout au plus peut-on rappeler que, ces semaines dernières, les ouvrages de la tendance « Reich occidental » ont soulevé

une assez vive opposition dans les milieux pur nazis et nous en donnerons comme caractéristique l'article plutôt virulent de M. Rosenberg publié dans tous les journaux du Parti et dans lequel il se refuse absolument à cette intégration de l'universalisme catholique (1) : est-ce méfiance de la majorité protestante? affirmation d'un paganisme nordique? simple revendication d'absolue originalité? ou crainte des réactions internationales que ne manquerait pas de soulever une telle prétention? Je ne sais; tout cela peut-être.

Quoi qu'il en soit, les tenants du « Reich chrétien » ont la satisfaction de voir le national-socialisme incliner de plus en plus vers une Allemagne fédéraliste, au moins en une certaine mesure. Que ce ne soit pas là simple affirmation de notre part, un ouvrage récent de caractère semi-officiel va nous en fournir la preuve.

*
* *

Il s'agit du livre intitulé *Grundlagen der kommenden Verfassung* (Fondements de la future Constitution) (2) que vient de publier le Dr Nicolaï, Regierungspresident à Magdebourg et récemment appelé au Ministère de l'Intérieur pour diriger les travaux constitutionnels préparatoires. Aucun travail ne sau-

(1) M. Rosenberg ne nomme personne, mais il est clair qu'il a spécialement en vue les gens du cercle de M. Jung, et peut-être aussi les discours du vice-chancelier von Papen qui volontiers parle de « Sacrum Imperium ». — Dans ces milieux, on distingue souvent *trois etapes* dans l'édification du Reich : 1° l'Etat « bündisch », c'est-à-dire décentralisé d'après les « Stamm »; 2° le Reich allemand, qui par-dessus les frontières de l'Etat établit le statut des minorités allemandes intégrées dans d'autres Etats; 3° le Reich chrétien d'Occident.

(2) « *Grundlagen der kommenden Verfassung*, über den staatsrechtlichen Aufban des Dritten Reiches », von Dr Helmut Nicolaï, Regicrungspraesident, Mitglied des Preussischen Landtags-Verlag von Reimar Hobbing, Berlin. — Le Ministère de l'Intérieur a communiqué récemment une note à la presse où il déclare ne pas être lié par cet ouvrage, ce qui démontre l'importance qu'on lui a donnée immédiatement dans les milieux politiques et juridiques.

rait donc mieux nous éclairer sur les intentions gouvernementales.

Un principe, posé dès le début de l'ouvrage, en éclaire toutes les conclusions : *L'État a pour but de servir le Peuple, il ne saurait être une fin en soi*, — en quoi l'auteur s'oppose immédiatement à une certaine tradition hégélienne encore si vivante dans le fascisme, si l'on en croit l'article que M. Mussolini a publié dans l'Encyclopédie italienne.

Mais, pour saisir toute la portée de ce principe, il faut bien s'entendre sur la signification que les Allemands donnent généralement au mot Peuple : « Volk » ne correspond pas du tout à l'idée rousseauiste de « somme des citoyens », il signifie filiation raciale, « communauté de sang » (1), — et servir le peuple, ce sera développer les richesses particulières de chaque branche de la famille germanique, de chaque communauté ou sous-communauté raciales; ce ne sera pas imposer un égalitarisme unitaire et abstrait à ces réelles vocations du sang et de la terre. Le monde allemand, en effet, est complexe; les « Stamm » (2) primitifs y ont gardé leur originalité : on peut distinguer encore aujourd'hui Saxons, Francs, Bavarois, Thuringiens, Souabes; seules « une décentralisation aussi forte que possible, une organisation très souple, sont conformes à la réalité germanique qui aspire à l'individualité et qui ne fait pas dépendre la cohésion du tout de l'obéissance servile des parties, mais de la libre fidélité des membres ». *Conception « mitteleuropa »* que le Dr Nicolaï oppose aux conceptions occidentales de « déification du gouvernement central » qui finissent par

(1) *Op. cit.*, p. 18. — Ce concept de « Volk » est un des plus riches de la pensée sociale allemande et le seul peut-être qui puisse éclairer du dedans les divers aspects de la politique nazi : politique sociale, tendances fédéralistes, antisémitisme, camps de travail pour les jeunes, politique internationale, etc... Un bergsonien dirait que nous avons là l'intuition simple qui s'extériorise en une telle et apparente complexité.

(2) Comment traduire ce mot? Tribu, peuplade, le trahissent quelque peu.

« détruire la vie propre des provinces » et ne plus laisser subsister qu' « un soleil autour duquel tout gravite; Babylone, Rome, Byzance en sont des exemples historiques, et ce n'est pas un hasard qu'en France et en Italie l'unité de l'État national ait été réalisée par la suppression de tous les corps intermédiaires (1) ».

Cette conception « volkisch », « bündisch », du Dr Nicolaï semble très nette. Mais alors, ne veut-il que stabiliser la mosaïque des petites souverainetés qui ont ancestralement composé le Reich?

— Nullement, répond-il, et pour deux motifs :

D'abord les dix-sept « pays » actuels n'ont rien à voir avec une organisation raciale de l'Allemagne. Ils ne sont que le résultat hasardeux des jeux diplomatiques ou guerriers des anciennes dynasties. Qu'on prenne une carte, et l'on y verra un Brunschwig fait de vingt-huit morceaux, un Odenbourg au nord dominant Birkenfeld dans le Palatinat, la Prusse possédant un village sur le lac de Constance... Bismark s'était contenté, en effet, d'établir l'Empire sur une simple solidarité dynastique (*Fürstenbund*), ligue de princes qui a perdu sa seule raison d'être avec le renversement des dynasties. Donc pas de *statu quo*.

D'autre part, s'il veut une vigoureuse décentralisation économique et culturelle, l'auteur souligne en même temps la nécessité d'une forte unification politique : ni un État prussien unitaire à la mode de 89 (2), ni une poussière d'État,

(1) *Op. cit.*, p. 33.

(2) Nous ne serons pas membres d'un *État* prussien, dit-il, mais d'un *Reich* allemand, car « avec la chute de la monarchie prussienne, la Prusse a cessé d'être la Prusse, seul son vieil esprit survit en nous et appartient à tout le Reich, à tout le peuple allemand » (*op. cit.*, p. 37). Il entend par là cet esprit de devoir kantien et de dévouement au bien commun qu'incarne si noblement aujourd'hui le vieux Maréchal Hindenbourg. — Remarquons que M. Nicolaï semble étranger à toute idée de restauration monarchique; il cherche seulement à élucider les pouvoirs dictatoriaux de Führer qui sera choisi au sein d'un futur « Ordre germanique », rappelant quelque peu le système des Fascio.

mais « *un État fédératif un, une unité étatique décentralisée* » (1).

Par conséquent, urgence d'une réforme qui aura un double caractère : « *radical*, en ce sens qu'on mettra fin une fois pour toutes au développement des puissances territoriales et qu'on abolira au profit du Reich les États qui ont existé jusqu'aujourd'hui; *conservateur*, en ce sens que nous voulons revenir aux vieux « Stamm » dont est sorti le peuple allemand, et construire sur ces fondements séculaires la nouvelle organisation du Reich », d'où cet article :

« *Le Reich est composé de pays formant des unités raciales, régionales et économiques. Leurs frontières sont déterminées dans cet ordre organique. Aucune modification ne peut leur être apportée* (2). »

Il appartiendra à la constitution de préciser les droits du Reich et ceux des pays. Au principe de 1871 et de 1919 qui se contentait de définir en nombre plus ou moins grand les droits du Reich et d'abandonner tous les autres aux « Länder », l'auteur propose de substituer le principe contraire : tous les droits sont attribués au Reich, il faut spécifier ceux des pays (qui, du reste, pourront être très étendus). Au Reich appartiendra en totalité le pouvoir législatif et les services administratifs d'intérêt national :

1) Affaires étrangères; 2) Guerre; 3) Colonies; 4) Douanes; 5) P. T. T.; 6) Chemins de fer; 7) Voies navigables;

ainsi que les services dépassant le cadre d'une administration régionale; les autres services seront attribués au pays, en s'inspirant, dans les cas litigieux, du principe qu'il faut leur laisser tout ce qui n'est pas nécessaire au Reich (3); on constatera, par exemple, que le Dr Nicolaï critique sévèrement

(1) *Op. cit.*, p. 38.
(2) *Op. cit.*, pp. 38 et 39.
(3) *Op. cit.*, pp. 42 et suiv. — Ce principe semble contredit p. 45, mais l'auteur redit ensuite combien il faut se méfier d'enfermer la vie dans des formules trop rigides et de préférer « la lettre à l'esprit ».

la réforme d'Ergberger et réclame une forte décentralisation financière, qu'il propose un système électoral indirect conférant une valeur politique à chaque pièce de la nouvelle structure étatique (1), et une construction corporative, à la tête de laquelle est prévu un Conseil économique consultatif groupant à la fois les délégués nationaux des professions et les représentants de chacune des Chambres économiques régionales, etc...

Ces principes posés, le Dr Nicolaï met en garde les futurs constituants contre une trop radicale réorganisation des pays qui pourrait être estimée parfaite en théorie, mais qui ne tiendrait pas assez compte des relativités historiques, et il propose de son chef la division suivante :

1° *Prusse* (Prusse occidendale seulement);

2° *Poméranie* (Province de Poméranie, partie nord du Grenzmark, Posen, Prusse occidentale, et pays de Mecklenbourg-Schwerin et de Mecklenbourg-Strelitz);

3° *Brandebourg* (Province de Brandebourg, Berlin, Altmark, pays d'Anhalt et le bailliage brunschwigois de Kalvörde, le district de Blankenbourg ainsi que la partie moyenne du Grenzmark Posen-Prusse occidentale);

4° *Saxe-Thuringe* (Pays de Saxe, de Thuringe, gouvernements de Mersebourg et d'Erfurt, ainsi que les districts de Schmalkalden et de Schleusingen);

5° *Silésie* (Province de Basse et Haute Silésie, et partie sud du Grenzmark);

6° *Niedersachsen* (Provinces de Schleswig-Holstein et de Hanovre sauf le gouvernement d'Osnabrück; de plus, la partie nord du Oldenbourg, les villes libres de Hambourg,

(1) Système électoral indirect où chaque assemblée choisit dans son sein les membres de l'assemblée supérieure : commune → district ou Kreis → Gau → Landtag → Reichstag. Rôle seulement consultatif. Il prévoit le vote familial. — Voir *op. cit.*, pp. 64 et suiv. — Soulignons que la reconstruction du Reich est facilitée par le fait même que les Parlements régionaux n'ont pas été réélus en novembre dernier et cela sans opposition.

Lubeck et Brême, les pays de Brunschwig — sauf Blankenbourg — et de Schaumbourg-Lippe);

7° *Westphalie* (Province de Westphalie, gouvernement d'Osnabrück, district de Rinteln et pays de Lippe-Detmold);

8° *Rhénanie* (partie nord de la province de Rhénanie);

9° *Rheinfranken* (la partie franconienne du Rhin, la Sarre, le sud de la Rhénanie, Birkenfeld, le sud du Hesse, Palatinat, nord de Bade, nord du Würtemberg);

10° *Hesse* (Province du Hesse-Nassau sauf les dictricts de Schmalkalden et de Rinteln; le Haut-Hesse, le dictrict de Wetzlar);

11° *Main-Franken* (les districts bavarois de Haute-Franconie, Moyenne-Franconie et Basse-Franconie);

12° *Souabe* (pays de Würtemberg et de Bade, pour autant qu'ils ne reviennent pas au Rheinfranken; les dictricts bavarois de Souabe avec Voralberg en expectative);

13° *Bavière* (Haute-Bavière, Basse-Bavière, Haut-Palatinat, et en expectative : Tyrol et Salzbourg);

14° et enfin l'*Autriche* (Haute-Autriche, Basse-Autriche avec Vienne, le Burgenland, la Styrie, la Carinthie) (1).

Naturellement ce n'est là qu'une « esquisse à grands traits », ajoute le Dr Nicolaï, et beaucoup de modifications pourraient y être apportées, ainsi serait-il possible de diviser la Saxe-Thuringe ou de grouper en une seule Franconie le Rheinfranken, le Hesse et le Main-Franken. Quant à la Bavière, il ne faut pas hésiter à la partager quand on fait subir à la Prusse un sort identique; n'est-ce pas revenir à la vieille tradition allemande de Stein qui combattit les créations arbitraires de Napoléon? Ainsi l'on mettrait fin à jamais à ces nationalismes presque séparatistes qu'ont trop longtemps symbolisés les couleurs bleue et blanche de la Bavière.

Voilà ce que pourraient être demain les nouveaux « Län-

(1) *Op. cit.*, pp. 33 et suiv. — Peut-être certains lecteurs ne seront-ils pas peu surpris de rencontrer dans cette division de l'Allemagne l'Autriche et le Corridor!

der » de l'Allemagne. Leur rôle politique, économique et administratif serait, certes, de première importance, mais ils auraient surtout à remplir une vocation spirituelle :

« Les pays de cette espèce nouvelle auront avant tout le devoir de développer tous les trésors spirituels que l'Allemand tire de son sol natal et de sauvegarder l'originalité de ces « Stamm » dont le dernier homme du peuple doit avoir la fierté (1). »

*
* *

Cette esquisse de M. le Dr Nicolaï nous révèle donc les tendances très probables de la future constitution allemande. Nous voyons que s'il désire en finir avec les États dynastiques et les autonomismes camouflés pour fonder une Allemagne vraiment *une*, il se refuse d'autre part à une certaine métaphysique de l'unité abstraite pour défendre la conception plus riche de l'unité vivante, une et diverse comme tout organisme. Loin de vouloir drainer à Berlin toute l'activité allemande, il a l'ambition de rendre aux « pays » leur entière signification en les ramenant à leurs origines raciales authentiques.

N'y a-t-il pas là une conception qui puisse intéresser des Français? Et le refus par Hitler d'un centralisme fort tentant pour qui possède une telle puissance n'aurait-il pas de quoi nous faire réfléchir?

Un examen de conscience nous contraindrait peut-être à avouer que la division arbitraire de nos départements — parfaite antithèse des projets du Dr Nicolaï — et notre centralisation à outrance ont le plus souvent chez nous tari l'activité provinciale. On dit couramment ici qu'à l'opposé de l'Allemagne la France est un pays simple et clair, simple comme un théorème, clair comme un de ces jardins dessinés par Lenôtre (et l'on pense en sourdine : un pays pauvre, uniforme, banal).

Est-ce bien sûr? Peut-être que si l'on creusait, on décou-

(1) *Op. cit.*, p. 41.

vrirait, sous l'amas des lieux-communs dont l'instruction primaire a farci les cerveaux, de puissantes sources d'originalité régionale. Notre littérature, même faite à Paris, n'en rend-elle pas souvent témoignage? (Inutile de dire que je ne songe nullement à un folk-lore maniaque ou à une couleur locale de défilé historique, mais à un contact vivant, concret, avec les sentiments humains les plus généraux grâce à ce retour à la terre charnelle; et l'œuvre d'un C. F. Ramuz nous semble un exemple très pur de cet effort d'approfondissement). D'ailleurs, faut-il avoir beaucoup voyagé pour sentir la variété des génies qui caractérisent un Breton, un Provençal, un Auvergnat, un Bordelais, un Parisien, un Basque... — distincts parfois jusque dans leur langue? Si une politique stupidement centralisatrice a paralysé ces vocations particulières, n'est-il pas possible à une politique plus souple et plus humaine, à une politique intelligemment régionaliste, de leur permettre à l'avenir un libre épanouissement?

La France est une, — elle l'a prouvé dans la tourmente —, mais sa diversité a été trop méconnue, ses trésors trop ignorés, il faut leur rendre cours. N'oublions pas ce principe métaphysique que tout être créé ne peut traduire la richesse de l'Être qu'en se multipliant et en se diversifiant, ainsi les hommes dans l'humanité, ainsi les patries dans l'univers, ainsi doit-il en être à l'intérieur d'une de ces patries pour que puisse s'exprimer son génie total, — car nous ne voulons pas pour patrie une idole mathématique, mais un être vivant, un être de chair, la France réelle que nous aimons.

Bonn-a-Rhein, 21 décembre 1933.

CHARLES BOSSON.

Note. — A la suite d'un récent congrès, une opposition violente des milieux prussiens s'est manifestée contre la réorganisation des États allemands, et ce projet constitutionnel a été remisé dans les cartons du Ministère de l'Intérieur. Enterrement définitif ou simple ajournement? Les sympathies personnelles d'Hitler nous inclinent à répondre ajournement.

« Tour d'horizon » objectif

L'optimisme, non plus que le pessimisme d'ailleurs, n'est de mise en matière de politique internationale. S'il existe un domaine au contraire où un sain réalisme s'impose, c'est bien celui-là. Voir les faits tels qu'ils sont, et non tels que nous voudrions qu'ils soient, les apprécier en toute sérénité, apporter à l'étude du présent cette rigueur scientifique, dépouillée de la moindre passion, qui s'impose lorsqu'il s'agit du passé, en y ajoutant, cela va de soi, la vigilance indispensable à une attitude orientée vers le présent, et les problèmes qu'il pose.

Une vague de découragement pousse certains éléments de l'opinion publique en divers pays à prédire de façon certaine un conflit quasi imminent. Le réarmement allemand serait chose accomplie; une alliance germano-japonaise se préparerait; la paix en Extrême-Orient serait à la merci d'un simple incident de frontière — et Dieu sait si les frontières, limites incertaines dans ces régions, se prêtent à un tel incident. Déjà s'esquissent les traits de la guerre de demain, qui allumerait le monde de Brest à New-York, viâ Berlin, Moukden et San Francisco.

Il existe certes un peu partout des foyers mal éteints et même prêts à s'allumer, et ce n'est pas nous qui conseillerons qu'on s'abandonne actuellement en France à de douces perspectives de paix éternelle. Toutes prédictions, même relatives à l'avenir prochain, relèvent de l'incertain, ne sont que *flatus vocis*.

Mais enfin, fut-il jamais un moment depuis 1919, — et cela en dépit de l'existence de la Société des Nations —, où toutes causes de conflit aient disparu? Au lendemain de la signature des traités, une guerre mettait aux prises Grèce et Turquie, une autre amenait les troupes bolchevistes aux

portes de Varsovie. Aujourd'hui les républiques turque et grecque s'affirment les meilleures amies du monde; le gouvernement de Moscou et celui de Varsovie, non contents d'avoir signé un pacte de non-agression, proclament leur volonté d'agir de concert pour le maintien de la paix et du « statu quo » territorial sur les rives de la Baltique.

Avant et après 1919, sous les cendres encore chaudes, le feu continuait à couver dans les Balkans; épuisée par trois guerres successives, la Bulgarie, que sa dernière défaite avait profondément meurtrie, affirmait, dans un repliement émouvant par son intransigeance même, sa négation obstinée du fait accompli; aujourd'hui, la détente est quasi complète entre Sofia et Belgrade. L'idée d'un pacte balkanique intégral touche à sa réalisation; les Balkans disparaîtront bientôt complètement de la carte où les inquiets — et aussi, hélas! les perfides — dessinent fiévreusement les aires de conflits futurs.

Si nous venons à ce qui nous intéresse, nous Français, de façon vitale, c'est-à-dire à notre coin d'Europe occidentale, nous commençons par frémir devant le fait nouveau : le réarmement de l'Allemagne. Mais est-ce là un fait vraiment nouveau? Nous a-t-on jamais celé, depuis quatorze ans les réarmements secrets du Reich? Les formations extra-militaires constituent-elles une telle nouveauté? Dès les premières réunions de la conférence préparatoire du désarmement, c'est-à-dire depuis plus de huit ans, nos délégués dénonçaient le danger de ces formations. Elles sont plus fortes aujourd'hui qu'alors, nous ne le contestons certes pas; le passif se gonfle, mais voyons l'actif.

Si l'Allemagne weimarienne, socialdémocrate et passablement bolchevisante, où le nationalisme se tempérait d'internationalisme, où la démocratie s'insérait — au rebours de chez nous — dans un fédéralisme aux tendances centrifuges, apparaissait à beaucoup d'entre les Français, et souvent en raison de parti-pris politiques (« la paix est à gauche ») sous un visage rassurant, par contre d'autres Français dénonçaient avec force la collusion germano-soviétique; des instructeurs

allemands, disait-on, dressaient l'armée rouge en vue des batailles futures ; les usines du plan quinquennal fabriquaient non seulement des charrues, mais aussi des chars d'assaut et des canons lourds à destination de Berlin. Et la situation de notre alliée, la Pologne, enserrée entre deux voisins puissants et hostiles, nous inspirait de graves inquiétudes.

Aujourd'hui le rapprochement entre la république polonaise et la république des Soviets s'affirme comme durable. Une détente même s'est produite entre la Pologne et l'Allemagne. En tout cas, si par malheur une guerre éclatait, notre alliée de l'Est n'aurait plus à la mener sur deux fronts à la fois.

Sans parler du pacte de non-agression roumano-soviétique et des rapports entre la Russie et la Petite-Entente qui s'améliorent tous les jours, nous tenons à marquer l'attitude nouvelle de Moscou envers le Reich hitlérien. La rupture est complète, et les journaux d'outre-Rhin se plaignent amèrement de l'activité résolument hostile des anciens cosignataires de Rapallo à l'égard de tout ce qui est allemand. Raisons politiques d'abord : le national-socialisme se dresse en adversaire du communisme ; raisons nationales aussi : les projets allemands de « colonisation » de la Russie, et même d'une action concertée à laquelle la France était invitée à s'associer, ne seront pas oubliés de si tôt en Russie.

A la Commission préparatoire du désarmement, comme à la Conférence elle-même, dans chaque vote important se reformait le bloc germano-italo-soviétique, systématiquement hostile à toute proposition émise par la France, la Pologne et la Petite-Entente ; si, comme nous le souhaitons, la Conférence reprend bientôt ses travaux, nous verrons au moins l'U.R.S.S. détachée de ce bloc. N'annonce-t-on pas du reste l'entrée probable de la Russie à la Société des Nations?

Que dire de l'Autriche, dressée contre l'Allemagne hitlérienne avec en particulier l'appui de l'Italie pour laquelle, autant que pour la France, l'*Anschluss* est une solution impossible à envisager? Par cette attitude la politique ita-

lienne rejoint la nôtre et celle de la Petite Entente, et l'existence d'un but commun atténue la rivalité italo-yougoslave.

Il reste cependant un point sombre : c'est celui des rapports franco-allemands, que le réarmement activement poussé par le Reich rend plus sombre encore. A l'amélioration notable de la situation politique en Europe n'a pas répondu une détente sur le Rhin, détente dont le continent — et la France toute première — a tant besoin.

Nous ne voulons pas reprendre l'étude de ce problème, auquel nous avons consacré notre article précédent. Tant que le contenu véritable de la dernière note française à Berlin reste ignoré, tant que l'Allemagne n'a pas répondu à cette note, la sagesse commande de s'abstenir de tout commentaire (1). Il sera cependant permis de dire qu'en s'engageant résolument dans la politique de paix, l'Europe approuve de façon explicite celle que nous poursuivons.

Loin de nous la pensée d'encercler le Reich; mais il ne tient qu'à lui d'entrer dans le « mouvement », et de s'associer sans arrière-pensée à l'organisation de l'Europe; s'il demeure réticent, s'il persiste dans un isolement pire que celui de 1914 — il pouvait alors compter au moins sur l'alliance austro-hongroise et sur celle de la Turquie —, c'est à lui seulement qu'il devra s'en prendre!

André-D. Tolédano.

(1) Le présent article était rédigé avant la publication de la note en question. L'examen de cette note et de la réponse que Berlin lui a donnée fera l'objet de notre prochain article.

Discrédit du Parlement

On a toujours dit du mal du Parlement. On en pense un peu plus depuis quelques jours. Ceux qui se souviennent du Panama disent : « Cela passera ! » Quelques-uns — et parmi eux d'importants dignitaires du régime — s'inquiètent, à cause de la contagion qui rôde, de voir l'organisme se débiliter.

Et on parle de réformes intérieures en même temps qu'on cherche qui, la législature évoluant comme celle de 1924-28, jouera les Poincaré.

M. de Jouvenel a défendu la reconduction du budget. M. Malvy a proposé une modification de l'article 86 du règlement de la Chambre qui équivalait pratiquement à la suppression du droit d'amendement en matière budgétaire. Et on se souvient que M. René Coty a proposé tout un ensemble de mesures pour accélérer le vote des lois. Mais les lois, les députés peuvent les envoyer à la pelle au Sénat qui les recevra dans son crible lent. M. Bonnevay se plaint que le projet sur le démarchage rapporté par lui à la Chambre dorme depuis deux ans dans les cartons de Luxembourg.

M. Georges Pernot a fait observer que ce n'étaient pas les textes qui manquaient, mais la volonté de s'en servir. Et ce n'est pas la lenteur sénatoriale que l'opinion publique incrimine.

La masse ne trouve pas que le moulin législatif tourne trop doucement. Elle critique la qualité de la farine. Par-dessus tout, elle a tendance à étendre à tous l'indignité de quelques-uns.

Le pays n'est d'ailleurs si profondément remué par le scandale que parce qu'il se greffe sur le mécontentement produit par la mévente du blé et du bétail et par le chômage qui s'aggrave.

Il y a au fond du mouvement agraire et de l'agitation des commerçants une revendication corporative et une aspiration légitime vers une représentation professionnelle.

Toutefois il est injuste de reprocher au député de faire de la politique puisqu'il a été élu pour cela et que l'électeur lui-même exige qu'on lui pose la question sous cette forme simpliste : droite ou gauche.

En fait, le malaise ne vient pas de ce que les députés font trop de politique, mais de ce que certains font des affaires et que la plupart croient s'être acquittés de leur mandat quand ils ont fait des commissions. Une minorité se dévoue à des idées.

Il y a encore la catégorie de ceux qu'on ne voit jamais. A chaque fin de législature, il y a plus de cent députés que les journalistes et leurs propres collègues sont incapables d'identifier!

Si les députés — dont l'indemnité va être réduite de 10 o/o — étaient payés comme les académiciens au jeton de présence, le régime parlementaire serait de tous le meilleur marché.

Ce qu'on appelle « les couloirs » de la Chambre, c'est un quarteron de députés toujours les mêmes dont l'échange de vues quotidien fait l'atmosphère. Faut-il jeter la pierre à ces ermites du Palais-Bourbon qui ratiocinent à perte de vue sur la situation politique, ou bien à ceux qui traversent les couloirs comme des météores, qu'on est des mois sans revoir et qui vous avouent cyniquement, lorsqu'on s'étonne de leurs longues absences, qu'il est plus intéressant pour eux de fréquenter le Palais tout court que le Palais-Bourbon?

Intrigue-t-on autant qu'on le dit dans les « couloirs »? Non! On y fait le point... et quelquefois le coup de poing. Mais c'est ailleurs qu'on monte les complots.

La terne vérité c'est que le député moyen passe le moins de temps qu'il peut à la Chambre, donnant au terme « mandataire » un peu le sens qu'on lui donne aux Halles. Par force plus que par goût, car c'est un métier, épuisant au physique comme au moral, que ce rôle d'éternel quémandeur.

Comment veut-on qu'il trouve entre ses courses dans les ministères du mardi au vendredi et les banquets du *week end* le temps d'intriguer ou même simplement de se pousser aux postes en vue où la médiocrité est cependant souvent un gage de stabilité?

Ceux qui connaissent bien nos assemblées ne peuvent s'empêcher de sourire quand on leur parle des empiétements du législatif sur l'exécutif? Nous souffrons moins d'un excès d'activité que de la carence des Chambres, laquelle vient de ce que les députés voulant être réélus font, comme les prélats non résidents de l'ancien régime, leur cour au véritable souverain : l'électeur.

On a dénoncé, de nouveau, ces jours-ci, la camaraderie des couloirs et le tutoiement. Il n'est pas bien grave que MM. Tardieu et Blum se saluent d'un : « Bonjour, André! Bonjour, Léon! »

Ce qui est fâcheux, c'est que nombre de députés ignorent sur leurs collègues douteux ce que les journalistes savent, car les journaux d'échos ne disent pas tout. Et cette autre immunité parlementaire sévira davantage si on vote le projet sur la presse.

Ce qui est grave et affligeant, c'est que la disqualification morale, quand elle est connue, n'a rien de rédhibitoire si elle s'assortit de talent ou d'influence.

Le Français moyen qui a toujours réélu les Wilson et les Antide Boyer s'irrite quand un scandale révèle la présence de quelques brebis galeuses au Parlement ou sur les bancs du gouvernement. Nous attendons, pour mettre tous les torts au compte de leurs collègues honnêtes mais distraits ou trop indulgents, qu'un député avocat soit battu aux élections parce que les juges auront accordé trop de remises à ses clients!

URBAIN FALAIZE.

A TRAVERS LES REVUES

L'homme et la machine

On connaît la pensée de M. Hyacinthe Dubreuil, l'auteur de *Standards* et de *Nouveaux Standards*. Observateur sagace de la vie économique, et notamment de l'industrie américaine, il sait ce dont il parle, il a vécu la vie de l'ouvrier, tout en conservant une largeur de vues et une intelligence profonde des problèmes généraux. Un échange de lettres entre M. Husson, ingénieur de l'U.S.I.C. (1), et lui, a permis de préciser certaines questions d'économie et de morale. *L'Echo de l'U.S.I.C.* de janvier publie cette correspondance. Nous y voudrions puiser quelques réflexions judicieuses de part et d'autre.

M. Husson avait, dans un récent article, dénoncé l'influence de certains « sophismes » sur le désordre économique et social actuel. Ces sophismes étaient, selon lui :

1° la croyance en la possibilité du développement illimité de la production par un équipement industriel toujours accru et une rationalisation toujours plus poussée...

2° la foi irraisonnée en un progrès scientifique et technique considéré comme un bien absolu...

3° une conception matérialiste du bonheur...

4° une conception « scientiste » de l'industrie qui, négligeant l'importance, primordiale pour l'ingénieur, de l'esprit de finesse, de l'expérience et des traditions corporatives, veut, sous l'influence d'une idée « primaire » de la science, réduire son art à une technique « rationalisée ».

5° l'abus, dans l'industrie « taylorisée », d'un esprit d'analyse prétendu cartésien qui conduit à se noyer dans les détails et à perdre de vue les ensembles.

Ces critiques sont, nous semble-t-il, fort pertinentes. Elles

(1) L'Union Catholique des ingénieurs civils.

ont pourtant trouvé en M. Dubreuil une critique assez acerbe :

Permettez-moi de vous dire que le terme de sophisme que vous employez si abondamment me paraît bien audacieux... Je suis surtout extrêmement impressionné du fait qu'un homme de votre position, et peut-être surtout possédant vos croyances, s'arrête à ces apparences de la science et du machinisme en discutant de la crise économique, au lieu de montrer que cette crise est simplement due à l'oubli d'une règle de vie d'après laquelle les hommes devraient surtout s'attacher à conquérir une richesse que « ni la rouille ni les voleurs ne peuvent atteindre ».

Et voici tout crûment exposée la pensée personnelle de M. Dubreuil :

Je ne suis qu'un « primaire », moi aussi, mais je crois bien que la raison est de mon côté quand je pense que le machinisme n'a rien à voir dans la crise, mais seulement l'appétit de gain effréné qui s'est énormément amplifié dans la guerre et après la guerre et dont les abus ont amené à eux seuls cet énorme détraquement... [La machine] est un objet inerte avec lequel on peut faire indifféremment le mal ou le bien. Si des *hommes* s'en servent pour faire le mal, à qui la faute?

Cet accent moral et cette imputabilité personnelle ne sont pas pour nous déplaire. Aussi bien sait-on que l'Église a toujours dénoncé la *cupidité*, c'est-à-dire un sentiment humain, comme cause profonde de la crise. Est-ce à dire qu'il faut absoudre le machinisme lui-même?

M. Husson le nie :

La machine est en effet *de soi* un objet indifférent. Il n'en reste pas moins que son utilisation intensive crée *par elle-même* des dangers contre lesquels on doit se prémunir.

Ces dangers, c'est la dislocation de la famille ouvrière, l'accumulation des populations ouvrières dans les grandes villes avec la misère et le taudis, cette concentration excessive de l'industrie en un mot :

Or la concentration industrielle, ce n'est pas l'égoïsme patronal qui l'a faite. Elle est en relation directe avec le développement excessif de la grande industrie, quel que soit le statut social de celle-ci...

Cependant M. Dubreuil revient, dans l'*Information sociale* du 18 janvier, sur l'erreur qu'il y aurait à porter condamnation contre le machinisme, sans distinction. Et sous le titre *La faillite des clercs*, il nous fait une apologie du système américain. La chose n'est pas si banale, et vaut la peine d'y prendre garde. Cette condamnation des méthodes américaines, c'est, selon lui, « la tarte à la crème de la presque unanimité de nos grands clercs » :

> On ne les voit jamais s'épanouir avec autant de satisfaction que lorsqu'ils peuvent nous montrer avec mépris quelque travers de ces sauvages d'Américains, tout en étalant avec une incroyable vantardise l'indiscutable supériorité des habitants du Vieux Monde.
>
> ... Parce que le travail progresse et se transforme par de nouvelles techniques, ils croient qu'il n'y a plus de travail au sens noble qu'ils ont fixé une fois pour toutes dans une certaine période du passé : comme si ce travail et ces outils d'un certain passé n'avaient pas, eux aussi, été le produit d'une évolution antérieure.
>
> ... Phénomène courant au fond : l'aversion qu'éprouve une vieillesse fatiguée en présence d'une jeunesse turbulente.

Il ne semble pas, à vrai dire, que cette jeunesse ait si brillamment réussi, et nous avons vu l'Amérique au bord du gouffre. Qu'on lise là-dessus l'article, d'ailleurs très favorable au Président Roosevelt, qu'a publié *la Revue Internationale du Travail* de janvier 1934, sous la signature éminente, mais un peu partiale peut-être, de M. Harold Butler, directeur du Bureau international du Travail. On y verra combien tragique fut l'année 1933 pour cette Amérique que M. Dubreuil admire tant...

Memento

Esprit, 1er janvier 1934. — Emmanuel Mounier, *Prise de position*. C'est, entre autres, une attaque assez vive contre « nos camarades de l'Ordre Nouveau ».

Deux enquêtes :

1. Pour une technique des moyens spirituels.
2. En face du problème de la guerre. Attitude personnelle

en face de la guerre. Action préventive contre la guerre. Attitude en cas de déclaration de guerre.

Disons seulement que cette dernière enquête nous paraît pour le moins inopportune. Le détail du questionnaire oriente assez nettement vers une justification possible de l'objection de conscience. Les rédacteurs d'*Esprit* sont, sur ce point, logiques avec eux-mêmes. Nous ne saurions oublier, quant à nous, que le catholicisme n'admet pas l'objection de conscience. Nous pensons qu'il est dangereux d'en entretenir la pensée dans les jeunes esprits et qu'à l'heure où l'Allemagne témoigne d'un si inquiétant esprit, c'est à tout le moins une faute de tact d'avoir lancé cette enquête dans la jeunesse.

La Documentation Catholique, 3 février 1934. — Les catholiques et les orientations politiques et sociales en Hollande.

Chronique sociale de France, janvier 1934. — J. Vialatoux, *La valeur de la liberté*. — Max Turmann, *L'expérience Roosevelt*.

Cahiers du bolchevisme, 1er février 1934. — P. Alloyer, Nos forces dans les entreprises. — Le nombre des cellules communistes dans les diverses régions industrielles.

LES LETTRES ET LES ARTS

RENÉ SCHWOB. *Misère.*

« Et chacun est assailli par la misère de tous les hommes. »

JACQUES MADAULE. *Deux livres d'histoire.*

— *Histoire sincère de la nation française,* par Ch. Seignobos.
— *Le siècle de Louis XV,* par Pierre Gaxotte.

ANDRÉ GEORGE. *Le nouveau livre de M. Louis Madelin sur l'Empire.*

OLIVIER LACOMBE. *La civilisation indienne.*

J.-R. P. *Charles-Quint, François Ier, Luther.*

GILBERT GADOFFRE. *Chronique musicale.*

Jean-Sébastien Bach à Paris.

HENRI GOUHIER. *Théâtre.*

— *Une femme qu'a le cœur trop petit.*
— *Le physique au théâtre,* par M. Pierre Abraham.

A travers les revues. Modes intellectuelles.

Misère

PRÉAMBULE

I

Tout est changé en nous. Tout est désorienté.
Et de quelle douleur inconnue notre voix frappe l'air et résonne
Comme nous sommes seuls à présent.
Et chacun est assailli par la misère de tous les hommes.

Depuis longtemps déjà on l'entendait germer
Mais maintenant nous en sommes de partout investis.
Et comment choisirions-nous encore de nous exiler
Quand autour de nous tout périt?

Je n'ai plus le goût de fuir.
Je n'ai plus envie de m'enfermer dans la sûre cellule intérieure.
Promeneurs égarés dans la nuit
Aucun de nous ne s'appartient plus.

Le monde a donc gagné un tel empire sur nous
Qu'il nous est devenu plus intime et plus obsédant que nous-mêmes.
Et notre détresse est comme un petit enfant qui aurait grandi tout d'un coup — engendré de tous les hommes à la fois.
De tous nos antagonismes secrètement accordés.

Certes la souffrance n'avait jamais chômé.
Depuis celle qui devant les yeux des enfants pauvres étend déjà ses plaines désolées
Jusqu'à celles
Qui ne laissent plus de répit à la chair incurable et aux vieillards abandonnés.
Mais si la face de la terre n'a jamais cessé d'être baignée de larmes
On arrivait tout de même à ne pas trop y songer.
Quelques mots en passant
Une aumône jetée.
D'ailleurs on était persuadé
Que le monde s'en allait vers des destins meilleurs.
Enfin l'on avait de bonnes raisons de s'accommoder de la misère des autres.

Brusquement toute l'étendue du ciel s'est bouchée.
Et nous sommes emportés dans la nuit sans issue.

Comment fuirions-nous encore
Quand il n'y a même plus moyen d'espérer ?

Et lui-même pourtant ce peuple que vaut-il ?
Mais je pense à cette précise misère que nous avons mise en lui.

A la vilenie de ceux
A qui il avait été accordé davantage.
Ils ont tout galvaudé
Le temps
La voix humaine
Et la ressemblance d'un Dieu.
Ils ont mis leur propre cœur en gage.

Et moi-même
Au milieu d'eux
Quelle figure je fais
Comme un chien
Comme un reptile entre leurs pieds.

Brisant l'inflexible exigence
J'ai faussé à mon tour les rouages de la vérité.
J'ai concouru moi aussi à la misère du monde.
Et
Dans cette lâcheté qui germait de moi-même
Tant de combinaisons à peine calculées servaient de trame à toutes mes pensées.

O ma voix
Pourrais-je faire encore aussi impur usage de toi?
De ma mobile architecture apparence pourtant la moins changée
Trace ineffaçable
De mon triste corps trace à jamais effacée.
Je m'effraie de toi
Par qui le jeu déloyal a rebondi.
Ma fragile fumée.
Mon double dans l'abominable comédie.
Comment t'es-tu prêtée à ce que, du fond de moi, je renie?
Voix flottante sur la nécropole que je suis.

Mais je vis à présent.
Je t'exhorte qui te nourris de moi.
De ne plus t'écarter de la détresse humaine
Ma voix
Je te supplie.

CHANT I

Je songe aux foules
Que jusqu'au fond de la banlieue
Les premiers rayons du jour viennent glaner.
Et ils les lient comme des gerbes
Qu'un train qui siffle emportera.

A ces femmes qui vont
Loin de leur enfant
Gagner de quoi l'abandonner à des mains étrangères
Et
A travers chaque instant de leur journée
La tremblante image solitaire
Ne cessera plus de battre à leur cœur déserté.

Ah! que la trépidation des trains
Les champs étendus
Le silence des nuits traversées
Et cette voix légère au haut de l'escalier
Où viennent se briser les sanglots différés —
Que de tout ce dont le travail est entouré
Nous ne puissions plus déprendre
Ce que chaque chose en retient.

Au seuil d'un univers maudit
Je voudrais célébrer le mariage de la peine et du travail humain

Je songe à celles
Qui le soir
Ouvrent la porte en silence
Pour la refermer derrière elles au matin.
Et comment n'en aurions-nous pitié aussi

Quand même ne manquerait à leur solitude
Que la souillure d'un amour clandestin
Où grouillent toutes les chenilles du cœur
Car notre hypocrite douceur
Arrache du silence sa racine et son grain.

Toute joie par nos soins s'est flétrie.
Par nous chacun a désappris de transfigurer son destin.

O mes sœurs inconnues
Vous que la nuit recueille et que le jour exile
Moissons de la faiblesse et de la dérision
Quel van cruel vous jette en pâture à la ville
Pour apaiser sa faim de douleurs et de sang?

*
* *

On entendait
Jadis
Chanter son cœur aux gorges des tourterelles et des petites filles.
Et comme ils étaient doux ces matins sans rives
Dans la gare à l'abandon
Que de tous côtés la campagne envahit
Et déjà
Sur la place
Dans le temps qui s'immobilise
L'ombre et le soleil dansaient aussi
Tandis que l'on sentait
sur ses mains attentives
vibrer et s'avancer
la lente tiédeur de la matinée.

A présent
le matin sans figure ouvre devant nous une inerte journée

Où est-il le temps
où nous nous délassions dans la lumière d'un grand pré?
Et la joie tout à coup éclatait
De découvrir une clairière à l'orée de la forêt.

Nos minutes ne composent plus
Que le sable d'un cœur impur
Et nous non plus ne sommes plus
Dans nos vies dépeuplées
Que des cadavres sans figure.
Les temps de la lenteur ne refleuriront plus
Et jamais nous ne pourrons plus nous détacher
De ces foules grimpant à l'assaut des convois
Et qui s'entassent
Le cœur vide et l'âme inoccupée
Comme poussant devant elles
le supplice d'un jour à peine commencé.

Et je reste auprès d'elles
Pareil à quelque sœur aveugle
Devant ceux que harcèle une malchance sans pitié.

Fanal sans chaleur
Mon cœur est accroché
Aux convois qui déchirent l'espace fasciné
Bien loin de vous
Petites gares où coule la source des heures matinales et tendres
Et de vos charmilles de camélias
Et du banc sous les seringas
Où le vieux chat n'est jamais las
De se blottir et d'attendre
Ni les pigeons de roucouler —
Je glisse
Assis sur toutes les banquettes

Où flotte la buée des taudis et de la laine mouillée
Le long de vos lignes d'acier
Dans ces trains qui filent en tremblant
Avec leur chargement
De corps et d'âmes résiliés
Avec
Dans leurs flancs
Tant de destins mêlés
De solitudes parallèles
Ou de parallèles abandons
Et d'âmes écrasées
Sous le piétinement d'une nichée d'enfants.
Multitude assortie
Ténébreuse tribu au vertige entraînée
Et qui se précipite d'un commun mouvement
A l'abîme inconnu où les porte le vent.

Visage aux yeux vidés
Pâles joues tendues sur quelque mal profond.
Et
Derrière les tics d'un masque égaré
Le signe de la mort prête à faire irruption.

Ils s'en vont
Dans la majesté d'un silence qu'aucun effort ne rompt
Sans cesse renvoyés comme des balles perdues
Sans cesse retombant au creux de leur misère
Et chacun se creuse une place précaire
Dans l'oubli fraternel fragile et bienveillant.

*
* *

Et chacun s'entrelace et se perd
Aux musiques mensongères
D'un journal indéfiniment déroulé.

*
* *

Gardez-nous du moins de nous résigner
Au sort de tels et tels
Aux derniers regards de l'infirme
Qui se perdent comme brouillards dans la vallée
Au sort de ceux
A qui suffirait le frêle soutien
D'un mot enseveli au pli du cœur qui le retient
Au sourire qui s'envole
Du fond d'une âme désolée
A tous ceux que le malheur a pris
Pour compagnons de sa journée.

Nous avons détaché le hangar de nos rêves
Et dans les longs défauts de la vallée de pierre
Étroitement collés contre tant de misère
Nous voici donc livrés à l'ange sans pitié.

Prisonniers éperdus de soi-même et du monde
Ils viennent s'allonger par bandes moutonnières.

Seigneur
Gardez-nous d'adhérer à ce jeu sans amour
Où l'on ne sait plus qui devrait être vainqueur
De l'homme, de la terre ou du jour.

*
* *

Mais pourquoi
Le matin vient-il traire ces campagnes perdues?
Pourquoi
Des champs qu'il a tondus

Fait-il
Pieds et poings liés
Avec les sirènes de la jalousie et des mugissements de haine
Affluer jusqu'au cœur des cités
Ceux que plus rien ne peut soustraire
A ce destin qu'ils ont voulu?

Avec la régularité des marées
Un grand flot chaque jour vient jeter leur misère
Sur les arides champs que leur désir va labourer.

Et la ville est aussi comme un fond sous-marin
Pour les troupeaux de la douleur.
Dans ce monde sans justice
La ville est un cachot
Qu'ils se bâtissent de leurs mains.

CHANT II

Que nos lèvres te répriment
Ou que le cœur te répudie
Et quand même te blessent
Tous ceux qui n'ont plus
Derrière eux
Qu'un océan d'oubli et d'écume perdus
Incliné sur le cœur qui t'écarte
C'est toi qui fais briller
L'écaille des poissons qui glissent dans sa nuit.

O silence égaré entre des corps humains
Semence que le vent dissémine
Aux ténèbres du souvenir
Sur tes bords où le temps vient mourir...

Et tous les bruits du jour sont enfermés en toi
Nuage qui promènes au-dessus des prairies
Une ombre détachée des ravins de la nuit.
Tu prolonges
Au soleil du matin les rêveries du soir
Et le cœur fait effort pour empêcher de fuir
Cet étang dont la source est tarie.

Mélodie des coteaux
Musique détachée du flanc de leurs collines
Ainsi qu'une moisson peuplée de ses oiseaux
Ces millions de souffles
S'engouffrent dans les rues
Le parfum des forêts circule dans leurs voiles
Et comme un lac immense qui s'est mis à ramper
Du fond de leur poitrine ils viennent le jeter
Au sillage oublié des dernières étoiles.

A tous les replis
Son flot s'écoule
Et il n'en finit plus
De retentir et de sauter.

Le silence glisse
Il se résout
Dans le vacarme de ces cascades écroulées

Et
Dans la confusion où leurs destins se mêlent
Dans l'oubli du chemin de la nuit et d'eux-mêmes
Du fond de ces clameurs la douleur vient chanter.

*
* *

A la ville surgie des brumes de la peur
Tous accordent leur voix.

De tant de vase accumulée
Par les siècles du péché
O rumeur indéfiniment ressuscitée.

Et l'aurore s'épanouit
Sur des rades dévastées.

La ville germe et s'ouvre comme un grand incendie.
Les jardins de la nuit ont brisé leurs amarres.
Les fleuves détournés peuplent les carrefours
Du bercement sans fin des barques démarrées.
Tout un peuple gravit les falaises du jour.

Le tumulte se propage
Aux échos du souvenir.
Du fond des âges
Les vagues oubliées se prennent à bondir.

La ville est née
Du silence que brasse un cyclope caché.

Mais vous
O foules
Qu'êtes-vous devenues?
Qu'un peu de sable entre ses doigts.

La pauvreté mène
Dans les rues
Un cortège qui n'en finit plus
Tandis que
Sur l'océan des toits
Les voiles disposées pour quel appareillage
Proposent leurs mirages
Aux tristes pèlerins des rives désolées.

*
* *

A quelles guides flottantes
A quelles rênes de feu
Es-tu donc confié
Navire écrasé d'or sur des dos malheureux
Sous quel dôme d'étoiles
Osent enfin briller
Les étranges lumières d'on ne sait plus quels cieux.

Je vous connais aussi
Qui flottez loin de nous
Horizons arrachés aux désirs vains de l'aube
Pavillons qui tremblez du vent de la tempête
Trompettes qui chantez les airs de la révolte
Et les houles qui battent aux cimes des maisons
Loin du monde et de moi m'ont souvent emporté.

*
* *

Cette nuit
De proche en proche
La sève a fait sauter toutes les gaînes du bois
Et
Tout à coup
Sous le ciel qui bourdonne
De partout à la fois
La campagne a fleuri.

Mais les tendres liens
Qui nous tiennent
Comme des îles dans le cours des saisons
Cette greffe secrète à la chair de la glèbe
Notre accord à la nuit
Plus rien
Et ni le cœur de notre cœur
Dans les réseaux de la douleur
Ne ranime un printemps que consomme l'ennui.

Ses voiles éployées
La terre s'avance
A travers temps.
Mais la ville surgie des brumes de la peur
La ville s'enfonce et s'engloutit
Comme un nageur qui a perdu pied
Une fois de plus craquant sous l'afflux des esclaves
Qui viennent faire tourner les dures mécaniques de son cœur.
Vous qui savez Seigneur
Que notre peine est sans mesure
N'allez-vous pas finir par dissiper ce rêve
N'allez-vous pas venir
Éclairer la détresse où l'homme se débat ?

Des cloches inconnues sonnent un *Angelus*
La joie semble mûrir aux ruisseaux de l'espoir
Une saison du cœur près de nous s'insinue
On ne sait quelle douceur agite ses mouchoirs.
Ah ! si le jour qui tremble derrière l'horizon
S'il allait accourir à l'assaut de nos cœurs
Et s'il allait monter du fond des avenues
Se suspendre à la branche où s'est pendu le soir.
Du bout de ses roseaux une étrange rumeur
Sur la rive remue le ruisseau qui s'égare.
Mais les vents ont brisé nos fragiles regards
Les vaisseaux ont cinglé vers des cieux inconnus
Les oiseaux sont rentrés dans le ciel entr'ouvert
Et sous nos yeux la ville étend comme un rideau
Les noires ailes du désespoir.

Il n'est plus de saison où nos destins nous mènent.
Les vagues de la nuit giclent sur les murailles
Jusqu'aux radeaux perdus où nous nous embarquons.
D'arbre en arbre les veines qui ruissellent
Ont scellé des récifs aux gouffres des prisons.
Un portier sanguinaire a levé les écluses
Où la foule a roulé.
Les tamis, les maisons, les clapiers, les tanières
Se sont remplis du bruit des chansons oubliées.
On ne sait plus dans l'ombre où l'homme s'est caché
Discerner de leurs larmes le rire de ses lèvres.
Il n'est plus de saison où l'ange nous conduise.
Il n'est plus d'oraison qui suffise à nos fièvres.
Au centre d'une mer où frissonne la bise
Une île singulière a germé tout à coup
Comme un grand crucifix sur les flots du désert
A l'ombre de ces cœurs que le jour désarçonne

Et qui tournent sans fin l'horloge des douleurs.
Les portes des maisons ont cédé sous leurs coups
Sous le piétinement des troupeaux effarés
Sous le balancement des poulpes qui s'endorment.
Ce sont les miséreux qui battent en silence
La coulpe des péchés d'une terre égarée.
Ce sont les miséreux qui traînent sur la rive
Des plages dévastées les chaînes de misère.
Les mansardes du rêve ont fini par mourir
Comme des fleurs gelées dans l'herbier de l'hiver
Comme des fleurs gercées sur les vitres glacées
Les matins de verglas quand l'âme désespère.
Les mansardes fermées laissent suinter l'aurore
De ce monde pipé, de ce monde perdu
Que les lianes du cœur ne surnageront plus.

Par delà l'horizon des plages du délire
Derrière ces désirs qui n'ont pas vu le jour
Aux ports où la douleur a fini par sombrer
Les phares de misère qui scintillent encore
Éclaboussent d'éclairs les forêts de la mort.

René Schwob.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Deux livres d'histoire (1)

En fermant le volume que M. Charles Seignobos vient de consacrer à l'Histoire de France (pardon : De la Nation française, ou du Peuple français, comme il vous plaira), malgré moi je songe à l'indignation qu'en eût éprouvée Péguy ; au cahier dont il eût assommé ce malheureux sorbonnard. Le fait est que M. Seignobos, abrité derrière l'autorité de Ch.-V. Langlois (Cf. *Introduction*, p. VII, note 1), ne doute de rien. Car enfin, proclamer de son ouvrage qu'il est sincère, n'est-ce pas, du même coup, jeter la suspicion sur tous ceux qui l'ont précédé? Quel jugement téméraire! Au surplus, la sincérité est un mérite purement subjectif, et l'on ne voit pas pourquoi l'historien le plus faux ne serait pas en même temps le plus sincère. Mais, parce qu'il n'est pas très honnête de chicaner sur des mots, accordons à M. Seignobos le bénéfice de la sincérité, et venons au fait. Voyons en somme par quoi l'histoire nouvelle qui nous est proposée diffère des autres.

D'abord en ce qu'elle n'est pas une Histoire de France, mais une histoire de la Nation française, ou du peuple français, M. Seignobos employant volontiers ces deux expressions l'une pour l'autre. C'est-à-dire que presque jamais l'auteur n'envisage la France comme une entité personnelle, ayant des réactions propres, des attirances ou

(1) Charles Seignobos, *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français*, Rieder, 1933. — Pierre Gaxotte, *Le Siècle de Louis XV*, Fayard, 1933.

des répulsions particulières en face des entités du même ordre qui se partagent l'Europe. Sans doute il reconnaît, délimite et décrit brièvement un cadre géographique ; sans doute encore il détermine, autant qu'il est possible, les divers éléments ethniques qui ont concouru à la formation du peuple français. Mais tout cela donne l'impression chez lui — je ne sais s'il l'a voulu ; mais il est probable qu'il n'a rien voulu du tout, puisqu'il se prétend sincère — d'une collectivité hasardeuse qui a poussé on ne sait comment avec une sorte de tempérament commun, formé dans les ténèbres de la Préhistoire. Un exemple montrera ce que je veux dire. Parlant du Christianisme, à plusieurs reprises M. Seignobos souligne que c'était en Gaule une religion étrangère, imposée par l'Autorité politique, et qui a dû s'adapter ensuite aux traditions antérieures. Ces traditions : culte des morts et de certaines forces naturelles localisées surtout dans des sources sacrées, se seraient ainsi prolongées jusqu'à notre époque et constitueraient le fonds permanent des pratiques religieuses dans notre pays. Ces vues, qui n'ont pas le mérite de la nouveauté, ne sont pas absolument fausses et l'on devine de quels arguments et de quelles preuves M. Seignobos les appuierait, si on l'en défiait. Mais elles sont terriblement fragmentaires et incomplètes. Parce que M. Seignobos est l'esclave des faits, d'une poussière de petits faits, et qu'il se défend de toute espèce de choix ou d'interprétation, ce qui serait contraire, en effet, à la sincérité telle qu'il paraît l'entendre.

Dès lors, l'histoire n'est plus qu'un inventaire — et le plus incomplet, le plus hasardeux des inventaires. M. Seignobos en reconnaît et en signale lui-même les lacunes. Or, notre esprit ne peut s'accommoder de ces lacunes. Il est ainsi fait qu'il demande à l'Histoire une vision du passé qui semble complète, et M. Seignobos n'échappe pas plus qu'un autre à cette exigence contraire à sa méthode. Il reconstruit donc ; et pour reconstruire, il extrapole comme tout le monde. Seulement il le fait

de la manière la plus négative qui soit possible. Il prend studieusement le contre-pied de ses prédécesseurs, et, sans doute, on ne pourrait sans injustice dire pour qui ou pour quoi cette histoire fut écrite ; mais il serait facile d'indiquer à chaque page contre qui et contre quoi. Ainsi, parce que ses prédécesseurs s'étaient presque exclusivement intéressés aux classes supérieures de la nation et à leurs préoccupations essentielles, religion, politique et guerre, M. Seignobos s'attachera de préférence à la masse et, plus qu'au politique et au religieux, à l'économique et au social. On ne peut que l'en féliciter, bien que ce ne soit point là aujourd'hui une grande originalité. Seulement notre historien avoue que ses sources sont exceptionnellement pauvres, parce que jusqu'ici l'Histoire a été faite en vue des classes supérieures. Dès lors, il sera forcé d'extrapoler beaucoup plus que ses devanciers. Il a fait un effort loyal pour y échapper. Mais il tombe alors dans le fragmentaire et le discontinu que je lui reprochais tout à l'heure. Son histoire religieuse de la France pèche en effet surtout par la méfiance dont il frappe en général tous les documents ecclésiastiques. Il applique d'ailleurs le même traitement à tous les documents officiels.

Je crois que l'ambition de M. Seignobos a été d'écrire une histoire non conformiste. Il prend un visible plaisir à renverser les opinions reçues. Il n'y a rien de plus hilare qu'un vieillard, quand il se met à combattre les opinions reçues. M. Seignobos devait bien rire quand il écrivait certaines choses, à la pensée de l'indignation qu'il soulèverait. Il ne doit pas être très satisfait, car je ne vois pas que son livre ait soulevé de grandes tempêtes. M. Maurice Reclus dans le *Temps*, qui est pourtant un journal conformiste, en a fait un éloge modéré. Il faut reconnaître que M. Seignobos méritait mieux. N'affirme-t-il pas à plusieurs reprises que l'on n'aperçoit pas la moindre trace de sentiment national pendant la guerre de Cent ans? N'écrit-il pas, à propos de Jeanne d'Arc : « Jeanne d'Arc,

si admirable que nous paraisse sa conduite, appartenait au parti des Armagnac en guerre contre le parti Bourguignon allié des Anglais ; son loyalisme s'adressait au roi de son parti plutôt qu'au roi de la nation française » (p. 201). Péguy n'est plus là pour grandir à sa taille, par les invectives qu'il leur adresse, un Lanson ou un Langlois. Les perfidies de M. Seignobos font long feu. Nous aimons mieux relever dans son livre ce qu'il y a de neuf et d'utile. Tout ce qui concerne les mœurs, les usages, la technique des métiers, la hiérarchie sociale, est excellent. Ces humbles réalités, dont une nation est faite, reçoivent enfin leur importance véritable. Et si le domaine de l'histoire s'étend à la totalité du passé, on n'en saurait exclure la vie quotidienne. Je crois néanmoins que le renversement des valeurs historiques, auquel s'est employé M. Seignobos, n'était pas indispensable pour obtenir ce résultat d'inclure les masses anonymes et muettes à notre souvenir du passé. Ce renversement aboutit, en effet, à remplacer la qualité par la quantité. Ou encore, c'est comme si dans un tableau on intervertissait l'ordre des plans. Dans le monde humain, l'importance des événements n'est jamais subordonnée à leur masse. Le choix que fait entre eux l'histoire traditionnelle n'est pas un choix arbitraire ni artificieux. L'une de nos pires ignorances est de ne pas savoir d'une façon précise comment fonctionne cette mémoire collective qui fournit aux historiens leurs matériaux. Elle est vraiment la mère de l'histoire, et nul n'a le droit de considérer comme négligeable le fait que tel nom d'homme ou de bataille a indéfiniment retenti dans les siècles. C'est là un fait historique au premier chef. En somme vouloir retrouver les choses telles qu'elles furent est une grande vanité. On ne retrouve jamais qu'un peu de poussière et des cendres inconsistantes, dispersées au moindre souffle. Mais l'histoire est vivante dans la mesure où elle pèse sur le présent pour orienter nos destins. Qu'on s'en afflige ou qu'on s'en accommode, il faut constater que le monde est mené

par l'antagonisme de grandes forces historiques. Ces forces sont en majeure partie mythiques ; mais cela ne leur enlève rien de leur efficience, au contraire. A vouloir les émietter, les dissoudre, les détruire à la manière de M. Seignobos, l'historien fait œuvre vaine. On n'empêchera jamais l'homme, mécontent de ses contemporains et de lui-même, de se forger hors du présent une patrie intérieure et de justifier par l'histoire ses préférences et ses dégoûts. On n'empêchera pas non plus l'individu d'aspirer, d'une façon plus ou moins confuse, à se fondre dans un groupe qui, tout ensemble, le dépasse et l'exalte. Ou du moins on n'y parviendra pas par le nihilisme historique. Qu'il s'enthousiasme pour sa classe, pour sa race, ou pour sa nation, l'homme moderne considère l'histoire comme le magasin où l'on puise des armes de combat. Peut-être est-ce là, justement, ce qu'il faudrait expliquer. Et le principal reproche que j'adresserais à M. Seignobos c'est que, lorsqu'on ferme son livre, on a appris beaucoup de choses sur la façon de vivre de nos ancêtres, mais on ne sait pas très bien comment la France s'est faite, ni pourquoi nous sommes Français. Cela semble le résultat d'un hasard capricieux et de quelques singulières fortunes. Ce qui est n'a été expressément voulu par personne. La chute des atomes épicuriens n'est pas moins satisfaisante. Je n'invoque pas sans raison les atomes d'Épicure. Le positiviste Seignobos est victime de son mépris pour la métaphysique, et c'est pourquoi les faits, qui seuls lui importent, se dissipent sous son regard en une inconsistante poussière.

***

On ne saurait adresser à M. Pierre Gaxotte un reproche analogue. Son livre sur *Le Siècle de Louis XV* est fort bien fait, au sens le plus classique du terme. M. Gaxotte est probablement de ceux, méprisés par M. Seignobos, qui considèrent encore l'histoire comme un art. Derrière les

pages alertes et vives qu'il a consacrées à Louis XV et à son temps, on devine qu'une profonde érudition se dissimule, mais avec beaucoup de grâce. Enfin M. Gaxotte ne pose pas à l'impartialité qui devrait être le premier mérite de tous les historiens. Quant à sa sincérité, je dois dire qu'elle me paraît d'autant plus évidente que M. Gaxotte dissimule moins ses préférences. Mais, du moment que l'on est averti, l'intérêt du livre n'en est pas diminué. Or personne n'ignore les sympathies de M. Gaxotte pour certain parti d'extrême-droite ; on sait, d'une façon générale, quelles sont les tendances de la collection des *Grandes études historiques*, où parurent le *Louis XIV* de M. Louis Bertrand, l'*Histoire de France* et le *Napoléon* de M. Jacques Bainville et la *Révolution française* de M. Gaxotte lui-même. Aussi a-t-on écrit que son nouveau livre était une apologie de Louis XV.

Il me semble que c'est là une vue assez superficielle des choses. M. Gaxotte a voulu rendre justice à Louis XV et il a bien fait. Mais peut-être cette attitude n'est-elle pas aussi nouvelle que certains le pensent, et il y a longtemps que les historiens sérieux sont d'accord pour reconnaître que la politique du chancelier Maupeou était excellente ; que les finances de l'abbé Terray ne furent pas si mauvaises et que, d'une façon générale, Louis XV a eu plus de clairvoyance que la plupart de ses sujets et que certains de ses ministres. Mais c'est un fait aussi que cette clairvoyance n'a servi de rien parce que Louis XV n'a jamais eu l'énergie d'imposer sa volonté. C'est ici que s'ouvre le véritable procès. D'habitude, on considère Louis XV comme un être profondément égoïste, indifférent et paresseux, qui laissait faire ses ministres parce qu'il se désintéressait des affaires de l'État. M. Gaxotte s'efforce surtout de le laver des reproches d'égoïsme et d'indifférence. Il ruine le crédit des anecdoctes sur lesquelles, depuis Michelet, se fondait cette opinion ; il accumule les traits inédits d'humanité, de bonté, et en somme, fait de Louis XV un personnage sympathique. Mais il ne va pas

plus loin. Et quand, par exemple, il explique l'inconduite du roi, il ne tente même pas de la justifier. Si une impression bien nette se dégage de la lecture de ce livre, c'est que, de 1715 à 1770, la France fut parfaitement administrée mais ne fut pas gouvernée. A partir de 1770 (date de la disgrâce de Choiseul), tout change. On dirait qu'à soixante ans le roi veuille rattraper le temps perdu, et M. Gaxotte (pp. 442 et suivantes) nous donne nettement cette sensation. Il écrit même (p. 443) : « La France, enfin, a un Roi. » On conviendra que ce n'est pas, pour Louis XV, un bien fameux éloge. Ailleurs il échappe à ce prétendu apologiste un aveu qui en dit long sur l'indifférence du roi à ses propres affaires : « Louis XV possédait une curieuse faculté de dédoublement qui lui permettait de réfléchir à ses affaires avec un détachement absolu, sans éprouver du malheur ou de la victoire la moindre émotion, le moindre trouble capable de faire dévier la marche de ses raisonnements » (p. 337). De même, en ce concerne le fameux *Secret du Roi*, M. Gaxotte met les choses au point et ne flatte pas beaucoup son héros. Il apparaît bien que Louis XV a été victime d'une incurable timidité, ou plutôt de ce sentiment beaucoup plus répandu qu'on ne pense, mais désastreux chez un roi, que j'appellerai la peur de l'homme.

Encore un coup, M. Gaxotte n'a pas voulu démontrer que Louis XV fut un grand roi. Mais il a plutôt recherché, à travers ce règne, les causes véritables de la Révolution française. Et c'est ici le très grand intérêt de son livre. On pourrait dire encore qu'il répond à cette question : La Révolution pouvait-elle être évitée? Alors il nous montre, d'une part, la croissante richesse de la France, malgré les guerres et les défaites, à partir de 1750; la remarquable administration, exacte sans raideur, des intendants et des grands commis; — mais, de l'autre, la monarchie partagée entre notre vocation continentale et notre vocation maritime; tirée à hue et à dia par une opinion publique que mènent les philosophes, l'égoïsme

des privilégiés qui repoussent l'égalité fiscale, enfin l'opposition des Parlements, qui rêvent d'une Salente où l'autorité monarchique serait balancée par la nouvelle féodalité des Cours souveraines. Tous les traits de ce tableau sont exacts ; il lui manque, cependant, pour être complet, d'insister suffisamment sur la réelle misère du peuple, et surtout de comporter une conclusion. La misère, elle est démontrée par d'innombrables émeutes, dont la liste définitive n'existe pas encore ; elle est impliquée par le développement même de ce libéralisme économique et de ce capitalisme dont M. Pierre Gaxotte fait une si brillante description. Quant à la conclusion qui s'impose, c'est que la France, pendant cinquante-cinq ans, et cinquante-cinq années décisives, a manqué de chef. Avec quelle verve M. Gaxotte ne le montre-t-il pas, lorsqu'il s'agit de la Régence ! Mais ne faudrait-il pas en dire autant du gouvernement de Louis XV depuis la mort de Fleury (1743) jusqu'à la chute de Choiseul ? C'est ici que les responsabilités du roi apparaissent d'autant plus lourdes qu'il était plus clairvoyant. Pourquoi avoir cédé à l'opinion publique, en 1741, et s'être engagé dans l'inutile guerre de la Succession d'Autriche ? Pourquoi, plus tard, avoir abandonné devant l'opposition du clergé le ministre Machault, qui était cependant selon le cœur du roi ? Pourquoi avoir laissé Choiseul faire une politique intérieure dangereuse ; une politique extérieure insuffisante, qui négligeait l'Europe orientale ? Parce que, nous dit M. Gaxotte, on ne pouvait aller contre l'opinion. Mais il conviendrait justement de se demander si la naissance et le développement de cette opinion publique n'est pas le grand événement politique du siècle ; si la monarchie pouvait quelque chose pour l'empêcher ; et si, du moment qu'elle ne l'empêchait pas, elle ne devait pas s'y soumettre. Supposé que l'on réponde à ces diverses questions par l'affirmative, qui ne voit qu'un régime représentatif valait mieux que la dictature irresponsable de l'opinion ?

M. Gaxotte fait grand état, nous l'avons déjà vu, des

dernières années de Louis XV. Il semble même supposer dans le récit dramatique qu'il nous donne de la dernière maladie du roi, que s'il avait vécu cinq ans de plus, le cours de l'histoire aurait sans doute été changé. Ce sont là des affirmations bien téméraires. Suffisait-il vraiment, pour sauver la monarchie, de mettre un terme à l'opposition parlementaire et de rétablir l'ordre dans les finances? Il semble que l'opinion, cette opinion chaque jour un peu plus souveraine, attendait une réforme plus profonde de l'institution monarchique. Quelle réforme? Parce que nul, alors, n'était en état de la préciser, parce que tout le monde croyait la monarchie capable de se réformer elle-même, on a cru que la Révolution était un accident évitable. Mais il faudrait s'entendre sur le sens des mots. Ce qui est accidentel dans la Révolution, ce sont telle ou telle modalité, telle ou telle violence; mais non le fait lui-même, qui aboutit à l'institution de l'égalité politique. La monarchie était-elle en mesure de faire une telle Révolution? Pouvait-elle se désolidariser d'avec les ordres privilégiés qui faisaient l'ornement du trône? C'est extrêmement douteux. Il y a au début du livre de M. Gaxotte un portrait féroce de Fénelon. On sent bien qu'il le rend responsable de tout. Notre historien professe pour la Régence, pour la Polysynodie, pour Saint-Simon, une animosité presque égale. Que ne se demande-t-il plutôt comment il se fait qu'à la mort d'Henri IV, à la mort de Louis XIII et à la mort de Louis XIV se soient produites des réactions analogues? Ne toucherions-nous pas ici une des constantes de notre histoire? Alternance d'un temps fort et d'un temps faible; la période après l'époque, pour parler comme Péguy. On dirait que les nations soient pareilles à d'immenses organismes collectifs qui subissent des humeurs alternantes. Dans la mesure du moins où ces nations sont fermées et formées comme la française et l'anglaise...

Il semble que M. Seignobos et M. Gaxotte ont péché par excès contraires, et c'est pourquoi il m'a paru intéres-

sant de rapprocher leurs deux livres, presque contemporains. De cette nation française sur laquelle tous deux se penchent, M. Seignobos nous donne la matière ; mais parce qu'il est insuffisamment préoccupé de la forme, cette matière ne compose pas, et nous n'en retirons que d'excellents matériaux. A l'opposé, c'est la forme qui requiert presque exclusivement M. Gaxotte, je veux dire l'esprit de hiérarchie, et la souveraineté de l'homme sur son propre destin. Points de vue partiels, comme sont toujours ceux des humanistes, parce qu'ils méconnaissent la plus grande force cachée de l'histoire, qui est la Providence même de Dieu. Ni Seignobos, ni Gaxotte ne semblent avoir vu qu'un peuple ou une institution ne seront jamais expliqués jusqu'au bout si l'on ne tient pas compte d'une chose qui les dépasse et qui les détermine : leur mission. La France a un sens dont M. Seignobos n'a cure ; mais en revanche, si la monarchie française avait épuisé le sien, cinq ans de Louis XV, n'en déplaise à M. Gaxotte, ne le lui auraient sans doute pas rendu.

Jacques Madaule.

Le nouveau livre de M. Louis Madelin sur L'Empire

On connaît la collection commode et intéressante qui s'appelle « l'Histoire de France racontée à tous ». Chaque volume, du format in-octavo écu, comprend quelque quatre ou cinq cents pages, écrites pour « tous », je veux dire faciles à lire, mais sérieusement faites et munies, au bout des chapitres, de bibliographies qui fondent et prolongent le récit lui-même. M. Louis Madelin y avait donné, avant la guerre, le livre sur *La Révolution*, qui fit beaucoup à la fois pour le succès de la collection et la carrière académique de l'auteur. Puis, il avait promis le volume sur l'Empire. Entre temps, d'autres soins absorbèrent l'activité de l'historien. Mais plusieurs séries de conférences, qu'il recueillit, préparaient le travail d'aujourd'hui. L'ouvrage sur l'Empire se dédoubla : *Le Consulat et l'Empire*, paru en 1932, nous menait jusqu'à 1809. C'était la partie ascendante de la courbe, la marche à la gloire, l'Empire au pinacle; voici maintenant *L'Empire, 1809-1815*, le déclin, l'écroulement (1).

Il faut prendre l'ouvrage, avant tout, pour un récit : l'histoire de l'Empire « racontée » et racontée « à tous ». Ce récit est brillant, dramatique, passionnant. Je n'insiste pas sur la matière admirable qui s'offrait à l'auteur. Or, on sait quel don de vie, quelle verve il possède, quelle extrême clarté, aussi.

L'Empire, c'est d'abord l'histoire de l'Empereur, c'est-à-dire d'un homme. Ici, le poète s'accorde avec l'historien le plus glacé. Hugo parle de celui

> Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
> Absorbe dans son sort le sort du genre humain.

(1) Un vol. in-8 de 454 pp. Hachette.

Mais dans la très universitaire collection « Peuples et Civilisations », qui paraît chez Alcan (l'une des meilleures de notre temps), et dont l'horizon recouvre l'évolution humaine tout entière, un tome sur vingt-deux porte ce seul nom, comme titre : *Napoléon*. Ce fait unique montre bien que le cas de l'Empereur est singulier.

*
* *

On sait bien aujourd'hui comment le but essentiel de Napoléon Ier était de réduire l'Angleterre : il fallait d'abord en arriver là. Tout le règne ne sera qu'une vaste bataille de l'Angleterre et de Napoléon, étayée sur des alliances mouvantes (la fortune changeant les adresses...), et livrée à travers l'Europe. Ce n'était pour ainsi dire que le prologue : et il n'y eut même pas de premier acte.

Napoléon se proclamait le successeur de Charlemagne. Il rêvait des États-Unis d'Europe, il fit certainement figure d'Empereur d'Europe : on le voit bien en mai 1812 encore, à Dresde, lorsqu'il paraît devant son « parterre de princes ». Mais ces États-Unis sont sous sa loi, il est maître absolu. Il a donc les rois contre lui, et les peuples que cet homme de la Révolution vient d'éveiller à la vie nationale, finalement seront aussi contre lui.

A l'intérieur, il est pris à revers. Des fourbes entendent jouer leur grand jeu personnel, pêcher en eau trouble, obtenir plus encore des autres que Napoléon ne leur donna. Les fidèles mêmes entendent conserver biens et honneurs; ils sont las de tout risquer, leur fortune et leur vie. Et le parti royaliste, si longtemps courbé, profitera de l'occasion.

Aussi bien le livre de Madelin montre-t-il continuellement cet aspect extérieur, cet aspect intérieur. Il s'ouvre sur la méfiance de Napoléon envers Fouché, il se ferme sur la trahison de l'éternel Fouché. L'Empereur savait tout cela, comme il savait la duplicité de Talleyrand, comme il perçait à jour les obscurs desseins des cours étrangères, et sa perspi-

cacité étonnera Metternich en personne. Mais il lui fallait bien utiliser les compétences.

C'est aussi le moment du mariage autrichien. La figure effacée de Marie-Louise devient symbolique : Napoléon « avait épousé la trahison », s'écrie Albert Vandal. Non point tout à fait, mais ce mariage c'était l'engrenage autrichien, la « médiation » de Metternich, c'est-à-dire sa trahison, c'était aussi la réaction intérieure, un coup de barre gouvernemental, l'Empire appuyé à droite en l'honneur de la nièce de Louis XVI et de Marie-Antoinette, éloigné donc de ses fidèles qu'il risquait de décevoir.

On sait comment en deux pays l'Empire creusa son tombeau : l'Espagne, la Russie. Là se voient les premiers symptômes de ses maladies mortelles. En Espagne, les rivalités des chefs, la jalousie des maréchaux, passent avant le souci national. L'âme n'y est plus. Il y faudrait Napoléon, mais Napoléon est alors un mari comblé qui entend jouir de quelque heureux temps près de sa nouvelle femme. « Ne m'était-il pas permis, à moi aussi, de me livrer quelques instants au bonheur? » — Non, répond M. Madelin, parce qu'il était Napoléon.

Et l'aventure espagnole finit en désastre. Wellington, qui eût dû vingt fois être jeté à la mer, triomphe au bout du compte; Masséna même se révèle ici inférieur à son renom, à ces talents militaires devant lesquels l'Empereur « se prosternait », selon son expression.

Symbole du déclin qui se produit chez tous! Désormais, les têtes, les Murat, les Ney, vont vaciller. Seul Napoléon restera égal, supérieur peut-être à lui-même. Il y a une brochure du colonel d'artillerie breveté F. Foch, qui reproduit une conférence aux officiers de Laon, où le futur maréchal montre que le génie militaire de l'Empereur ne fut jamais si grand qu'en 1814. Un des seconds de Blücher, le général de Bismarck, ne jugeait pas autrement, dans l'instant même : « Sa grandeur, écrit-il, ne s'est jamais manifestée d'une façon plus éclatante. »

Je crois que, au fond, c'est par là qu'il reste. Le livre de

M. Madelin fait bien ressortir l'énergie surhumaine, le miracle de volonté que fut cet homme. Personne, là, ne le dépasse. Trahi, abandonné, lâché, il lutte, seul contre le monde entier peut-on dire (le Turc même...). Quoi qu'on pense de son rôle, il est difficile ici de ne point admirer. En 1814, il a espéré contre toute espérance et mérité, autant que le Taciturne, le magnifique jugement décerné par Macaulay à Guillaume d'Orange : « On eût dit qu'il n'avait pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer » (dont on fait universellement la devise personnelle du Taciturne et bien moins vraisemblable alors...).

*
* *

Faut-il s'arracher au torrent de ce récit, à ces prestiges, et discuter? On relèvera des manques, des lacunes. Cette histoire de l'Empire ne fait guère qu'allusion aux grands travaux, au mouvement des idées; elle ne parle pas de la littérature, ni des arts, ni des sciences; elle ignore le Style Empire; le nom de David ou celui de Prud'hon, celui du musicien Lesueur, n'y apparaissent même pas. Peut-être y a-t-il là excès, puisque les autres volumes de la collection ne négligeaient point cet aspect de l'histoire.

On ne nous dit pas non plus ce que devient Joséphine après le divorce impérial. L'historien a vraiment absorbé dans le seul sort de l'Empereur l'ensemble même de l'Empire (1)...

Il faut prendre le livre tel qu'il est : passionnant, je le répète, et remarquable par ce qu'il nous offre.

Il apprécie d'une manière qui me paraît fort juste la politique extérieure de Napoléon. Singulièrement, il rabaisse à son second rang l'œuvre trop vantée d'un Talleyrand au Congrès de Vienne. Cette fois il se sépare de Sorel qui voyait

(1) M. Madelin, il est vrai, semble annoncer çà et là dans le cours du volume un ouvrage beaucoup plus important sur l'Empire.

un « chef-d'œuvre » dans le rôle fameux du prince de Bénévent, devenu ministre de Louis XVIII. (Il se sépare aussi de Vandal, dont le cours d'Histoire diplomatique à l'École des Sciences politiques, — 1908-1909, 1909-1910, — ne décidait pas différemment.)

Au total, si l'on me demandait aujourd'hui quels livres d'ensemble il faut lire sur le Consulat et l'Empire, faute de recourir à plus de détails, — à toute une bibliothèque, — ce sont les deux volumes de Louis Madelin que je désignerais.

André George.

La civilisation indienne

Il faut certainement se réjouir du mouvement de curiosité et de sympathie qui porte aujourd'hui le public cultivé à s'informer des grandes civilisations étrangères à la nôtre pour mieux connaître l'homme en sa plénitude diversifiée, et le mieux aimer. Il ne faut pas moins se réjouir que lui soient apportés les moyens authentiques de nourrir cet appétit et de former selon la vérité ce sens concret de l'universalité humaine qui, pour le chrétien, doit s'épanouir en charité surnaturelle.

Le premier des travaux (1) dont nous voulions ici parler se recommande par sa haute qualité scientifique : très suggestif dans sa sobriété, il est fortement fidèle à son objet. Concis, malgré son volume, eu égard à l'immensité

(1) *L'Inde antique et la civilisation indienne*, par P. Masson-Oursel, H. de Willman-Grabowska et Philippe Stern. Bibliothèque de synthèse historique : l'évolution de l'humanité, dirigée par Henri Berr, n° 26. La Renaissance du Livre, Paris, 1933.

du panorama qu'il déroule, il n'en est pas moins riche et plein : c'est un tableau des multiples aspects de la civilisation indienne qu'il nous offre, de son aurore à la veille de son Moyen Age, lequel commence approximativement avec le déclin du Bouddhisme et les premières invasions musulmanes ; la vie intellectuelle et spirituelle de tout un continent pendant quelque vingt siècles. Plusieurs collaborateurs se sont partagé la besogne : M. Paul Masson-Oursel, qui enseigne à l'École des Hautes Études l'histoire de la philosophie indienne, a bien voulu apporter à l'ouvrage le concours de sa science et de son sens profond des choses de l'Inde ; il s'est chargé de dire l'inspiration essentielle qui anime toute la masse et aussi de rédiger les chapitres d'ordre sociologique général et ceux qui concernent la philosophie et la religion. La lecture de cet exposé si dense ne manquera pas de faire admirer, avec l'art de l'auteur, l'étonnante puissance d'invention du génie indien. Le foisonnement des doctrines philosophiques et des mouvements religieux, d'ailleurs constamment solidaires et manifestant dans leur diversité même une très subtile unité, y prend l'ampleur d'une force cosmique : mais ce que l'on y perçoit aussi c'est leur robuste systématisation et leur forte précision intellectuelle.

Madame de Willman-Grabowska, Professeur à l'Université de Cracovie, a retracé en clairs raccourcis et d'une plume élégante et ferme, l'histoire proprement littéraire de cette même période culturelle, analysant et décrivant les grandes œuvres de cette langue sanscrite si belle et si pleine : abondance majestueuse de l'épopée, lyrisme luxuriant et sinueux du drame ; rigueur des *règles* et souplesse du talent, raffinement aristocratique du goût et des sentiments.

M. Philippe Stern, Conservateur adjoint au Musée Guimet, s'est réservé les questions d'art et d'archéologie. La compétence minutieuse et la sûreté de touche avec lesquelles il en parle nous font pénétrer dans le mystère

d'un mode d'expression plastique assez secret pour notre goût occidental. Pour notre part, nous verrions volontiers dans l'exubérance tour à tour massive et ondoyante de cet art la marque d'un tourment spirituel qui, désespérant d'*exprimer* l'Infini auquel il aspire, cherche à le *suggérer* par l'image de sa redoutable et pourtant gracieuse et bonne et toujours inépuisable fécondité, par l'effet de rapt d'une forme à la fois très précise et incapable de contenir dans un repos équilibré l'excès de réalité qui s'y presse, à la différence de l'art chinois et de l'art japonais qui, pour opérer une suggestion analogue, procèdent plus volontiers par évasion du trait et de la forme dans l'indéterminé.

Les deux autres ouvrages dont nous ayons à rendre compte sont d'inspiration avant tout chrétienne : inégalement importants dans leur conception, l'un (1) n'ayant voulu être qu'une brève monographie, l'autre (2) constituant une étude philosophique très poussée, mais nourris l'un et l'autre d'une même sève intellectuelle riche et drue jaillis d'un même et très grand amour de l'Inde.

C'est moins encore les dons naturels de celle-ci que ces deux travaux s'attachent à mettre en lumière, que la manière dont elle en a usé pour la gloire de Dieu : et il faut dire en toute vérité qu'elle-même tient beaucoup plus à ceci qu'à cela.

C'est enfin la *praeparatio evangelica* de la terre indienne

(1) *L'Inde profonde, Toukaram*, par Michel Ledrus, S.J. Éditions de l'Aucam, 8, rue des Récollets, Louvain, 1933.

Toukaram est un poète mystique qui vécut au XVII[e] siècle, consumé d'un très profond amour de Dieu.

(2) *Vers le Christ par le Vedanta*, par Pierre Johanns, S.J. Museum Lessianum, 11, rue des Récollets, Louvain. Nous avons déjà parlé de cet ouvrage dans *La Vie Intellectuelle* du 25 décembre 1932, p. 402. Le travail du P. Johanns présente un intérêt tout particulier du fait qu'ayant pu être exécuté sur documents originaux difficilement accessibles, il a vraiment renouvelé la question et nous donne de la pensée de Vallabha un exposé non moins profond qu'original.

qu'ils ont voulu décrire. L'on y verra les longues prévenances de la Providence, les tabernacles de Sa présence, Ses secrètes « inventions d'amour », et les voies d'ascension spirituelle d'un peuple entier, son essor vers la lumière, le drame de son aspiration inconsciente vers le Christ. L'on y verra aussi les apports de la métaphysique indienne à la *philosophia perennis*, sa marche souvent traversée, quelquefois déviée, mais toujours courageuse et ardente vers la Vérité première.

Il importe que toutes ces choses soient dites : c'est l'honneur d'un peuple noble, à la fois comblé de gloire et d'humiliations, qui l'exige, comme la vocation catholique et apostolique de la pensée chrétienne. Le Père Johanns et le Père Ledrus les disent avec force et profondeur, en esprit de justice et de charité : qu'ils en soient remerciés.

OLIVIER LACOMBE.

Charles-Quint, François Ier, Luther

Charles-Quint, empereur d'Occident (1500-1558)
par D. B. Wyndham Lewis (1).

Nous avons là un livre rempli d'excellentes intentions, mais qui décevra sans doute le lecteur français. Pas d'histoire érudite, pas d'exposé brillant; mais un récit familier, une analyse un peu terre à terre, des affirmations qui n'apportent pas leurs preuves, et surtout des digressions et des redites qui font regretter la méthode rigoureuse et bien ordonnée de nos historiens. L'auteur, qui est manifestement un anglo-saxon catholique, s'est pris d'admiration pour son héros, ainsi qu'il arrive souvent : il veut donc le disculper de toutes les accusations qu'on a portées contre lui; il étudie assez longuement les luttes qu'il a soutenues au dehors contre le roi de France, au dedans contre les luthériens, et, dans ces deux conflits, il absout le grand Empereur de tout reproche. Ainsi nous avons deux portraits peu flattés de François Ier et de Luther, qui tiennent dans ce livre une place presque égale à celle du Habsbourg : un chapitre de 35 pages est consacré entièrement à la biographie du « petit moine », à la querelle des Indulgences, — avec un exposé historique et théologique fort exact sans doute, mais qui étonne un peu à cette place. L'Angleterre également occupe une importante partie du volume : à propos de l'élection impériale de 1519, — après d'assez longues considérations sur le passé du Saint-Empire, — on trouve plusieurs pages sur Henri VIII et sur Wolsey; à propos du mariage du fils de Charles-Quint, Philippe II, une longue digression sur Marie Tudor. Le rapport avec le sujet est chaque fois assez faible. L'histoire des conquistadors d'Amérique, celle des guerres contre la France et contre les Turcs concernaient davantage Charles-Quint : c'est là que les historiens auront matière à discuter. Du moins le lecteur pressé trouvera-t-il de judicieuses mises au point sur les origines de la Réforme et sur le rôle de l'Église au XVIe siècle.

J.-R. P.

(1) Payot, Paris, 1932.

CHRONIQUE MUSICALE

Jean-Sébastien Bach à Paris

Jean-Sébastien Bach est décidément bien peu honoré à Paris. Rarement il figure aux programmes des grands concerts, et quand par hasard on lui laisse une place, c'est une si petite place que mieux vaut n'en pas parler. Et si ces auditions, si rares soient-elles, étaient bonnes, il ne faudrait pas trop se plaindre. Mais le plus souvent on nous offre des exécutions bâclées que les chefs d'orchestre n'ont pas pris le temps de mettre au point et d'où l'esprit de Bach est absent.

Il faut donc être reconnaissant à M. Gustave Bret d'avoir fondé une société chorale qui s'est consacrée à la musique du grand « Cantor » et qui donne quatre concerts chaque année dans l'église de l'Étoile. Le plus grand mérite de la société Jean-Sébastien Bach, en somme, est d'exister, et, comme le disait récemment un critique, « le fait de savoir qu'il existe une Société J.-S. Bach me paraît par lui-même consolant pour l'esprit ».

Nous avons entendu cette année l'*Actus tragicus*, la *Messe en Si*, trois cantates et le *Concerto en Mi* pour violon et orchestre. C'était un programme vraiment royal. Mais Bach est un auteur difficile, et ceux qui l'interprètent sont tout de suite environnés d'écueils qu'il leur est souvent bien difficile d'éviter. Les exécutions de M. Bret ont de très réelles et très robustes qualités de conscience et d'exactitude. Il ne nous a donné, cette saison, que des œuvres soigneusement travaillées — à l'exception du

motet *Jesu, der du, meine Freude* qui a donné lieu à bien des flottements...

Ceci dit, de graves réserves s'imposent sur la façon dont M. Gustave Bret comprend Bach. Pourquoi exagérer les accents et les rythmes au point de donner par instant l'impression de caricature? Pourquoi jouer au ralenti certains passages et les transformer en exercices d'école? Le *Sanctus* de la *Messe en Si*, par exemple, devenait sous la baguette de M. Bret un long et pénible ânonnement. Dans l'interprétation des chorals, par contre, M. Bret est avantagé et ses défauts peuvent facilement passer pour des qualités évidentes.

Ce que l'on peut surtout reprocher à la Société J.-S. Bach c'est, en somme, un certain puritanisme musical, une interprétation formelle et extérieure des œuvres de Bach qui ainsi desséchées, dépouillées de leur musicalité et de leur vie profonde, se réduisent le plus souvent à des squelettes musicaux. C'est l'éternelle confusion du classique et du frigorifié.

* * *

Et pourtant, si l'on arrive à faire abstraction de tout cela pour ne plus penser qu'à la musique, que de joies vous sont réservées! Avec l'*Actus tragicus* (1) nous entrons tout de suite en contact avec un Jean-Sébastien Bach encore jeune — il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il écrivit ce chant funèbre pour un personnage inconnu — mais possédant déjà une extraordinaire maîtrise d'écriture. Mis en présence de la mort, il ne cherche pas à l'évoquer, comme le font les romantiques, par des scènes d'horreur, des mugissements d'orgue et d'apocalyptiques cuivraillements. Il la regarde avec sérénité et il accepte. Aucune terreur. Dans son orchestre, les cordes et les bois qu'un art subtil a combinés donnent une douceur surna-

(1) Concert du 10 novembre 1933.

turelle aux lamentations des chœurs, et les paroles de deuil sont baignées dans une lumière divine, transfigurées. Et, sans doute, cette calme douceur n'est-elle pas continue d'un bout à l'autre de cette œuvre : parfois la voix d'un soliste défaille, abandonne un instant le chemin que voudrait lui imposer l'orchestre, se retire du jeu pour se lamenter. Mais ces instants sont courts. Et l'orchestre nous entraîne vers des régions nouvelles, tantôt vers la force lucide du contrepoint, tantôt vers la douceur des voix de femmes qui dialoguent, pour terminer dans l'apaisement du repos éternel.

M. Gustave Bret a interprété cette belle chose d'une façon assez honorable, avec quelques flottements au début, de notables lourdeurs à la fin, mais de bonnes parties au milieu.

***

La *Messe en Si* (1) est une œuvre mûre, dans le plein sens du mot. Bach s'y montre dans toute la force et la richesse de son génie musical. Il sait créer maintenant des œuvres de longue haleine sans défaillir un instant. Cette *Messe*, malgré sa complexité réelle et la diversité de ses mouvements, forme un ensemble architectural splendidement organisé. Pas le moindre détail qui ne vienne prendre sa place et s'ordonner dans les lignes de force qui gouvernent l'œuvre tout entière. Et à mesure que l'on avance au cœur du drame liturgique, on aperçoit les perspectives étagées des passages antérieurs qui continuent à vivre dans l'esprit, à s'enrichir de ce que les passages suivants leur apportent — et ce n'est qu'à la fin, parfois, que leur sens profond nous est révélé. C'est ainsi que le *Kyrie* nous donne dans les premières mesures la grande interrogation — solennellement suppliante et deux fois

(1) Concerts du 24 novembre et du 8 décembre.

répétée — à laquelle tout le reste de la Messe ne fera que répondre longuement. Le *Christe* est lui-même encadré de deux longues fugues qui semblent ramper pesamment au pied du Trône Éternel — et l'on peut, au premier abord, ne pas comprendre qu'elles sont *nécessaires* à cette place. Ce n'est que beaucoup plus tard (pas avant la fin du *Credo*) qu'insensiblement se fait la lumière.

Le *Credo* est un des plus beaux endroits de la Messe. C'est le langage de la certitude que nous y entendons parler, avec une netteté impressionnante. Mais il y a bien autre chose encore que la certitude. L'*Incarnatus* nous introduit dans les mystères de la vie du Christ, et la musique se fait plus recueillie et plus tendue. Avec le *Crucifixus* nous sommes au cœur des mystères douloureux. Mais rien ne saurait décrire l'émotion poignante qui se dégage de ces quelques mots latins anxieusement répétés par les chœurs pendant qu'une basse continue scande inlassablement leurs plaintes.

On oublie trop, quand on parle de Bach, les passages comme celui-ci. On voit trop dans l'auteur de l'*Art de la Fugue* l'homme des constructions abstraites épris d'une inhumaine grandeur — et, sans doute, cet homme-là existe ; mais ce n'est qu'une des nombreuses personnalités de Jean-Sébastien. Il y a aussi le musicien très tendre des sonates pour flûte et clavecin, l'auteur de la bouleversante *Passion selon saint Jean*, le chrétien très fervent qui faisait oraison avant de composer. N'oublions pas non plus le courtisan digne et courtois du : ... *Et in Spiritum Sanctum*. Car cette *Messe* a ceci de paradoxal qu'elle est écrite par un musicien protestant et dédiée à un prince catholique : l'Électeur de Saxe (1), dont il attendait des

(1) Bach ambitionnait, à cette époque, le titre de « compositeur de la Cour de Saxe ». Il déploya à cet effet un zèle extraordinaire, composant des Messes, écrivant cantate sur cantate en l'honneur d'Auguste III. Le pauvre Bach en fut pour ses frais d'éloquence, et il dut attendre encore six ans la nomination tant désirée.

faveurs. A vrai dire, il suffit d'entendre chanter par le soliste... *et unam*, *sanctam*, *catholicam et apostolicam ecclesiam* pour deviner des circonstances de ce genre. Qu'elle est avenante et sympathique, la religion de l'Électeur de Saxe dont ce protestant bien élevé nous fait un éloge fleuri! La Basse aux souples inflexions de voix est escortée par toute une cour turbulente et aimable d'instruments à cordes et de bois qui l'accompagnent jusqu'au bout en l'approuvant et ne nous quittent qu'après maints entrechats et une triple révérence.

Quelques parties de ce *Credo* furent très bien jouées. Le *Resurrexit* fut splendide, le *Confiteor* et l'hallucinant... *resurrectionem mortuorum* très réussis. Mais les passages les plus émouvants, depuis l'*Incarnatus* jusqu'au *Crucifixus*, restaient bien « extérieurs ».

***

Il y avait heureusement des solistes pour nous dédommager. Au cours du premier concert Mme Malnory-Marseillac nous fit entendre d'admirables « chants spirituels » extraits de diverses cantates, et Mlle Lina Falk chanta, au cours du concert du 22 décembre, le solo de contralto de la cantate *Vergnugte Ruh*. Ce fut un enchantement. On passa les meilleurs moments des concerts à entendre ces deux voix — si parentes, d'ailleurs — que leur éclatante pureté prédestinait à la musique de Bach.

Le *Concerto en Mi* pour violon et orchestre fut honorablement joué par Mlle Salomons — encore que l'on puisse regretter l'interprétation sèche et bousculée du final. Mais il semble que la *générosité* foncière de la musique de Bach échappe à la plupart des musiciens français.

Le dernier concert était clôturé par la cantate *Wachet auf*. C'était là une excellente conclusion. Rien ne donne comme cette musique le sentiment qu'au-delà d'une certaine altitude les notions de joie et de douleur cessent

d'avoir un sens et font place à ce grand bouleversement métaphysique que donne le contact avec l'universel. Rien ne nous restitue davantage cette harmonie divine que les astres, à en croire les anciens philosophes, créent en se mouvant dans l'éther.

La grandeur de Jean-Sébastien Bach, ces concerts nous l'auront rappelé, tient à ce qu'il a su nous faire respirer avec lui dans cet « éther sans oiseau » où, seul, il a pu risquer son aventure.

GILBERT GADOFFRE.

Théâtre

M. Fernand Crommelynck est un des rares auteurs dont les intentions sont toujours originales et intéressantes. *Une femme qu'a le cœur trop petit* est une comédie de caractère entre une farce et une féerie paysannes. Unir la grossièreté d'Aristophane à la poésie de Musset autour d'un personnage de Molière, telle est l'ambition de M. Crommelynck. Le sujet choisi n'est pas moins digne d'attirer l'attention ; deux formules définissent Balbine *qu'a le cœur trop petit* : vous êtes, lui dit son mari excédé, « l'implacable allégorie de toutes les vertus domestiques », « implacable », parce que ces vertus « n'ont aucune racine dans l'amour ». Ces trois actes auraient donc pu être baptisés « moralité » : vivre avec méthode est bien, vivre avec une âme est mieux.

Balbine est une ménagère parfaite, femme de tête, douée d'une intelligence pratique supérieure unie pourtant à la plus complète méconnaissance de l'humanité. Elle épouse

une sorte de *gentleman-farmer* amateur et, à peine arrivée dans la maison, elle est l'occasion d'un stupéfiant désordre : « tout tourne à l'aigre ». Le valet devient voleur, la servante dévergondée, les paysans du voisinage enragés. Le mari perd sa gaîté, pense à son foie, à son estomac ; sa fille, née d'un premier mariage, éprouve un brusque besoin d'évasion et se réfugie dans l'amour d'un Italien imaginaire, prince charmant que sa belle-mère aura la naïveté de prendre au sérieux et même au tragique. Personne ne veut le mal, mais la seule présence de Balbine crée un ensemble de circonstances telles que chacun trébuche. L'ordre véritable reviendra lorsque l'excellente jeune femme aura élargi son cœur.

Tel est le thème de la pièce avec l'esquisse de son développement. Malheureusement, à mesure que l'idée prend forme, elle s'écarte de la grande œuvre que l'on voudrait sincèrement voir sous le nom de M. Crommelynck.

D'abord, il manque à l'auteur ce qu'il faut bien appeler une philosophie de l'amour. On peut se demander s'il ne confond pas l'amour et le plaisir ; la manière dont Balbine prend conscience de sa petitesse sentimentale permet de le penser. D'un autre côté, les personnages de Crommelynck aiment trop la nature pour être naturels. Nous ne reprochons certes pas à un auteur d'être poète et certaines œuvres excluent le laisser-aller de la conversation. Cueillons avec plaisir les belles images ou les formules frappantes telles que : « Il faut avoir vécu vivant pour vivre mort » ; mais que faire de ces « mains trempées d'étoiles jusqu'au bout des ongles » ? Le style de M. Crommelynck ressemble à ces pièces d'orfèvrerie contournées, surchargées, bizarrement encombrées ; la matière est de qualité, mais il n'y a plus de lignes : l'objet fatigue les yeux...

L'auteur d'*Une femme qu'a le cœur trop petit* retrouve plus aisément le ton d'Aristophane que celui de Musset ; il est, à l'occasion, délibérément grossier. Avant de prendre le chemin de *L'Œuvre*, il faut savoir où l'on va ; M. Crommelynck n'est pas un pastelliste et dans l'usage des tons crus il s'est surpassé.

La collection *Masques* dirigée par Gaston Baty publie un ouvrage extrêmement curieux de M. Pierre Abraham, *Le Physique au théâtre* (1).

Comparant les masques anciens et les photographies d'acteurs contemporains, M. Pierre Abraham découvre la constance de certaines *formes*. Même résultat d'ailleurs en comparant les statures d'après les vases grecs, des dessins du XVII[e] et du XVIII[e] et les attitudes des comédiens que nous pouvons voir. « Le fait est là. Nous rions, nous pleurons aux mêmes aspects physiques devant lesquels riaient ou pleuraient les Grecs. Il existe, pour chacune des grandes familles de personnages tragiques ou comiques, une pérennité du type physique. » Peut-on découvrir la loi de ce fait? Telle est l'énigme posée par M. Pierre Abraham, particulièrement bien préparé pour cette étude par une vaste culture philosophique, psychologique et littéraire unie à l'expérience d'un comédien dont le jeu « en profondeur » est si suggestif.

Pour aboutir, M. Pierre Abraham avait besoin d'une classification des tempéraments. Il a choisi une classification morphologique inspirée par les travaux des Docteurs Mac-Auliffe et Thooris, eux-mêmes disciples du D[r] Claude Sigaud. Il y aurait donc quatre tempéraments morphologiques : *respiratoire*, *digestif*, *musculaire* et *cérébral*. Naturellement ces tempéraments sont rarement réalisés à l'état pur, en particulier le dernier est le plus souvent associé à l'un des trois autres. D'autre part, chaque tempérament ou chaque mixte de deux tempéraments tombe sous l'une des deux catégories fonctionnelles que M. Abraham appelle *convave* et *convexe* correspondant, en gros, à l'observation suivante : les formes, gestes, rythmes, spontanément adoptés pour exprimer la passion ont des caractères d'évidement, de creusement; au contraire, le bon garçon jovial, cordial, sans graves préoccupations, a, comme on dit, « de la rondeur ».

Disposant ainsi d'un cadre, M. Pierre Abraham y projette

(1) Édition Coutan-Lambert, 31, rue de la Gaîté, Paris.

plus de cent cinquante images, diagnostiquant ainsi le physique du comédien, du dramaturge, du spectateur. C'est bien un système, et un système scientifique, qui nous est présenté et, en pareille matière, notre premier mouvement est un recul; mais la finesse et l'intelligence du guide débordent le système. On sent très bien qu'il nous associe à une expérimentation destinée à montrer avant tout une direction; après avoir lu ce petit livre, je crois qu'il y a quelque chose à faire dans ce sens, et j'ajouterai que l'initiative de M. Pierre Abraham est particulièrement intéressante au moment où la *psychologie des formes* — *Gestaltpsychologie* — attire notre attention sur la réalité des structures.

On trouvera dans *Le Physique au théâtre* de brefs et pénétrants commentaires du jeu; Pierre Abraham met dans une perspective nouvelle les comédiens que nous croyons connaître, et il est bien possible qu'en comprenant mieux certaines lois d'*expression*, nous saisissions plus sûrement ce qui est au-delà de l'expression : l'homme qui fait de l'acteur un créateur.

Henri Gouhier.

A TRAVERS LES REVUES

Modes intellectuelles

On n'a pas besoin d'être très vieux pour remarquer la déconcertante et attendrissante transformation des modes intellectuelles. Il s'en forge sous nos yeux. On en est, depuis un an ou deux, à la révolution spirituelle et à la découverte de l'homme. Où en sera-t-on demain? **Les Nouvelles Littéraires** du 6 janvier nous permettent peut-être de l'induire. Leur collaborateur, M. Drieu La Rochelle, qui a quarante ans, en a tant vu mourir, de jeunes écoles, qu'il est devenu, quoi qu'il dise, un peu sceptique. Laissons-nous du moins instruire par sa « vieille » expérience...

Donc, vers 1910, quand j'entrai à l'École des Sciences Politiques, le vent n'était pas au marxisme. ... Oui, en France, aux alentours de l'Action Française et de Péguy, il y avait la nébuleuse d'une sorte de fascisme. C'était un fascisme jeune qui ne craignait pas les difficultés et les contradictions et qui, sincère, se croyait capable de rester pur.

La guerre arrive qui balaie tout cela :

Et puis la paix est revenue, introduisant dans la sarabande des mythes politiques un nouveau personnage : le communisme, dont les vrais ressorts demeurèrent longtemps inconnus. Entre temps le fascisme français avait été tué. Tous ses jeunes tenants étaient morts, ou mutilés, ou disparus...

Ceux de mes camarades qui étaient entrés dans le communisme après la guerre ne connaissaient de Marx que le nom. Mais voilà que, séduits par le pouvoir de fascination qu'a toujours sur les esprits l'exemple exotique du peuple dont c'est le tour d'avoir sa grande aventure, voilà que dans certains milieux littéraires, en France et en Angleterre, on se mettait à lire Marx. Non, n'exagé-

rons rien, on ne lisait pas Marx, mais quelques écrits de Marx. Il y a trois sortes de marxistes : ceux qui n'ont pas lu Marx du tout, ceux qui en ont à peu près tout lu, sauf le *Capital*, et les très rares qui ont lu le *Capital*.

Assez drôle, en effet, ce snobisme qui faisait lire Marx sans savoir un mot d'économie politique et trancher sur tout avec son autorité. Drieu La Rochelle fait ici un rapprochement qui choquera certains et qui n'est peut-être pas complètement faux :

Ce n'était pas moins drôle d'ailleurs de voir d'autres petits copains qui s'en allaient parlant de saint Thomas comme s'ils avaient usé leurs jeunes années dans un séminaire [Plaise à Dieu que dans les séminaires on parle beaucoup de saint Thomas!...], eux qui ne se rappelaient pas un traître mot du peu de logique qu'on leur avait enseignée au lycée. La légèreté des milieux intellectuels est prodigieuse...

Si prodigieuse que voici déjà un autre changement. Après l'antimarxisme de 1910 et le néomarxisme de 1925, l'auteur découvre le néoantimarxisme de 1933 :

De nouveau nous voilà dans l'atmosphère d'avant-guerre. On veut concilier le capital et le prolétariat, la paysannerie et la petite bourgeoisie, la ville et la campagne, non point par un compromis d'un jour comme le fait le parti radical, mais par une décision d'ensemble.

Et après un vif tableau des tendances actuelles, l'auteur conclut, un peu légèrement à notre gré :

Tout cela est amusant. Tout cela n'est encore qu'amusant, parce que tout cela reste encore superficiel.

Superficiel, parce que la France n'est pas encore engagée à fond dans la grande tourmente qui décrit un cercle de plus en plus étroit autour d'elle et de l'Angleterre. Moscou, Rome, Madrid, Berlin, New-York : à qui le tour? A nous, puisqu'il n'y a plus que nous pour qu'il soit complet.

Est-ce si « amusant » que cela?...

L'ÉDUCATION ET L'ENSEIGNEMENT

MARGUERITE ARON. *L'enfant chrétien dans le monde païen.*

A l'heure où les catholiques discutent tant la question de l'École, n'était-il pas opportun de rappeler quelle fut l'attitude de l'Église aux premiers siècles du christianisme?

C. DUMONT, O.P. *L'instruction supérieure et la jeunesse russe émigrée.*

Un effort admirable de l'émigration russe.

JEAN GUITTON. *Philosophie du dessin.*

« Le dessin, c'est de la vie intérieure. »
(Léonard de Vinci.)

MAURICE VAUSSARD. *Réflexions sur la pédagogie nouvelle.*

Éducation et culture d'après Kerchensteiner.

L'enfant chrétien dans le monde païen

Dans l'enfant nouveau-né, le monde païen voit le futur membre de la cité ; il ne l'accepte que s'il peut faire un bon soldat. Il regarde au corps. Si l'enfant est privé de quelque membre, il ne faut pas le nourrir... Et s'il vient à naître dans une même famille tant d'enfants que la charge menace d'en devenir trop lourde pour le père, et pour la cité, « si les lois et coutumes de ladite cité défendent qu'on n'abandonne pas les enfants..., il faut prévenir, et procurer l'avortement »..., conseille Aristote, dans sa *Politique*, livre VII, c. XVI (cité par saint François de Sales, l. XI, c. X, du *Traité de l'amour de Dieu*) ; Sénèque (*De via*, l. I, c. XV) dit : « Nous tuons les monstres ; et nos enfants, s'ils sont manqués, débiles, imparfaits ou monstrueux, nous les rejetons et abandonnons. »

Ces sages trouvent ces pratiques cruelles toutes naturelles et salutaires. Aucun d'eux ne proteste contre elles.

Mais à peine le christianisme naissant a-t-il ses premiers apologistes que ceux-ci dénoncent ces barbaries comme des crimes. Tertullien (*Apol.*, c. IX) s'élève contre les Romains qui exposaient leurs enfants « aux ondes, au froid, à la faim, et même aux chiens, et non par force de pauvreté, puisque les magistrats les plus élevés pratiquaient cette cruauté dénaturée ». Il s'indigne contre l'avortement, plus encore : « C'est devancer l'homicide, dit-il, que d'empêcher un homme conçu de naître. » Et saint Ambroise dit de même « qu'on ôte de cette sorte la vie aux enfants avant qu'on la leur ait donnée ».

La vie ! don mystérieux du doigt de Dieu, flux sacré, fait

pour rejaillir jusque dans l'éternité, voilà ce que l'Église chrétienne aperçoit dans le nouveau-né. Elle l'admire, elle le vénère. Elle regarde à l'âme, à cette âme venue, on ne sait comment, en ce monde, qu'elle a mission de conduire jusqu'au Paradis. O petit enfant! petite brebis du bon Dieu, petite créature où s'imprime la marque du Créateur, ce qui importe, ce n'est pas de s'assurer que tu as tous tes membres, que tu n'es pas débile ou imparfaite, ce qui importe, c'est de te marquer du signe de la Rédemption et de vite t'ouvrir les portes du Ciel. Allez, et baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Faites de cet enfant un saint...

Et l'Église se penche sur ce frêle nouveau-né. Jamais elle ne l'abandonnera — même si son père et sa mère l'abandonnaient. Dans l'enfance, elle reconnaît les langes de Jésus. En l'enfance elle discerne la nature rachetée, plus pure et plus belle que la nature primitive. Avec l'Église chrétienne, avec elle seule, apparaît dans la société humaine le respect tendre de l'enfant. D'elle et d'elle seule vont naître, au cours des siècles, les œuvres de protection et de sauvetage de l'enfance, les œuvres d'éducation de l'enfance. Peu lui importe la cité païenne, ses soldats, ses magistrats, sa vaine puissance, ses muscles saillants, sa plastique beauté. Un enfant, un seul enfant, tout petit, baptisé, que couvre de ses ailes son ange gardien, sur le front duquel son ange gardien adore la trace du sang de Jésus, vaut toutes les cités du monde, leurs puissances charnelles, et leurs beautés.

Et voici qu'avec les Pères de l'Église primitive apparaît sur terre une doctrine nouvelle qui apporte au monde comme une fraîcheur de grâce inconnue jusque-là. Faut-il dire que c'est une conception de l'enfance? une psychologie? une pédagogie? Oui, c'est tout cela ensemble, ou plutôt c'en est la source, et toutes les psychologies,

et toutes les pédagogies modernes, jusque dans leurs plus récents détours, en découleront ; mais au fond c'est plus et mieux, c'est un amour, c'est une charité ; c'est une force spirituelle, jeune, joyeuse, affable, qui désormais doit aider à renouveler la face du monde, à façonner l'humanité rachetée pour l'avènement du Christ, roi du siècle futur.

L'enfant en lui-même est précieux, parce qu'il a une âme immortelle.

L'enfant est précieux parce qu'il est l'homme de demain. L'enfant est précieux parce qu'il est membre de l'Église militante, son fidèle, son prêtre, qui sait? ou le futur père de son prêtre.

C'est une valeur presque infinie.

Aucune distinction ne subsiste plus devant elle entre le fils du patricien et le petit esclave, entre les enfants mâles et les petites filles. Ni race, ni couleur. Immense nouveauté dans un monde où tout était hiérarchisé, divisé, légiféré d'après la seule force civique. L'enfant, qui est faiblesse pourtant, a renversé toute cette force, a tout égalisé. C'est une révolution opérée par le christianisme. Qui a vu un petit Chinois ou une petite négresse dans les bras d'un missionnaire catholique a pu entrevoir la profondeur et la largeur de cette adoption de l'enfant par l'Église universelle.

Ce n'est pas seulement une adoption de principe qui, s'étant établie une fois pour toutes sur le terrain métaphysique, exercerait de haut, dans l'abstrait, une sorte de ministère sans réalité humaine.

Tel n'est pas le caractère des œuvres chrétiennes. On le sait assez. On ne leur a que trop reproché qu'elles sont pratiques, étonnamment pratiques. C'est une injure classique aujourd'hui, et combien de fois répétée, d'insinuer amèrement, contre les chrétiens, contre les prêtres chrétiens, les

membres des communautés chrétiennes que, détachés de tout, ils manient supérieurement les biens temporels que, morts au monde et à ses convoitises, ils vivent cependant d'une intense vitalité, et qu'ayant tout renoncé ils possèdent tout. On exagère. Que de pauvretés cachées, d'héroïques dénuements! Que d'œuvres chancelantes, mal établies, manquées — il faut le dire — faute de ressources et de compétences! Mais enfin, il demeure dans la tendance générale de l'Église militante que, parce que militante, elle est réaliste et ne l'est pas à demi. On ne peut être à la fois croyant et dilettante; et ceux qui travaillent pour le ciel n'ont que faire de rêver; il leur faut agir, rien ne leur coûte; et peu soucieux des succès de vanité, ils font à fond ce qu'ils entreprennent. Le Christ avait annoncé à ses disciples : « Celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, *et il en fera de plus grandes* (1)... » Il voyait venir ce développement social de l'Église que d'aucuns jugent en contradiction avec la simplicité évangélique du primitif petit troupeau; il en est pourtant le fruit; il n'est que la mise en pratique quotidienne du commandement : Allez, et enseignez toutes les nations... Le christianisme apostolique est chose sérieuse, patiente, persévérante, et, encore un coup, il lui faut non la paille des mots, mais le grain des réalités. Il n'y a jamais eu de gens plus pratiques en affaires que les grands mystiques.

L'adoption de l'enfant par l'Église va donc réclamer d'elle, peu à peu, une multitude d'inventions, toutes concrètes, conçues au jour le jour sous la pression de la nécessité. Rien d'arrêté à l'avance. Nulle stratégie. La pédagogie chrétienne qui va naître sera le fruit de l'expérience. Si l'on suit de bonne foi le petit nombre des

(1) Évangile selon saint Jean, XIV, 1, 13.

indications historiques que l'on peut recueillir sur les débuts éducateurs de l'Église, on a le sentiment que les premiers chrétiens et même les Pères de l'Église n'ont rien prévu, et ont fait, simplement, au jour le jour, sans parti préconçu, ce qui leur semblait utile aux enfants dont ils avaient la direction. Il fallait vivre d'abord, ce qui n'était déjà pas facile aux premiers temps du christianisme. On aviserait aux méthodes plus tard. Eux-mêmes, il avait bien fallu qu'ils étudiassent aux écoles des rhéteurs païens. Saint Grégoire de Nazianze et son frère, saint Césaire d'Arles, saint Basile et son frère saint Grégoire de Nysse, saint Augustin lui-même, saint Cyprien, martyr, furent brillants écoliers et maîtres éloquents dans les arts libéraux.

Saint Grégoire de Nazianze, parlant à Césarée sur la tombe de saint Basile, affirme que la science profane n'éloigne pas de Dieu. Tout dépend de l'usage qu'on en fait : « Nous savons que le feu, les métaux, les aliments, ne sont en eux-mêmes ni bons ni mauvais, que tout dépend de l'usage qu'on en fait, et nous tirons des reptiles mêmes de salutaires remèdes... C'est de la même façon que nous acceptons de la science profane ce qui sert à la recherche de la contemplation de la vérité, tout en repoussant les pompes de Satan... Cette science nous aide à servir Dieu... (1) » A différentes reprises, les Pères de l'Église rappellent que les Hébreux, en quittant la terre d'Égypte, c'est-à-dire l'idolâtrie, en avaient emporté de riches dépouilles, symboles des arts libéraux, pour les faire servir au culte du Dieu de Jacob. De même les chrétiens pouvaient s'approprier sans scrupules l'art des rhéteurs païens, à condition d'en consacrer l'usage au règne de Jésus-Christ. Ils le traiteraient ainsi que le Deutéronome

(1) Cité par Daniel, *Études classiques dans la Société chrétienne*, 1853.

ordonnait au Juif qui épousait une captive de traiter son épouse : ils lui couperaient les cheveux et les ongles, retranchant ses charmes pervers, lui retirant les moyens de séduire l'âme et de s'en emparer...

Et cependant, n'était-ce pas jouer avec le feu? Était-il, pouvait-il être de tout repos, cet optimisme conciliant dont la grâce visible rayonne encore en ces mosaïques des premiers siècles où le Bon Pasteur a le visage d'Hermès ou du jeune Bacchus, où le prophète Isaïe porte la toge et le rouleau de quelque avocat cicéronien? Non, certes. Les débats cruels par où passa la conscience de saint Jérôme l'attestent d'une pathétique manière. « Tu n'es pas chrétien, lui dit le Christ lui apparaissant dans un songe célèbre. Tu as menti, tu n'es pas chrétien, tu es cicéronien, car là où est ton trésor — tes chers auteurs païens — là est ton cœur... » Saint Jérôme renonça aux auteurs profanes pour toujours : En conserver un seul, le lire, c'eût été renier le Seigneur. Il fallait donc sacrifier cette culture pourtant si aimée. C'est qu'elle donnait le change, elle renversait les valeurs de la vie. Ce n'était pas tant peut-être la mythologie d'Homère, de Virgile et d'Ovide, la dialectique cicéronienne, qui étaient en elles-mêmes dangereuses. Mais les maîtres qui les expliquaient s'appliquaient à diviniser en quelque sorte le charme ensorceleur de la rhétorique; le culte du beau langage était substitué par eux à tout autre culte. « Ils observaient avec fidélité, dit saint Augustin (1), le pacte grammatical..., se dérobant au pacte éternel de leur salut. » Et, s'élevant avec force contre l'enseignement des fables impudiques des lettres latines : « J'apprenais cela, s'écrie-t-il douloureusement, je m'y plaisais, malheureux !... Maudit sois-tu, torrent de la coutume! Jusqu'à quand rouleras-tu

(1) *Confessions*, l. I, XVI, XVII, XVIII.

les fils d'Ève dans cette profonde et terrible mer que traversent à grand'peine les passagers de la Croix?... On me proposait pour modèles des hommes qui déployaient au récit de leurs débauches les richesses d'une élocution nombreuse et choisie... »

Avec quel soin paternel saint Augustin, devenu évêque, recueillit et éleva dans sa propre maison de jeunes écoliers, de petits lecteurs, on le sait. Ce fut là une des premières écoles épiscopales de la primitive Église.

Cependant, deux solutions pouvaient être envisagées des parents chrétiens : ou ils renonceraient à envoyer leurs enfants aux écoles publiques et veilleraient à leur éducation dans la maison ; ou des maîtres chrétiens seraient formés, qui, ouvrant des écoles, y enseigneraient une grammaire, une rhétorique et une philosophie expurgées et comme imprégnées de christianisme. Dans une société demeurée profane, les études profanes étaient utiles, indispensables même au commerce de la vie, même à l'expansion de la foi. Il fallait que l'enfant pût devenir un jour magistrat, orateur dans la cité, où des études brillantes lui prépareraient une place d'honneur.

Logique séduisante, et, semble-t-il, bientôt triomphante. Il y eut des précepteurs chrétiens en grand nombre. Il y eut même bientôt assez de maîtres publics, et non des moindres, professant la foi chrétienne, pour inquiéter l'empereur Julien.

Chrétien d'abord, et probablement baptisé, puis apostat, et se croyant appelé à rénover dans le monde romain la vie païenne, Julien se souvenait que c'étaient l'éloquence et la philosophie enseignées par des maîtres païens qui l'avaient tourné au paganisme. Puissamment intellectuel, il croyait à la propagande intellectuelle plus qu'à toute autre. Afin de rendre aux idoles les esprits peu à peu gagnés au Christ, il pensa qu'il fallait établir dans

l'empire l'unité païenne de l'enseignement public. Déjà il avait déclaré que si la nomination des maîtres était laissée, en chaque cité, au Sénat local, cette nomination ne serait valable qu'avec son approbation.

Le texte de l'édit de 362 par lequel il interdit l'enseignement public à tous maîtres chrétiens (1), s'ils ne renoncent pas à leur foi, nous est parvenu, bien que mutilé au début et à la fin, assez complet pour nous intéresser encore. En philosophe et en pédagogue, l'empereur y proclame que le principe de toute saine éducation, c'est la droiture. Le maître doit être sincère pour être un bon maître. Il ne peut penser d'une façon et enseigner d'une autre. Or, dans les auteurs qui sont à l'étude dans les écoles, les dieux sont loués et honorés ; les professeurs chrétiens prennent à tâche, eux, de les couvrir de mépris en expliquant ces textes mêmes qui les louent : c'est une absurdité... La conclusion est telle : ou que les maîtres chrétiens n'enseignent point ce qu'ils ne jugent pas bon — ou qu'ils soient convaincus que les auteurs qu'ils expliquent sont dans la vérité à l'égard des dieux et qu'ils reviennent au paganisme. S'ils persistent dans leurs convictions chrétiennes, qu'ils s'abstiennent donc de tout enseignement public, et « qu'ils aillent dans les églises des Galiléens expliquer Matthieu et Luc... ».

Quant aux écoliers, ils conservaient la liberté, bien que nés de parents chrétiens, de s'instruire auprès de maîtres païens « en attendant de choisir leur voie... ». Une autre loi, croit-on, leur ferma plus tard l'accès des écoles officielles, au moins pendant quelque temps...

Persécutrices, sans nul doute, au moins dans l'intention de Julien, ces lois déterminent avec assez de clarté la position des complexes et délicats problèmes qui surgis-

(1) *Dictionnaire de théologie catholique*, VIII, 2, colonne 1961.

sent dès qu'il s'agit d'harmoniser la culture de la jeunesse, en une société dont la civilisation et la jurisprudence émanent de coutumes païennes, et la formation chrétienne de cette même jeunesse. A bien des reprises encore, l'attitude de Julien sera celle du Pouvoir civil, refoulant hors de la cité les éducateurs ecclésiastiques, les cantonnant dans « leurs spécialités », si l'on peut dire, le catéchisme, la théologie, et à l'église. Parfois aussi, ce sera la pédagogie chrétienne elle-même qui, raisonnant à la manière de Julien, se retirera dans son enceinte réservée, à l'abri des entraînements profanes d'une science ou d'un art que n'a pas sanctifiés la doctrine de vérité. Il faut le dire, dans l'Église même, tous n'ont pas été d'accord sur les limites de cette enceinte. On a tenté d'opposer (1) saint Colomban, lecteur de Juvénal, prince des lettres de son temps, à saint Grégoire le Grand, qui, effrayé du dilettantisme où menaçaient de conduire les études classiques, préféra proscrire des écoles romaines les auteurs profanes, et leurs gloses périlleuses.

A la vérité, ces oppositions entre une littérature toute vouée à peindre les passions, et l'ascèse chrétienne, ne nous troublent-elles pas encore, à l'heure présente, quand il s'agit d'instruire de jeunes cœurs, si vite entraînés au charme de sentir et d'aimer? Même dans l'enseignement laïc, le problème se pose.

Un vieil inspecteur général disait naguère, après avoir assisté à une classe dans un lycée de jeunes filles : Songez donc : Elles ont 16 ans... Voyez ce programme, votre programme : Corneille, Racine, Molière... Pauline qui a aimé deux hommes, Hermione qui tue et se tue, Agnès qui trompe... Chatterton, c'est l'apologie du suicide... Les poè-

(1) Hauréau, *Les Écoles d'Irlande*, dans *Complément de l'Encyclopédie moderne* (Firmin-Didot).

tes romantiques, l'apologie du moi... Et toujours du théâtre, et toujours de l'amour...

Il n'était question que de nos poètes modernes.

Ce que fut pour l'Église des premiers siècles, parmi le paganisme antique, l'inquiétude de ces problèmes de pédagogie morale, on peut l'entrevoir seulement.

Les a-t-elle résolus? et comment? On ne saurait le dire. Elle nous les a légués, alourdis peut-être du poids des complexités de notre vieille civilisation. Mais ce qu'elle ne put réaliser pour l'adolescence, dans les études qu'on appellerait aujourd'hui secondaires, elle tenta du moins de le faire pour l'enfance, et, du premier coup, elle réussit, dans cette pédagogie si délicate des tout petits, quelque chose de délicieux, de frais, de profond, grâce à un pédagogue d'une géniale originalité : saint Jérôme.

Non qu'il s'y soit attaqué en théoricien!

Génie orageux, surnaturellement pacifié, esprit universel d'une rare puissance, c'est après la soixantaine que le grand exégète, le champion savant de la doctrine chrétienne, en vient avec une surprenante douceur à traiter de l'éducation des petits enfants. Son vieux cœur bat pour l'enfance. Et sans doute ses idées pédagogiques procèdent de ses vues théologiques, de sa foi, de sa science, de son dévouement à l'Église. Dans une lettre célèbre à saint Paulin il avait montré que l'ignorance est funeste à l'Église, que si celle-ci ne se fait pas éducatrice avant toute chose, elle risque d'appauvrir ses ressources et de diminuer son rayonnement. Mais c'est aux détails pratiques que, plus tard, il donne tout le soin de son expérience psychologique ; ce vieillard qui fut, comme on l'a répété, le « précepteur » de toute la société de son temps, ce fougueux polémiste, ce grand épistolier, devenu moine, apprend à lire aux tout petits, et songe à l'instruction des tout petits. En eux repose l'avenir. Et l'on peut façonner

en eux l'âme chrétienne, les préparer pour le royaume céleste. Il a 72 ans lorsqu'il adresse à Læta le petit traité sur l'éducation des filles, et qu'il envoie à Gaudentius une lettre de direction pour l'éducation de la petite Pacatula. Textes d'une inaltérable fraîcheur qu'on peut encore savourer avec profit. Une pédagogie nouvelle — la chrétienne — s'y oppose nettement aux habitudes païennes en vigueur. On y saisit les traits caractéristiques et définitifs déjà de la maternité de l'Église, penchée sur l'enfant.

Maternité, en effet, parce que le mouvement de l'Église vers l'enfant a son départ et comme son élan dans la sainteté du mariage chrétien. Saint Jérôme est l'apôtre de cette sainteté. Læta, fille d'un païen sanctifié par une épouse chrétienne, en est instruite. Elle a consacré sa petite Paula au Christ dès sa conception. Aussi son premier devoir, d'après saint Jérôme, est de veiller sur l'absolue pureté de l'enfant : pureté du corps, pureté de l'âme. Qu'elle ait une nourrice qui ne soit ni adonnée au vin, ni babillarde, ni frivole. Qu'elle n'entende ni discours ni chants impurs ; qu'elle ignore à quoi servent la flûte et la harpe ! Sauf pour sa santé, à laquelle l'usage des bains, une nourriture où entrera un peu de viande, sont nécessaires, qu'on prenne garde à ne lui faire goûter ni vins ni liqueurs. Qu'elle mange surtout des légumes, des fruits, un peu de poisson. Qu'elle soit vêtue avec décence, de vêtements point trop légers, faits de la laine tissée à la maison et non de voiles exotiques soyeux et transparents. Elle ne sera ni teinte, ni fardée, ni ornée de bijoux. Elle n'assistera pas aux festins, n'aura pas de rapport avec les étrangers ; et avant sept ans, fussent-ils enfants comme elle, elle n'ira pas en compagnie des garçons : voilà pour la co-éducation des sexes ! Sa mère ne la laissera jamais seule à la maison : voilà pour vous, jolies femmes d'à présent qui prenez le thé ou le cocktail pendant que l'adolescente rentre seule

du lycée, pour vous aussi, employées surmenées de travail et de soucis, qui tapez sur vos machines tandis que l'enfant, la grande fillette, revient vers le logis fermé et comme mort et, tout en faisant la queue chez le charcutier pour le dîner du soir, dévore un roman-ciné prêté à l'atelier ou glissé dans le métro...

On ne peut pas fermer les oreilles des enfants. La petite Pacatula entendra parler de la calamité des temps... (Déjà !... rien de nouveau sous le soleil !) Mais afin de ne pas l'en attrister, et de ne laisser peser sur sa jeune âme rien qui pût faire tomber ses joyeux enthousiasmes, on fera en sorte qu'elle s'imagine que le monde a toujours été ce qu'il est, qu'il sera tel jusqu'à sa fin : ainsi point de préoccupations ; ignorante du passé, détachée du présent, elle aspirera de toutes ses jeunes forces à l'avenir : voilà pour les parents pessimistes...

Après cette pureté parfaite, cette intégrité de l'innocence que l'Église avant tout veut garantir chez l'enfant, ce qu'il faut procurer à sa curiosité naturelle, c'est la croissance et l'exercice des facultés de son âme.

Ici, le premier précepte est encore empreint de ce désir d'intégrité, de cette droiture à mettre à la base de l'éducation intellectuelle, comme des mœurs : « On ne doit rien apprendre dans l'enfance qu'on soit obligé d'oublier plus tard. » Règle grave, nombre d'or, si l'on peut dire, qui va mesurer le plan d'études de la petite Paula, avec une vigueur toute virile. Ailleurs, chez les païens, les fables malsaines, les contes puérils, les histoires équivoques et superstitieuses ; ailleurs les enfantillages prolongés outre mesure dont s'amusent les grandes personnes : qu'on empêche l'enfant de prononcer les noms à demi, en les déformant, et de jouer avec l'or et la pourpre : l'un nuirait à son langage, l'autre à ses mœurs, peut-être pour toute sa vie. On efface difficilement les premières impres-

sions : que l'éducateur, que la mère chrétienne le sache : l'urne garde à jamais l'odeur de la première liqueur dont elle fut imprégnée...

On ne commencera donc jamais trop tôt l'éducation chrétienne. Avant même qu'il ne parle, l'enfant peut, doit être instruit par le milieu qui l'entoure, les exemples qui lui sont donnés ; et c'est sans secousses, sans solennités, sans le savoir même, qu'il passera du jeu à l'étude. La méthode de saint Jérôme était de mettre entre les mains des enfants des lettres de bois ou d'ivoire, de leur en faire connaître les noms. Il mêlait ces lettres ensemble afin d'habituer les petits enfants à les reconnaître et à les nommer ; il leur promettait des prix et leur donnait en récompense ce qui leur plaisait le plus. Il avait bien garde, lui jadis si bouillant, à ne pas leur reprocher leur lenteur ou leur difficulté à comprendre. Il ne faut pas les décourager, et l'on doit faire attention à ce qu'ils ne conçoivent pas pour l'étude une aversion qu'ils conserveraient. C'est là ce qu'il recommande à Læta pour sa petite fille. Qu'elle lui fasse assembler bientôt les lettres avec ordre, puis en copier la forme. Elle apprendra, toute petite encore, et sa main guidée par une main plus ferme, à écrire. Mais attention aux exemples d'écriture, qu'on regarde longtemps et qu'on sait par cœur. Point de termes trouvés au hasard. Il convient de surveiller le langage des enfants, de ne pas leur laisser inventer des mots bizarres et impropres.

La mémoire travaille vite dans l'enfance. Il faut lui confier dès le plus jeune âge un grand nombre d'expressions utiles. Puisque l'enfant aime à répéter, souvent inlassablement, des mots appris, saint Jérôme conseille à Læta de faire nommer à Paula les apôtres, les prophètes, les patriarches...

Mais, puisqu'elle sait lire maintenant couramment, voici la progression de son programme. Elle est intéres-

sante. Saint Jérôme n'a pas l'air de songer qu'il soit désirable d'avoir des livres spéciaux pour l'enfance et pour la jeunesse. L'Écriture Sainte est, par excellence, le Livre : il est ouvert à tous, aux petits comme aux grands. Mais on en saura graduer la lecture.

L'enfant commencera donc vers l'âge de 7 ans par le *Psautier*. Elle lira, chantera, apprendra les Psaumes. Elle s'égaiera de la louange de Dieu, elle se réjouira de la confiance du Psalmiste en Dieu, elle-même en demeurera toute pénétrée.

Ensuite, on lui enseignera les Proverbes et le livre de Job : tout le fondement de la morale, tout l'essentiel du sens de la vie et de la mort, acquisition pour toujours.

Tout de suite après viendront les Évangiles et les Actes des Apôtres.

C'est l'ensemble qui convient à l'instruction en quelque sorte primaire, jusqu'à l'âge de douze ans.

On aborde alors les Prophètes. On étudie l'histoire de Moïse ; celle du peuple hébreu dans les deux livres des Rois ; le livre d'Esther.

Enfin vient le livre d'Esdras et ses révélations messianiques ; et, tout à la fin de ce « cours » de religion, le Cantique des cantiques, dont l'enfant « ne découvrirait pas d'elle-même le sens caché si elle n'avait étudié auparavant les autres parties de l'Écriture ».

Ainsi l'instruction de la jeune élève de saint Jérôme s'élève jusqu'à la mystique, et n'en a pas peur.

Mais, afin de mieux armer la jeune intelligence pour la défense, nécessaire en milieu païen, de sa foi et de sa doctrine, on lui fera connaître les commentaires du dogme dans les écrits contemporains de saint Cyprien, de saint Athanase et de saint Hilaire : orthodoxie incontestée. Après la morale, l'histoire ; après l'histoire, la poésie et les symboles ; après la poésie et la mystique, la philosophie

et même la dialectique. Saint Jérôme n'oublie pas que le grand-père de la petite Paula est Albin, ce pontife de Jupiter, demeuré païen ; il prévoit les probables rencontres de l'aïeul et de la petite-fille, et, répondant peut-être à quelque question embarrassée de Læta, il en donne, en souriant, l'apologétique la plus sûre : « Que l'enfant saute au cou de son aïeul et lui chante les louanges de Dieu (voilà un des usages pratiques du psautier bien su !), ne voulût-il pas l'écouter... » Il n'écoutera pas, le vieux pontife romain, mais il entendra sans le vouloir. Cependant l'enfant sera exercée aussi aux travaux manuels, plutôt aux utiles qu'aux frivoles qui ne servent que de contenance élégante aux femmes. Elle filera, d'abord en cassant le fil, puis plus habilement ; elle tissera ; et elle apprendra à se tenir tranquille et recueillie dans la maison, à l'exemple de la Vierge. Tel est le modèle où l'accoutumer à fixer ses yeux...

S'il n'y a pas chez saint Jérôme un ensemble complet, formant un véritable traité d'éducation, on peut discerner au travers de ses lettres les marques propres de l'esprit nouveau qui animera la pédagogie de l'Église : d'abord un tendre amour de l'enfance, une familiarité de l'enfance très profonde et très compréhensive ; puis les fondements de la morale pure et droite qu'il faut lui inculquer ; enfin un plan de formation intellectuelle, où tout, sans doute, est fourni par l'Écriture Sainte, mais dont la progression raisonnée, la méthode de lecture expliquée, et le niveau élevé sont tout de même, si l'on y regarde bien, générateurs pédagogiques de premier ordre. Ce ne sont là que des jalons sur une route immense et non encore tracée ; mais ils ont été posés de main de maître. L'Église ne les a jamais désavoués.

MARGUERITE ARON.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'instruction supérieure et la jeunesse russe émigrée

L'effort admirable fait par l'émigration russe pour assurer à ses éléments jeunes une instruction digne de son passé mérite de notre part tout autre chose qu'une distraite attention. En ce domaine comme en tant d'autres cet effort se poursuit d'une façon si discrète qu'il demeure ignoré du plus grand nombre. Et c'est grand dommage, semble-t-il. Non seulement nous pourrions trouver là, en effet, de profitables exemples de ténacité dans le dévoûment à une très grande cause, mais encore nous rencontrerions maintes occasions de collaborer effectivement à une entreprise digne de notre plus positive sympathie. Il ne sera donc pas sans intérêt de faire connaître comment et dans quelle mesure l'émigration russe réussit, plus particulièrement au cours de ces dix dernières années, à assurer à un certain nombre de jeunes gens la formation supérieure qui leur permettra de prendre place un jour, s'il plaît à Dieu, parmi l'élite culturelle et technique de la Russie à venir.

A de très rares exceptions près, les émigrés russes étaient dans la plus totale incapacité de faire face individuellement aux frais d'une instruction supérieure. Cette pénurie de moyens matériels rendait indispensable la création d'un organisme central chargé de réunir et de répartir les subsides. Cet organisme fut créé dès 1922 sous le nom de *Comité Central pour l'instruction supérieure de la jeunesse russe émigrée*, association dont le siège fut fixé en France et dont les statuts définitifs furent approuvés par le gouvernement français le 23 juillet 1923.

Le Comité Central groupe les représentants de 23 organisations académiques, sociales, militaires, estudiantines russes à l'étranger, représentées chacune par 2 délégués. Il est, depuis sa fondation, présidé par M. Michel Fédoroff.

La tâche du Comité Central était double : d'abord obtenir des subventions tant des divers gouvernements que des organisations privées : ensuite répartir les sommes ainsi obtenues en bourses, secours, etc. — Son activité s'étendit et s'étend non seulement à la plupart des pays d'Europe, mais même aux États-Unis.

Le dixième anniversaire de sa fondation a donné au Comité Central l'occasion de publier en chiffres très éloquents le travail effectué par lui durant cette première décade de son existence. C'est de cette publication russe que nous extrayons les données qui vont suivre.

Tout d'abord, dès sa création, le Comité Central dut essayer d'obtenir des subventions gouvernementales. Ce fut chose facile dans les pays qui, comme la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie, avaient déjà pris eux-mêmes auparavant l'initiative de semblable générosité dont l'émigration russe ne saurait leur être assez reconnaissante.

Voici, dans leur ensemble et par pays, les résultats obtenus :

En *France* : Dès 1923, grâce à l'intervention de M. R. Poincaré, un subside de 700.000 francs fut accordé. Il fut maintenu en 1924 et 1925. De cette somme, 475.000 francs étaient employés à la constitution de bourses d'études. — En outre, le gouvernement français accorda de nombreuses exemptions de droits d'inscription.

Le total des subsides ainsi accordés par lui pour la période 1922-1932 peut se chiffrer ainsi :

Exemption de droits . . .	1.307.380 francs ;
Bourses d'études.	2.649.000 —

A ces sommes il convient d'ajouter les subsides et subventions donnés par les diverses écoles, universités et municipalités, et qui sont évalués comme suit :

Subsides des écoles et universités . 650.000 francs ;
Subsides des villes et départements. 400.000 —

Diverses organisations confessionnelles ont également contribué, souvent d'une manière fort large, à faciliter la tâche du Comité Central. Le Comité catholique d'aide aux Russes, présidé par S. Exc. Mgr Chaptal, se classe en tête avec, pour les années 1922-23, la somme de 250.000 francs. Les comités protestants et israélite viennent ensuite, mais leur aide a été complètement suspendue à partir de 1927.

Le total des sommes ainsi employées atteint, pour la décade considérée, le total de 12.000.000 de francs. Le nombre des étudiants qui en bénéficièrent dépasse 1200.

Le tableau serait incomplet si l'on ne mentionnait pas ici l'activité du *Zemgor*, qui a permis à 126 étudiants de terminer leurs études et a consacré à cet effet la somme de 2.051.277 francs.

En *Belgique* : Dès 1924, sous les ministères Theunis et Jaspard, une somme de 200.000 francs belges fut allouée par le gouvernement.

De plus, un comité d'aide fut formé sous la présidence de M. Franqui, ancien ministre, président du Conseil d'Administration de la Société Générale de Belgique. Mais dès avant la fondation de ce comité, l'université de Louvain, sur l'initiative du Cardinal Mercier, était venue en aide à la jeunesse russe en assurant d'abord l'entretien et l'éducation gratuite de plusieurs étudiants, en établissant ensuite un tarif spécial décroissant de 4000 francs pour la première année, 2000 francs pour la seconde, avec gratuité totale des années suivantes pour les meilleurs.

Pour la décade 1922-1932, le total des sommes dépensées par le Comité d'aide fut de 1.372.824 francs bel-

ges. Durant la même période le gouvernement versa 885.000 francs.

D'autre part le total des sommes consacrées par l'Université de Louvain, tant en bourses qu'en exemptions de droits, atteint 4.990.900 francs belges.

Par ailleurs, les anciens étudiants russes des universités belges fondèrent, eux aussi, un comité d'aide distinct, et malgré la faiblesse de leurs moyens purent subvenir pour 55.820 francs à l'entretien de leurs plus jeunes camarades étudiants.

Au total, les sommes consacrées en Belgique aux étudiants russes atteignent, pour la période analysée, 7.558.579 francs belges, et le nombre des étudiants, 250.

En *Hollande* : Le problème se trouvait compliqué du fait du coût beaucoup plus élevé des études.

Cependant, dès 1925, grâce à l'activité de M. Fédoroff, président du Comité Central, un Comité présidé par M. Treyb, ancien ministre, y fut constitué, et les fonds réunis permirent à plusieurs étudiants russes de suivre les cours de l'École de constructions navales de Delft, de l'École d'agriculture de Wareningue et de l'Université de Leyde.

Le gouvernement hollandais aida efficacement le Comité en exemptant les étudiants des droits d'inscription. Ces exemptions représentent, pour les années 1922-1932, une valeur de 20.100 guldens. D'autre part le Comité put distribuer en subventions diverses 52.763 guldens, portant le total des secours à la somme de 72.863 guldens, soit près de 730.000 francs.

En *Angleterre* : La situation était analogue, avec cette différence, toutefois, que l'on ne pouvait compter sur aucune aide gouvernementale : la colonie russe devait se suffire à elle-même. Le Comité local put réunir des fonds suffisants pour permettre aux jeunes gens russes vivant en Angleterre de poursuivre leurs études.

En ce qui concerne l'*Italie*, on se trouve en présence d'un exemple (qui est loin d'ailleurs d'être unique) de l'action néfaste des représentants de l'U.R.S.S. sur les destinées des émigrés.

L'aide, cependant très minime, que le gouvernement italien accordait aux étudiants russes fut complètement suspendue après la reconnaissance par celui-ci du gouvernement soviétique. Néanmoins quatre bourses purent être obtenues à l'université catholique de Milan par l'entremise du Saint-Siège.

Les étudiants russes en Italie, peu nombreux, sont entretenus directement par le Comité Central.

En *Suisse* : Toute tentative faite pour obtenir une aide soit gouvernementale, soit municipale, s'est heurtée à un échec complet. La plupart des étudiants russes y sont, comme en Italie, entretenus directement par le Comité Central.

En *Allemagne* : L'aide aux étudiants fut assumée par un Comité local. L'aide gouvernementale se borna à une exemption des droits d'inscription. Cependant le prof. Whittemore, dont il sera question plus loin, organisa sur une plus grande échelle cette aide aux étudiants.

En 1925, après un voyage du président du Comité Central, une entente fut conclue avec l'Union des Étudiants russes en Allemagne, et c'est cette Union qui, actuellement, dirige la répartition des secours.

De plus en plus, le Comité Central intervient directement. Ses boursiers font leurs études à Berlin, Kœnigsberg, Fribourg et Munich.

En *Autriche* : Le Comité Central n'entretient que quelques étudiants à Vienne et à Gratz.

La situation, en *Bulgarie*, était particulièrement pénible. Dès la formation du Comité Central les demandes de subsides affluèrent. Beaucoup de jeunes gens désiraient

se rendre dans les divers pays de l'Europe occidentale pour y parfaire leur instruction. Les ressources limitées du Comité ne permettant pas de satisfaire à toutes ces demandes, on s'efforça de faciliter aux jeunes gens russes l'admission dans les divers établissements bulgares d'enseignement.

Après la chute du ministère pro-soviétique de Stamboulisky et la formation du ministère Zankov, plus favorable aux émigrés, un subside annuel de 10.000 levas fut obtenu, subside porté ensuite à 38.000 levas. Mais en 1929 les difficultés financières de la Bulgarie amenèrent une réduction sensible de cette subvention. Il resta néanmoins possible au Comité de subvenir à l'entretien de quelques étudiants russes à Sofia et à Varna.

En *Pologne* : La situation n'était guère meilleure. Les démarches du Comité Central auprès du gouvernement restèrent longtemps sans succès. Elles se bornèrent d'abord à obtenir pour les étudiants russes la possibilité de se rendre à l'étranger pour y parfaire leur instruction.

Le gouvernement polonais finit pourtant par accorder une subvention annuelle de 1500 zlotys (environ 4500 francs) et par admettre un paiement échelonné sur un délai de 5 à 7 ans des frais d'études. Les subsides gouvernementaux furent ensuite augmentés puis progressivement diminués jusqu'à extinction presque totale. Le compte rendu du Comité Central fait remarquer la relation, qu'il renonce à croire fortuite, existant entre les variations des subsides gouvermentaux et le changement d'attitude du gouvernement de la Pologne vis-à-vis des Soviets. Le total de ces subsides s'élève, pour dix ans, à 9400 zlotys (28.000 francs environ). Le maximum, 3000 zlotys, fut atteint en 1926. C'est à cette époque que le gouvernement polonais engagea des relations amicales avec l'U.R.S.S. Dès ce moment les subsides tombèrent à 750 zlotys, puis à 500 en 1931.

A côté de l'aide gouvernementale il faut noter l'aide incomparablement plus importante donnée par les particuliers. Les subsides recueillis de cette manière s'élèvent à la somme de 30.953 zlotys, soit près de 90.500 francs.

Le total de l'aide offerte par la Pologne peut s'évaluer à quelque 40.350 zlotys, soit environ 120.000 francs. 100 étudiants en ont été les bénéficiaires.

Comme nous l'avons déjà signalé, l'aide gouvernementale fut particulièrement généreuse, et spontanée, en Tchécoslovaquie et en Yougoslavie.

En *Tchécoslovaquie* : le nombre des boursiers de l'État, entretenus entièrement à ses frais, atteignit un moment 4000. En outre, le gouvernement créa, également à ses frais, une université ukrainienne et une Faculté russe de Droit, qui fut ensuite supprimée.

En l'absence de toute statistique exacte, on peut estimer que les sommes dépensées par le gouvernement tchèque en faveur des boursiers russes ne sont pas inférieures à 120.000.000 de francs. Grâce à cette générosité plus de 3000 étudiants purent achever leurs études.

La *Yougoslavie* a, de même, fraternellement aidé les Russes. Le gouvernement assura l'entretien des étudiants, fonda pour eux trois maisons à Belgrade et participa aux dépenses nécessitées par les maisons d'étudiants de Zagreb et Ljubliana.

Le montant des dépenses, pour dix ans, atteint la somme très considérable de 22.000.000 de francs.

Aux *États-Unis* l'aide aux étudiants russes fut assumée par le *Russian Student Fund*, fondé par M. Viren, organisation analogue au *Comité Central* de Paris et en relations constantes avec lui. En douze ans, le R.S.F. a distribué plus de 555.000 dollars de secours.

***

A côté de l'aide donnée par les divers gouvernements

il convient de mentionner l'appui particulièrement efficace accordé par certains groupements privés.

Le plus important de ceux-ci fut l'*American Committee for the Education of the Russian Youth in Exile*, dont le principal animateur fut le prof. Whittemore. Les subventions délivrées par cet organisme dépassaient largement 1.000.000 de francs par an, mais après le voyage de M. Whittemore en Russie elles furent brusquement réduites puis entièrement supprimées.

A côté de l'*American Committee* se place l'*International Student Service* de Genève, avec lequel le Comité Central entra en relation dès 1925 par l'entremise de M. Hofmann son président. L'I.S.S. prit dès 1925-26 40 boursiers russes à sa charge. Leur nombre décroît ensuite : 33 pour 1927-28, et 25 seulement pour 1928-29. En 1929, M. Hofmann ayant quitté son poste, ces bourses furent complètement supprimées.

Il faut encore citer parmi ces groupements étrangers l'Y.M.C.A., à laquelle on doit l'Institut Polytechnique russe de Paris.

A côté de ces organisations étrangères il existe deux groupements russes : le *Zemgor* (1) et l'*Union Académique*.

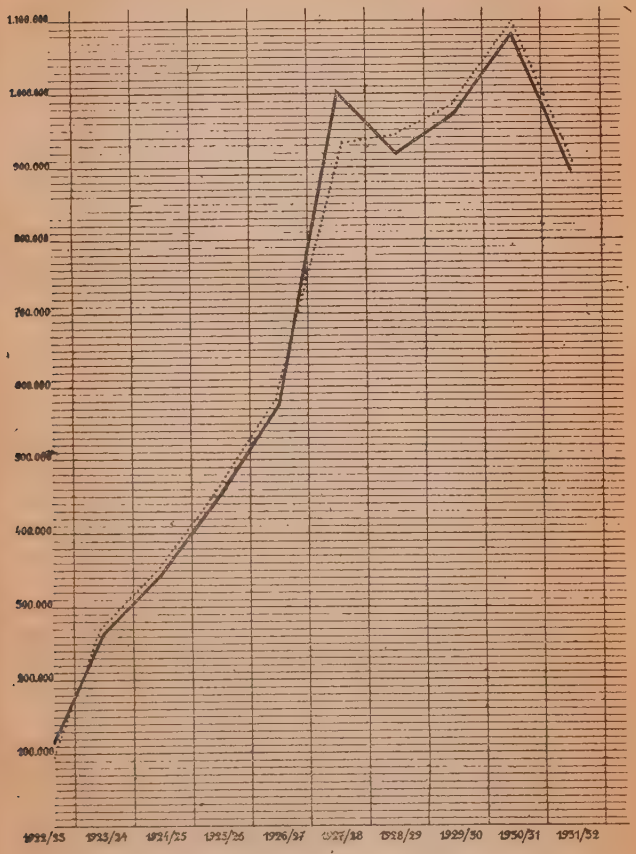
L'*Union académique* commença son activité en Tchécoslovaquie et c'est grâce à elle que fut fondée la *Faculté russe de droit* à Prague ainsi qu'un *Institut de Coopération agricole*. Sa branche parisienne fonda en outre un *Institut de Hautes Études Juridiques*.

Le *Zemgor*, qui s'était consacré surtout à l'organisation de l'enseignement secondaire, fut amené à s'occuper de l'enseignement supérieur en accordant des bourses aux meilleurs élèves qui sortaient des écoles qu'il patronnait. Il organisa en outre, à Paris, l'*Institut Commercial russe* en 1929.

(1) Organisation créée en Russie durant la guerre et qui se reforma dans l'émigration pour venir en aide aux émigrés.

*
* *

Pour augmenter ses ressources, le Comité Central fut



ACTIVITE DU COMITE CENTRAL POUR L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

—— *actif* ..... *passif*

amené, en dehors de tout ce qui précède, à recourir à la bienfaisance privée. La statistique est ici d'un grand intérêt. Les subsides recueillis par cette voie atteignent, pour la période de 1922 à 1927, la somme de 878.610 francs. Dans ce total les bienfaiteurs russes entrent pour 27 o/o. Ce pourcentage passe à 38 o/o pour la période de 1927 à 1931 et à 57 o/o pour la période de 1931 à 1932.

Le bilan de l'activité du Comité Central est exprimé par le graphique suivant, donnant à la fois les subsides recueillis et les subventions accordées. Pour la période des dix premières années les comptes se soldent par un excédent de recettes de 33.900 francs. La chute rapide de la courbe pour l'exercice 1931-1932 s'explique par le fait que le Comité Central se vit dans l'obligation de prendre part aux secours urgents organisés en faveur des chômeurs.

* * *

Il ne sera pas sans intérêt de donner ici une idée de la répartition, par pays et par branche d'enseignement, des étudiants russes bénéficiaires de ces secours.

Le nombre total des étudiants s'élève à 7084. Ils se répartissent, *selon les pays*, d'après le tableau suivant :

Tchécoslovaquie	3000
France	2006
Yougoslavie	740
États-Unis	352
Bulgarie	350
Belgique	250
Allemagne	200
Pologne	100
Esthonie, Angleterre, Hollande, Italie	86
Total	7084

Quant à la répartition par *branche d'enseignement*, elle est caractéristique de la faveur dont jouit l'enseignement technique. Fort peu nombreux sont les étudiants qui se préparent à des carrières exigeant une culture générale étendue. Le tableau ci-dessous exprime cette répartition, et donne le pourcentage des étudiants en chaque branche dans les principaux pays :

	France	*Belgique*	*Allemagne*	*États-Unis*	*Yougo-slavie*	*Tchéco-slovaquie*
	—	—	—	—	—	—
Agronomie	14,34	3	3	13	9,78	17,70
Droit	2,05	—	2	—	6,01	13,87
Philologie	7,37	—	4	—	—	7,46
Médecine	3,69	—	10	—	12,27	8,94
Sc. Econ. Soc. et Pol.	17,63	7	10	17	8,07	17,44
Ens. Tech.	50	86	60	60	34,32	29,96
Mathématiques	3,28	—	6	—	18,16	2,75
Divers	1,64	3	5	10	10,76	1,88

* * *

Les données qui précèdent soulignent assez, par l'importance de leurs chiffres, la valeur de l'effort fait en faveur de l'instruction supérieure de la jeunesse russe émigrée. Encore ces données sont-elles forcément incomplètes, car elles ne sauraient mentionner l'aide individuelle que certaines générosités discrètes assurent à bon nombre d'étudiants. — Il faudrait, pour compléter ce tableau, évoquer les mille difficultés avec lesquelles sont aux prises ces jeunes gens au cours de leurs études, les bourses dont ils jouissent ne suffisant généralement pas à leur assurer un niveau normal d'existence.

Il faudrait dire aussi combien la crise économique actuelle rend précaire leur situation, les études achevées. Car, aujourd'hui moins que jamais, un diplôme n'est une place assurée. Sans doute les employeurs se doivent-ils,

dans les circonstances présentes, d'accorder à leurs nationaux une juste préférence. Mais ils ne sauraient trop prendre en considération, nous semble-t-il, le cas très particulier qu'offre parmi les étrangers l'émigration russe. Ses membres, qui ne sont pas libres de rentrer chez eux, s'efforceraient en vain d'acquérir au prix de sacrifices souvent héroïques la formation supérieure qui doit leur permettre de jouer un rôle actif dans la restauration économique, sociale, morale et religieuse de leur patrie si toutes carrières leur demeuraient fermées jusqu'au jour, encore imprévisible, de leur retour sur le sol natal.

Lille, Centre d'Études « Istina ».

C. DUMONT, O. P

Philosophie du dessin

« Le dessin, c'est de la vie intérieure. »
LÉONARD DE VINCI.

Le livre de notre très cher ami, Robert Lambry, sur le *Dessin chez les Petits*, mériterait une longue analyse. Il cache, sous d'humbles apparences, les éléments d'une pédagogie nouvelle (1).

On n'a jamais fini d'observer un enfant. Il nous échappe en même temps qu'il nous fascine, comme la nature, comme le fait, — comme « la donnée immédiate » ou « l'événement de vie ». Nous ne savons pas regarder l'enfant, parce qu'il est d'une simplicité déconcertante, et d'une richesse qui ne se laisse pas monnayer. Aussi, nous préférons retrouver l'enfant à travers nos souvenirs, nos procédés et nos habitudes d'adulte. Pour bien connaître un enfant, il faudrait être déjà assez éloigné de l'enfance pour qu'on puisse se la représenter comme une période étrangère et distante, — et il faudrait aussi avoir gardé la candeur et la souplesse du tout jeune âge. Ou, du moins, il faudrait avoir pour ainsi dire retrouvé et reconquis l'innocence par cette conversion à l'esprit d'enfance dont l'Évangile fait une condition du salut (2). R. Lambry n'est pas assez âgé, il est trop entouré par sa petite famille pour avoir jamais perdu le contact intérieur et extérieur avec l'âme enfantine. Mais l'expérience et l'épreuve, qui ne lui ont pas manqué, ont aiguisé ses facultés naturelles d'observation. Il s'est donc trouvé posséder à trente ans ce que d'autres n'ont pas encore à leur soixantième année : un esprit à la fois ferme et tendre, qui lui permet d'enregis-

(1) *Le Dessin chez les Petits*, par Robert Lambry, Les Éditions du Cerf (1933).
(2) *S. Matthieu*, XVIII, 3.

trer, comme sur une cire résistante et douce, les moindres modulations de l'âme enfantine.

La sympathie ne suffirait pas. Pour pouvoir bien parler des enfants, il faut encore avoir fait des expériences pédagogiques. Robert Lambry est un pédagogue dans le plus noble sens du mot. Non pas qu'il soit un professeur. Je ne crois pas qu'il ait jamais exercé ce métier. Mais rares sont les professeurs qui réfléchissent sur leurs méthodes, et on pourrait remarquer avec Félix Boillot, dans son délicieux ouvrage *Modestes Conseils à un Conférencier* (1), que la plupart des livres qui ont pour objet d'enseigner une méthode de travail ne sont point écrits par des membres de l'enseignement. L'Université forme des professeurs très habiles à montrer aux élèves ce que doit être un travail tout fait, mais qui ne sont pas toujours aussi préoccupés d'apprendre à faire : l'élève vient aux cours en spectateur beaucoup plus qu'en apprenti, et le répétiteur autrefois chargé, comme l'indique son nom, d'aider au travail de l'étude, n'est plus qu'un surveillant. Dans l'enseignement du dessin, le maître se borne souvent à placer un modèle devant sa classe, et chacun doit se débrouiller comme il peut; les meilleurs dessins, un peu retouchés par le professeur, seront affichés sur les murs de la classe : ils rassureront les familles, les élèves et l'administration. Mais il est rare qu'on se préoccupe d'enseigner l'élève moyennement doué et de donner le goût du dessin à ceux qui croient ne pas l'avoir.

L'enseignement des arts repose toujours sur ce principe tacite qu'il ne sert de rien de tourmenter ceux qui n'ont pas, dès le principe, un don manifeste. Et c'est pourquoi les classes de dessin sont facultatives.

R. Lambry a beaucoup plus de confiance dans la nature : j'ai tort de dire qu'il n'a jamais enseigné. Il s'est dévoué, corps et âme, à ces écoles spontanées, à ces cours populai-

(1) Félix de Grand'Combe, *Modestes Conseils à un Conférencier*, p. 15 (Les Presses Universitaires). Recommandons vivement ce volume à tous ceux qui s'exercent à la parole publique.

res, à ces Universités en casquettes, à ces *Équipes sociales*, où chacun était entièrement libre de prendre des initiatives imprévues et nouvelles, à la seule condition qu'elles intéressent et qu'elles réussissent. Plus tard, lors de ses heures de réflexion solitaire, R. Lambry a pu se nourrir de l'abondante littérature parue sur ce sujet, surtout en Amérique et en Allemagne (1); il a confronté son expérience avec celle de M. Luquet, qui a consacré aux enfants et à leurs dessins de pénétrantes études.

Depuis quelques années, R. Lambry s'est décidé à nous livrer ses expériences, ses conceptions et ses conseils : d'où plusieurs petits livres chargés de sens, aussi utiles aux grands qu'aux petits, et très nécessaires aux grands qui ont des petits à leur charge. Ces livres sont illustrés par les soins de l'auteur, — et on peut facilement remarquer que les qualités de ses dessins et de ses tableaux sont aussi celles de sa pensée et de sa prose : de la netteté, de la vigueur, du réalisme et de l'élégance. Un grand souci de former l'esprit en même temps que le regard. Ajoutez l'art de raconter, de doser l'intérêt, si bien qu'on ne peut guère s'arrêter en cours de route. Les livres de Robert Lambry se lisent d'un trait.

Un des thèmes familiers de R. Lambry est qu'il faut respecter la nature enfantine et la laisser le plus possible à son mouvement; ce mouvement est bon. Rien de plus curieux à cet égard que l'étude des *dessins spontanés* d'enfants. Au premier âge l'enfant observe la tache synthétique du modèle, il limite son apparent contour; en somme il est sur le chemin de l'art, *il voit*. Au second âge, qui peut commencer dès la sixième année, l'enfant ne voit plus. Il ne dessine plus ce qu'il voit, mais ce *qu'il sait* — non plus ce qu'il perçoit, mais ce qu'il conçoit. D'ailleurs, les adultes sont souvent respon-

(1) Parmi les livres français, signalons ici ceux de M. Braunschwig, sur *L'Art de l'enfant*, Paris, 1910; G. Luquet, *Le premier âge du dessin enfantin* (*Arch. de psychologie*, XII, 1912); *Les dessins d'un enfant* (Alcan, 1913); *Les bonshommes têtards dans le dessin enfantin* (*Journal de psychologie normale et pathologique*, XVII, 1920); *Le dessin enfantin* (Alcan, 1927).

sables de ces déformations. Au lieu de placer un bambin devant la tache d'ombre et de lumière formée par un objet sensible, et de lui demander de la reproduire tout simplement comme il la voit, nous lui disons : « Dessine *une* casserole, fais *un* bonhomme, figure *une* fleur. En somme nous demandons à l'enfant un effort architectural de création. Que fait-il? Il se recueille, il ferme les yeux, il se livre à une petite opération mentale :

Bonhomme = tête + corps + 2 bras + 2 jambes,
Tête = 2 yeux + 1 nez + 1 bouche.

Et il nous donne le résultat de cette opération. Souvent elle contredit la réalité d'une manière scandaleuse, car l'enfant, dessinant ce qu'il sait et non ce qu'il voit, inscrit sur le papier des détails qu'il est impossible d'apercevoir en même temps : ainsi les deux faces d'une bobine, l'intérieur et l'extérieur d'une maison, les quatre roues d'une automobile. Il est bien curieux pour comprendre la psychologie humaine d'étudier ce que R. Lambry appelle, dans un autre ouvrage, « le processus du dessin spontané chez les enfants ». On y verrait qu'il n'y a rien qui ne soit pensé et voulu dans ces croquis stylisés où l'enfant reproduit la figure du monde : ce n'est point à proprement parler une représentation, c'est un « langage pictographique », c'est un schématisme abstrait. L'enfant n'est donc pas du tout noyé dans le concret, comme on le suppose généralement. Dès qu'il pense, il abstrait avec une énergie sauvage; il raisonne à sa manière sur ce qu'il connaît, sur le mécanisme, sur la structure des choses : il est beaucoup plus un ingénieur qu'un artiste. Son dessin prolonge son bras et lui donne un moyen d'agir sur les choses dont il cherche à deviner le secret. Pour le ramener à la nature, à l'observation, il faut que l'enfant renonce à cet embryon de science. Il faut que l'enfant de sept ans redevienne un enfant de trois ans, et qu'il accepte de voir des taches sans concevoir des choses. Dès qu'il veut comprendre une structure, il est perdu pour l'art.

Robert Lambry va donc s'efforcer, nouveau Rousseau, de

ramener l'enfant à la nature, ou mieux encore de le laisser à lui-même. Mais, pour cela, il doit lui en donner les moyens. Le moyen est simple, extrêmement simple, si simple qu'on en veut un peu à l'auteur pour l'avoir découvert avant nous.

Il consiste à priver le jeune apprenti de tous les instruments civilisés. R. Lambry ne touche aucune subvention des papetiers. Il a voué une haine véritable, et qu'il voudrait contagieuse, aux règles, aux plumes à dessin, à la boîte de compas, et même au porte-plume, au crayon à mine de plomb, au bâton de craie. Il sait par expérience que l'enfant qui se sert de ces outils bourgeois en devient l'esclave et qu'il évite de regarder, « de voir vrai et de voir grand », ce qui fait l'artiste. Doué de ces instruments d'analyse, et de dissection, le jeune artiste reproduit les détails, il fait de petites hachures hésitantes ou bien encore, ce qui est pire, des traits mous et ambigus qui sont autant de démissions de la volonté. Ce n'est pas que Lambry condamne le dessin fignolé, mais il fait remarquer qu'un tel dessin ne doit être que « le moyen d'expression exceptionnel d'un artiste déjà infiniment habile ». Donc, point de fournitures. Les marchands frémiront lorsqu'ils vont lire, sous la plume de R. Lambry, que le petit apprenti n'a besoin que de son œil, de son cerveau, d'une feuille de papier écolier et (nous y voilà, enfin, mais c'est encore fort mystérieux) d'un *outil résistant*. Cet outil idéal serait très probablement l'index de l'enfant trempé dans un produit colorant : c'est ainsi que peignaient les premiers hommes. Et Victor Hugo se contentait, pour peindre, de bouts d'allumettes trempés dans son café. Il le faut imiter. L'outil résistant que R. Lambry appelle dorénavant *la baguette magique*, c'est une brindille encore verte, mais déjà solide, prise sur un quelconque arbuste et taillée en biseau. Qu'on la trempe dans l'encrier, et l'on aura de quoi reproduire avec netteté et largeur les taches de la nature. Les pleins (qui sont les ombres et les masses) se rendront naturellement avec la partie plate du bâtonnet; les déliés (qui sont les lignes et les contours) avec sa partie tranchante et mince.

Obligé de voir juste et de voir simple, l'enfant ne tarde pas à se familiariser avec les jeux de la lumière sur l'objet. Surtout, forcé de choisir, il ne retient des choses que « l'essentiel, le vrai, l'élément intellectuel ». — M. André Devambez, membre de l'Institut, disait un jour à Lambry : « C'est parfait, votre baguette; j'aurais voulu, étant enfant, pouvoir être « commencé » par cette méthode-là. »

R. Lambry, dans les divers chapitres de son ouvrage, se borne à montrer quelles applications souples et variées on peut faire de cette baguette magique.

***

Si R. Lambry diminue autant que possible le rôle de l'instrument, s'il le réduit à une simplicité préhistorique, c'est pour grandir la part de l'esprit. Le dessin, pour lui, est une opération de la mémoire et de la volonté. Le crayon ne fait qu'enregistrer un travail intérieur. Et le dessin, c'est de la pensée.

On voit par là combien l'enseignement du dessin prend de valeur pédagogique et morale.

R. Lambry est amené souvent à insister sur le rôle du dessin dans l'éducation de la mémoire. Il est évident en effet, comme il le note, qu'on ne peut dessiner sans se souvenir, car, lorsqu'on trace sur le papier la ligne sinueuse qui reproduit le contour d'un modèle, on ne voit plus l'objet, on a du moins cessé de le voir avec l'œil des sens, on ne le voit plus qu'avec l'œil intérieur; en somme, on le pense plus qu'on ne le voit, et c'est dans cet effort que consiste l'art du dessin, qui est une sorte de méditation. Robert Lambry répète bien souvent cet adage, et il donne des exemples propres à convaincre le plus rebelle. C'est surtout l'autorité des Maîtres qui me paraît le plus capable d'emporter l'adhésion.

Ainsi Léonard, le divin Léonard, disait que la peinture était une *cosa mentale*, une « chose mentale », et Ingres, lorsqu'il voulait reproduire un modèle, commençait par le considérer longuement, par le méditer : c'était même à ses yeux le moment essentiel, celui où l'esprit épousait l'objet et

s'en rendait possesseur. — Robert Lambry note avec juste raison que les hommes des cavernes qui nous ont laissé ces admirables fresques ne travaillaient pas d'après nature, mais de mémoire, voire même dans de fort mauvaises conditions matérielles et avec des instruments de fortune. Pourtant, leurs dessins sont étonnants de sûreté, d'exactitude et de réalisme. En trempant son doigt dans l'ocre, l'homme d'Altamira ou de Font-de-Gaume sauvait les formes de la mort. Depuis des siècles ses prunelles sont éteintes, mais les formes revivent pour nous sur les parois des cavernes.

L'enfant est plus recueilli que l'homme, et peut-être le primitif était-il plus contemplatif que le civilisé.

Encore faut-il l'aider à contempler. On le peut par des questions habilement posées. Millet formait ainsi son fils :

« Vois donc, lui disait-il, comme cet arbre est grand et bien fait, il est aussi beau à voir qu'une fleur... Vois comme cette maison à moitié enterrée derrière le champ est belle, il me semble qu'on devrait la représenter ainsi... »

L'abbé Bremond rapporte quelque part que la mère de George Sand avait l'habitude de fixer sur de jolies choses l'imagination et la mémoire de son enfant. « Regarde, lui disait-elle, il faudra te souvenir de cela. » Et George Sand ajoute : « Chaque fois qu'elle a pris cette précaution, je me suis souvenue (1). »

(1) Signalons à ce sujet le rôle très important que pourraien jouer les classes-promenades dans cette éducation de la « volonté du moi ». Le maître pourrait faire remarquer à quelles formes ou structures déjà connues ressemblent les silhouettes des objets naturels. Ainsi « voyez ce moulin : comme il ressemble à un pot de fleurs surmonté d'un entonnoir... ». Après, l'enfant dessine de mémoire. — Il paraît que c'est la méthode des maîtres japonais : ils enferment le débutant dans une chambre absolument blanche, aux quatre murs nus. L'élève y reste un quart d'heure. Puis, la pose est augmentée chaque jour, méthodiquement. Puis, au bout d'un certain temps, une fleur est accrochée au mur blanc. Il l'observe attentivement et, comme on ne lui a laissé aucun instrument pour dessiner, il ne peut que contempler. Ce n'est que lorsqu'il n'aura plus la fleur sous les yeux qu'il lui sera permis de la reproduire.

Le dessin devient donc, si on l'envisage de ce côté-là, une excellente méthode pour l'éducation de la volonté. Et ceci est encore un enseignement nouveau du livre de Robert Lambry.

On a souvent rappelé que le tout de la volonté est dans le choix, c'est-à-dire, au fond, dans la décision... Ceux qui peignent ou qui seulement dessinent savent combien il faut d'actes de décision pour tracer la plus simple des lignes. D'abord il a fallu choisir dans l'immense et ondoyante nature le coin et le sujet qu'on va fixer sur la toile, et déjà ce premier choix fait intervenir le goût, l'appréciation. Lorsqu'on reproduit le « sujet » même, il faut encore choisir à tout instant. On peint avec sa volonté, répète Lambry, et dessiner c'est apprendre à vouloir. La plus parfaite esquisse résulte d'une réflexion calme et longue sur les données qu'apportent les sens; elle consiste en un schéma rapide et sûr, fait de quelques coups de crayon très fermes : un bon artiste doit pouvoir croquer un couvreur qui tombe du toit, avant que le pauvre homme ne soit à terre. Et on ne peut évidemment arriver à cette rapidité sans avoir voulu avec force. La volonté seule peut concentrer en un instant aigu ce que la sensation disperse.

*
* *

Le hasard a fait que le livre de Lambry a rencontré sur ma table le *Testament philosophique* de Ravaisson, récemment édité par Ch. Devivaise à la librairie Boivin avec la précieuse notice de M. Bergson sur la vie et les œuvres de Ravaisson. Il faut rappeler ici, comme nous l'apprend M. Bergson, que Ravaisson était un philosophe et un peintre : une de ses œuvres a consisté à brosser un tableau de la philosophie en France au XIX^{e} siècle, et il n'a jamais cessé de faire, plus ou moins secrètement, la philosophie de la peinture, et même la philosophie de l'enseignement du dessin. Ravaisson faisait partie, avec Ingres et Flandrin, de la commission char-

gée par le Ministère en 1853 de préparer l'enseignement du dessin dans les lycées. En juin 1870, il avait été nommé Conservateur des Antiques au Musée du Louvre, et il dut s'occuper de mettre les chefs-d'œuvre à l'abri des bombardements, ce qui lui donna occasion d'écrire un remarquable travail sur la Vénus de Milo, où il reconstituait les bras de la déesse. En 1882, enfin, résumant son expérience d'archéologue et d'artiste et l'animant de sa foi philosophique, il composa l'article *Art* et l'article *Dessin* du *Dictionnaire Pédagogique*.

Je n'eus donc aucune peine à établir un lien entre Ravaisson et Robert Lambry. Et, de même qu'en un salon ou à un banquet un intérêt ou un démon communs rendent des inconnus complices, de même j'espérais que la pensée de Ravaisson et celle de Lambry allaient s'offrir un mutuel secours. Je me trompais.

Ces deux pédagogues étaient en opposition, et j'eus bien de la peine à les réconcilier.

Voici comment, d'après M. Bergson, Ravaisson voulait qu'on initiât l'enfant :

> La méthode qu'on pratiquait alors (vers 1860) pour l'enseignement du dessin s'inspirait des idées de Pestalozzi. Dans les arts du dessin comme partout ailleurs, disait-on, il faut aller du simple au composé. L'élève s'exercera donc d'abord à tracer des lignes droites, puis des triangles, des rectangles, des carrés; de là il passera au cercle. Plus tard il arrivera à dessiner les contours des formes vivantes : encore devra-t-il, autant que possible, donner pour substruction à son dessin des lignes droites et des courbes géométriques...

Ravaisson se dresse contre une telle méthode qui ne peut, à son idée, que déformer la vision : on ne peut faire du souple avec du rigide ni du vivant avec du géométrique (1). Il faut donc que l'enfant commence par reproduire les courbes caractéristiques de la vie. Ravaisson dans son article *Dessin* du *Dictionnaire Pédagogique* aime à citer la pen-

(1) Il serait facile de retrouver dans ces pensées les thèmes qui animeront l'ouvrage de M. Bergson sur *Le Rire*.

sée de Léonard de Vinci selon laquelle l'être vivant se caractérise par sa manière propre de « serpenter » et il répète que le secret de l'art est de découvrir ce serpentement (1). La méthode naturelle pour apprendre le dessin sera donc, non pas celle qui se rapprochera le plus de la géométrie, mais celle qui parlera le mieux à l'intelligence : l'animal sera plus facile à comprendre que la plante, l'homme que l'animal, l'Apollon du Belvédère qu'un passant pris dans la rue. « Commençons donc par faire dessiner à l'enfant les plus parfaites d'entre les figures humaines, les modèles fournis par la statuaire grecque. Si nous craignons pour lui les difficultés de la perspective, remplaçons d'abord les modèles par leur reproduction photographique. Nous verrons que le reste viendra par surcroît. En partant du géométrique on peut aller aussi loin qu'on voudra dans le sens de la complication sans se rapprocher jamais des courbes par lesquelles s'exprime la vie. Au contraire, si l'on commence par ces courbes, on s'aperçoit, le jour où l'on aborde celles de la géométrie, qu'on les a déjà dans la main. »

Et voici maintenant ce qu'affirme Lambry dans son second chapitre, qui est un vigoureux plaidoyer en faveur de l'observation libre et de la copie d'après nature :

Quant à l'utilisation de gravures, de cartes postales artistiques ou de très bonnes photographies,... c'est la méthode *la plus néfaste* que l'on puisse imaginer. Celle des plâtres aurait au moins sur elle l'immense avantage *du relief*.

A supposer que la copie d'après l'antique n'apprenne rien aux débutants, elle ne les déforme cependant pas irrémédiablement. Il ne saurait en être ainsi dans la reproduction des clichés.

(1) « Le secret de l'art de dessiner est de découvrir dans chaque objet la manière particulière dont se dirige à travers toute son étendue, telle une vague centrale qui se déploie en vagues superficielles, une certaine ligne flexueuse qui est comme son axe générateur. »

(2) Bergson, *loc. cit.*, p. 33.

Il y a, à cela, maintes raisons, dont les principales sont les deux suivantes :

1° Le véritable apprentissage du croquis consiste en effet à représenter sur *un plan* ce que nous voyons *en relief* : c'est dans cet exercice que réside tout l'assouplissement de l'œil.

La photo et la copie d'après des images suppriment radicalement cette éducation.

Notre vue normale, nous le savons, perçoit une mosaïque de plans échelonnés dans l'espace, et il faut reproduire cette mosaïque sur une feuille plate; pour cela nous devons nécessairement habituer les enfants à cligner fortement les yeux et à styliser avec modération, ce qui est le plus sûr moyen pour eux d'apprendre le dessin et de devenir artistes.

C'est grâce à la répétition fréquente de ce passage du relief au plan qu'ils feront de rapides progrès.

2° Par suite de la persistance des images sur la rétine, il est évident que l'œil humain ne saisit que des ensembles, et non les portions de mouvements décomposés par l'enregistrement photographique. Nos élèves sont habitués de naissance à synthétiser sans le savoir, si bien que leur impression exacte, que seul un croquis peut leur permettre de rendre, est déjà la résultante d'un nombre important de fractions de gestes que la photographie figerait en les dissociant. *L'art ne peut se manifester qu'à travers un cerveau humain.*

Il y a là un bien grand problème. Faut-il imiter les modèles anciens et mettre l'enfant en présence des œuvres d'art qui sont du naturel déjà pensé, — ou convient-il de l'amener devant la nature même? Les élèves de R. Lambry seront formés d'après la seconde méthode. Pour ma part, j'appartiens à ceux qui ont vécu sous le premier système. Aller dans la campagne, être admis à dessiner un arbre, à croquer une silhouette, à barbouiller un paysage, c'était une récompense. Il fallait mériter d'imiter les choses vivantes par de longues applications à l'étude d'une rosace de plâtre ou d'une cruche de grès. Et c'était un adage que rien n'était formateur comme un fusain du vieux Caton ou de Voltaire. On vous apprenait à vous défier des couleurs, à préférer la justesse des lignes à celle des ombres et la justesse des valeurs à celle des nuances. Comment nous serions-nous étonnés de

ces exigences, puisque dans les classes de lettres nous en trouvions de semblables : c'était en faisant des thèmes latins ou des versions latines qu'on apprenait, nous disait-on, les ressources de la langue française. J'avais l'idée qu'en toutes choses le plus court chemin était de prendre par le plus long et le plus ingrat, et qu'il fallait se défier de l'attrait. En particulier pour le dessin, il fallait préférer l'imitation de l'imitation à celle de la nature. Que n'ai-je été l'élève de Lambry? Il m'aurait montré que ce que je croyais venir du tentateur était la voix du devoir.

Pourtant, je le reconnais de plus en plus, tout n'était pas faux dans ces vieilles méthodes, dites classiques. Je crois qu'il est bon de placer l'enfant devant un univers simplifié, stylisé, et déjà pensé par l'homme mûr, disons devant un univers artificiel, en vidant ce mot, s'il est possible, de toute réserve péjorative. J'abandonne à Lambry le domaine du dessin où il est maître et où je ne suis qu'ignorance. Mais dans le domaine du français, de la philosophie, de l'histoire, je crois qu'il est utile d'apprendre le vivant à travers le mort, de revenir à la philosophie grecque et à l'histoire ancienne. Car la pensée ne peut se former qu'au contact de la pensée et non de la chose. Le présent ne peut s'apprendre que dans le passé. — D'autre part, la méthode ancienne a l'avantage d'être profitable, même lorsqu'elle est utilisée par un maître médiocre. La méthode nouvelle exige chez le maître un grand amour de l'enfant, une perspicacité toujours en éveil : il faut qu'il ait une âme. Il est assez facile d'être un honorable professeur de latin. Il est beaucoup plus difficile d'enseigner le français par le français. Il est extrêmement simple de faire recopier un moulage : la seule peine est de le décrocher du mur où il repose et de le dépouiller d'une poussière vénérable. Il est très difficile d'emmener des enfants en pleine nature, de dompter leur attention, de leur faire choisir un sujet et de leur apprendre à voir.

Ces remarques ne sont point des critiques. Elles aideront le lecteur à comprendre combien il y a profit à se faire le disciple de R. Lambry. Son école est une école de vie et d'a-

mour. Sans vie et sans amour, aucune méthode ne vaut. Et qui le reconnaîtrait plus que Ravaisson, qui a passé sa vie à glorifier la générosité et la grâce, ces deux enfants du divin amour?

Ravaisson et Lambry sont-ils donc irréconciliables? Je ne le pense nullement. Ravaisson accorderait sans doute à Lambry que la reproduction d'une image, laquelle prive l'enfant de l'expérience du relief, est très inférieure à l'imitation de la chose même. Et Lambry ne nierait pas qu'une belle statue soit un modèle louable. Ce que Lambry rejette avec force, c'est la paresse du regard, l'esprit servile et l'artifice, et Ravaisson ne le contredirait point. Ce que Ravaisson revendique, c'est qu'on admette la priorité du parfait sur l'imparfait : « Le laid est beau, disait Taine dans ce même esprit, mais le beau l'est encore davantage. » En toutes choses, il faut commencer par le plus beau et connaître Dieu avant de se connaître. Ici, j'entends Lambry applaudir des deux mains. Ravaisson met l'accent sur le primat de la Beauté, Lambry défend le droit du réel. En l'un revit Platon; en l'autre Aristote.

Ravaisson a tant de confiance dans la beauté qu'il accepte de bon cœur que l'enfant soit privé du contact des choses pour ne plus contempler que leurs images harmonieuses. Lambry a tant de goût pour ce rude contact qu'il accepte de voir l'enfant ébloui et perdu dans la confusion des objets que la nature nous présente. Mais l'un et l'autre s'accorderont à dire que le beau, où qu'il soit, éveille l'esprit, que le vrai maître est celui qui, purifié par l'image des modèles parfaits, sait faire retrouver la beauté au sein des choses familières.

JEAN GUITTON.

Réflexions sur la pédagogie nouvelle.

La collection « Éducation » (Flammarion), qui s'était déjà imposée à l'attention par des ouvrages d'une haute valeur humaine et d'un grand charme littéraire comme *Les Livres, les Enfants et les Hommes* de Paul Hazard, par de précieuses contributions à la psycho-physiologie de l'enfance, comme *L'Éducation physiologique* du Dr Édouard Seguin ou *L'Enfant sans défauts* du Dr Gilbert-Robin, par des traductions d'ouvrages essentiels, comme *Les Écoles de demain* de John Dewey, et par des monographies de réalisations pédagogiques très heureusement choisies, vient de s'enrichir d'un livre extrêmement important (1), qui pose cette fois, en retraçant les expériences et les théories de Kerchensteiner, tout le problème de l'éducation et de la culture et oblige à en repenser les données fondamentales.

C'est que le grand pédagogue munichois, à la fois philosophe et praticien de l'éducation, résume en lui tout l'effort de renouvellement qui, dans ce domaine primordial, a constitué l'un des plus indiscutables titres d'honneur de l'Allemagne contemporaine et préoccupé les esprits les plus éminents, depuis le début du siècle surtout. On reste stupéfait que le nom de Kerchensteiner ne soit même pas mentionné dans le *Dictionnaire Larousse*, alors que tant de médiocres politiciens, voués à l'oubli rapide et définitif, y trouvent place. Aujourd'hui on peut craindre que le IIIe Reich, en orientant l'école allemande vers la formation civique avant tout, ne sacrifie, comme le fait déjà la Russie soviétique, les vraies valeurs de culture à un concept étatiste prématurément imposé à l'enfant. Les persécutions qui ont atteint de remarquables foyers

(1) *Éducation et Culture d'après Kerchensteiner*, par Mlle Élisabeth Huguenin.

d'éducation nouvelle comme l'École de l'Odenwald ou les Écoles de Salem, dans le Grand-Duché de Bade, réduites à une simple façade et à une contrefaçon grossière de leur idéal primitif, apportent plus qu'un indice de cet asservissement de l'école privée, — comme de toutes les activités qui, par définition, devraient demeurer indépendantes de l'État, — à l'emprise d'un pouvoir despotique. Quoi qu'il en soit, l'effort accompli en Allemagne de 1890 à 1932 garde une valeur d'exemple, que les « directives » (*Richtlinien*) du ministre Becker avaient concrétisé à la veille de la révolution hitlérienne et consacré administrativement d'une façon qui force l'admiration, et qui nous fait mieux mesurer à quel point notre école française, — toujours asservie, elle, à une autre tyrannie, celle du baccalauréat, — demeure retardataire et fossilisée (1).

C'est qu'en effet il ne sert presque à rien, comme le remarque très judicieusement Mlle Huguenin, de prescrire aux maîtres d'individualiser leurs méthodes, — ainsi que, même chez nous, on a fini maintenant par en reconnaître théoriquement la nécessité, — si les programmes établis par les autorités scolaires *prévoient toujours les mêmes matières pour tous les élèves*. Or, c'est bien de ce principe que nous ne bougeons pas d'une ligne. Les décrets Léon Bérard nous y ont même attaché plus fortement en substituant aux programmes de 1902, qui instituaient au moins quatre différenciations notables du baccalauréat, un programme scientifique, notamment, commun désormais à toutes les sections et imposé même aux jeunes filles, pour le plus grand dommage de la

(1) Ces directives stipulaient notamment, avec la réduction des heures de classe et la subordination de l'instruction à l'éducation, qu' « il n'y a pas de programmes uniformes et imposés à tous les établissements d'instruction. On se borne à indiquer les matières recommandées comme convenables pour chaque âge. Au début de l'année le corps enseignant établit le plan d'études, mais celui-ci peut changer avec les circonstances et les grands courants d'intérêts » manifestés par les enfants. Elles établissaient aussi divers types de gymnases, adaptés aux particularités individuelles des élèves.

formation particulière à leur sexe et à leur fonction familiale. Peut-il être sérieusement question, d'ailleurs, d'individualiser les méthodes d'enseignement dans les classes de quarante à cinquante élèves de nos grands lycées et collèges, encore surpeuplés par la gratuité du cycle secondaire? Y penser seulement prend tout l'aspect d'une plaisanterie.

*
* *

Le fondement de la réforme préconisée par Kerchensteiner — et on voit tout de suite quelle révolution il apporte dans l'école — c'est de combattre l'erreur, base de toute notre conception des études, d'après laquelle n'importe quel esprit est capable d'assimiler n'importe quel aliment, — et de réaliser ce que l'on a justement appelé « l'école sur mesure », établie sur une étude approfondie des tempéraments et des types psychologiques.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner dans le détail la classification de ces types d'après Kerchensteiner. Elle fait honneur à sa pénétration et a été depuis reprise et perfectionnée par d'autres psychologues allemands tels qu'Édouard Spranger et C. Jung (1). Mais si son apport personnel à la pédagogie nouvelle se bornait à ces vues théoriques, encore qu'elles marquent de sérieux progrès sur les travaux en ce domaine de Ribot et de Fouillée, par exemple, il n'y aurait pas motif de leur attribuer une portée mondiale. Ce qui constitue l'originalité profonde de Kerchensteiner, c'est d'avoir constamment vérifié dans la pratique la justesse de conceptions auxquelles il n'est d'ailleurs arrivé que par la voie de l'expérience. Simple instituteur comme Lightart, le grand pédagogue hollandais, il n'entre à l'Université de Munich qu'à vingt et un ans, en 1870, et en 1883 seulement est nommé professeur de mathématiques dans un établissement secondaire. Découragé « par les conditions d'un enseignement formaliste mais non formateur de l'esprit », il allait résigner ses fonctions — à

(1) Cf. sur ce point le livre de Mlle Huguenin, pp. 58-84 et 167-174.

quarante ans — lorsqu'il fut nommé Conseiller scolaire de la ville de Munich et à ce titre devint responsable des écoles primaires et professionnelles de la capitale bavaroise. Il n'a encore rien écrit. Ce n'est qu'en 1899, par ses *Considérations sur le plan d'enseignement*, qu'il se pose en réformateur, et désormais jusqu'à sa mort, survenue au début de 1932, il ne cessera plus de préciser et de défendre ses conceptions dans une série d'ouvrages qui étendent sa notoriété à toute l'Europe et jusqu'à l'Amérique, où il fait en 1910 un long voyage d'études et visite plus de soixante écoles. Ainsi toute une carrière d'expérimentateur aux activités les plus variées a précédé les volumes essentiels de la dernière partie de sa vie.

A l'école primaire, dont il s'est occupé d'abord, Kerchensteiner assigne trois tâches : 1° préparer l'élève à sa future profession, donc faire une large place au travail manuel, les aptitudes de la grande masse des hommes ne les orientant pas vers la pensée, mais vers la production, « forme initiale dont le travail intellectuel lui-même a été dérivé »; 2° donner une signification morale au travail professionnel, c'est-à-dire former le caractère, non par un enseignement théorique, mais par l'exercice quotidien des vertus morales et sociales; 3° enfin, pour reprendre la définition de Mlle Huguenin, « développer chez l'élève l'ambition de contribuer par son travail professionnel et par le développement de sa personnalité au progrès moral de la communauté ». Il ne s'agit pas ici, remarque très sagement notre auteur, d'éducation civique, car le manque de maturité rend une telle formation impossible à l'école primaire, mais de *préparer le terrain* en habituant les enfants à faire passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier.

On a donné en Allemagne à l'école ainsi comprise le nom d'*Arbeitschule*, que l'on traduit mieux par « école active » que par « école du travail », terme équivoque éveillant l'idée d'une école professionnelle. D'ailleurs, si l'on s'est aperçu, à la suite de Kerchensteiner, qu'en sus de sa valeur professionnelle, le travail manuel possédait une *valeur éducative*, il s'en faut que l'idée d'un *libre choix* et d'une *création*

spontanée de l'élève dans cet ordre de travail ait acquis partout droit de cité, selon le vœu du maître munichois. On s'en tient d'ordinaire en Allemagne même, comme chez nous et en beaucoup d'autres pays, à des « leçons de travaux manuels » adjointes à l'enseignement purement livresque du passé, à la confection d'objets « dont le maître a eu l'initiative et dont il dirige minutieusement l'exécution ». C'est déjà un progrès appréciable. Il n'y a guère qu'en Russie que ce stade soit dépassé et qu'une beaucoup plus large place soit faite aux intérêts spontanés de l'enfant. Ce qui n'implique pas que l'exemple russe soit à imiter, car il pèche par beaucoup d'autres points et dépasse certainement le but éducatif à atteindre (1).

* * *

C'est toutefois dans la réforme de l'enseignement secondaire que l'action comme la théorie de Kerchensteiner s'avèrent le plus originales. C'est là aussi qu'une révision des idées reçues est le plus nécessaire, car, malgré tout, l'école populaire est toujours demeurée plus près du réel, et il est facile de constater d'ordinaire, chez nos maîtres primaires, de l'enseignement public en particulier, en même temps qu'un dévouement plus absolu à leur tâche, — qui est l'une des conditions essentielles de son efficacité, — une plus grande perméabilité aux idées nouvelles d'où peut dériver le progrès de la pédagogie. Il suffit de lire leurs revues professionnelles pour s'en convaincre.

Dans l'enseignement secondaire, au contraire, semble prévaloir de plus en plus l'idée réellement folle que l'entassement des connaissances — dont un bon nombre sont *fatalement inassimilables par tel ou tel groupe d'enfants* — est formateur en soi, cependant que tout un ordre d'expériences et d'acquisitions, — celles qui concernent la vie morale et sociale, — est systématiquement négligé. Kerchensteiner n'a pas de peine à répondre aux partisans de « la totalité de

(1) Cf. Devaud, *La pédagogie scolaire en Russie soviétique.*

la culture », émus de l'émiettement qu'entraîne l'individualisation des études, et qui croient possible d'initier l'enfant à tous les domaines de la connaissance par voie théorique : « Votre thèse est chaque jour contredite par la vie et par l'expérience. Limiter la quantité des matières étudiées ; partir de celles qui sont apparentées à la forme de l'esprit ; passer de celles-ci à d'autres, organiquement, en suivant la voie des intérêts qui se greffent les uns sur les autres : cette méthode conduit à la culture générale par un chemin plus lent, mais plus certain (1). »

En résumé, pour reprendre une autre formule excellente de Mlle Huguenin, « la marche que doit suivre l'esprit est celle d'une spécialisation élargie. Proposer une culture générale au début des études, c'est gaspiller l'énergie psychique. Loin d'être une culture encyclopédique comme celle que donne actuellement l'école, la véritable culture générale est un *entraînement progressif de toutes les facultés de l'esprit*, dans le but de mettre l'homme à même d'accomplir le plus parfaitement possible les tâches qu'il choisira, en conformité avec ses intérêts, dans l'ordre des réalisations pratiques aussi bien que de la pensée théorique (2). »

Culture encyclopédique mais cependant partiale, comme nous le notions plus haut, puisqu'en réalité elle n'est complète que d'un point de vue théorique, excluant des milliers d'élèves dont les facultés sont d'ordre exclusivement pratique. Et dans l'ordre théorique lui-même, Kerchensteiner remarque avec raison que les grandes écoles, par exemple, bien que créées pour répondre à des besoins théoriques, et malgré leur apparente diversité, ne sont adaptées qu'aux intelligences qui présentent *simultanément* trois aptitudes théoriques : pour les sciences physiques et naturelles, pour les mathématiques et pour les langues. L'individu qui ne possède qu'une seule forme d'intelligence théorique, fût-elle éminente — comme ce fut le cas de Linné, complètement

(1) Cf. E. Huguenin, p. 188.
(2) Ibid., p. 221.

réfractaire aux mathématiques, et à qui ses maîtres conseillèrent de se faire cordonnier — n'est pas admis à entrer dans ces écoles. Il ne peut d'ailleurs en être autrement selon le régime actuel des esprits.

*
* *

On voit qu'il s'agirait bien d'une *révolution* dans les études si les idées de Kerchensteiner et de « l'école active » y étaient intégralement admises. Ses plans de réformes se complètent, naturellement, par tout un programme de formation des maîtres, condition de la réforme de l'éducation, qui constitue la dernière partie, et non la moins intéressante, de l'ouvrage de Mlle Huguenin.

D'origine suisse, également familiarisée avec la culture française et la culture allemande, celle-ci était admirablement préparée à l'écrire, non seulement par sa connaissance approfondie des théories dues aux maîtres de la pédagogie nouvelle, mais par l'expérience directe qu'elle en a acquise elle-même, en Suisse romande d'abord, où elle a enseigné dans diverses Écoles nouvelles, puis à l'École de l'Odenwald où elle passa également plusieurs années (1), enfin comme professeur et chef de maison à l'École des Roches. S'effaçant volontairement derrière le grand pédagogue dont elle résume et analyse avec une clarté toute française l'œuvre philosophique, elle ne laisse pas d'apparaître elle-même comme une éducatrice et un esprit du premier mérite.

MAURICE VAUSSARD.

(1) Mlle Huguenin a publié en 1923 une excellente monographie de cette école (aujourd'hui pratiquement détruite par le régime hitlérien) qu'elle estime s'être le plus rapproché de l'idéal de Kerchensteiner, sous le titre : *Paul Geheeb et la libre communauté scolaire de l'Odenwald* (Genève, Editions du Bureau International des Ecoles Nouvelles).

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

GTU Library
3 2400 00268 5976